This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III A. 1041

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MÉDECIN

DE CAMPAGNE.

Vet. Fr. III A. 1047

Digitized by Google

Digitized by Google

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE

PAR

H. De Balzac.

Aux cœurs blessés, l'ombre
et le silence.

TOME II.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

IMPRIMERIE, LIBRAIRIE ET FONDERIE.

1837

Digitized by Google

Digitized by Google

XX.

PROPOS DE BRAVES GENS.

— Arrivez donc, monsieur! dit Jacquotte. Il y a joliment longtemps que ces messieurs vous attendent. C'est toujours comme ça! Vous me faites manquer mon dîner quand il faut qu'il soit bon. Maintenant, tout est pourri de cuire.

— Eh bien, nous voilà! répondit en souriant M. Benassis.

Les deux cavaliers descendirent de cheval, se dirigèrent vers le salon, où se trouvaient les personnes invitées par le médecin.

Digitized by Google

— Messieurs, dit Benassis en prenant Genestas par la main, j'ai l'honneur de vous présenter M. Bluteau, capitaine au régiment de cavalerie en garnison à Grenoble, un vieux soldat qui m'a promis de rester quelque temps ici.

Puis, s'adressant à Genestas, il lui montra un grand homme sec, à cheveux gris et vêtu de noir.

— Monsieur, lui dit-il, est M. Dufau, le juge de paix dont je vous ai déjà parlé, et qui a si fortement contribué à la prospérité de la commune.

— Monsieur, reprit-il en le mettant en présence d'un jeune homme maigre, pâle, de moyenne taille, également vêtu de noir et qui portait des lunettes, monsieur est M. Tonnelet, le gendre de M. Gravier, et le premier notaire qu'aura eu notre bourg.

Puis, se tournant vers un gros homme, demi-paysan, demi-bourgeois, à figure grossière, bourgeonnée, mais pleine de bonhomie :

— Monsieur, dit-il en continuant, est mon digne adjoint, M. Cambon, le marchand de bois, à qui je dois la bienveillante confiance que m'accordent les habitants. Il est un des créateurs du chemin que vous avez admiré.

— Je n'ai pas besoin, ajouta M. Benassis en montrant le curé, de vous dire ce qu'est monsieur. En voyant notre bon pasteur, M. Janvier, personne ne peut se défendre de l'aimer.

La figure du prêtre fixa l'attention du militaire par l'expression d'une beauté toute morale dont les séductions étaient irrésistibles. En effet, au premier

Digitized by Google

aspect, le visage de M. Janvier pouvait paraître disgracieux, tant les lignes en étaient sévères et heurtées. Sa petite taille, sa maigreur, son attitude, annonçaient une grande faiblesse physique; mais sa physionomie, toujours placide, attestait la profonde paix intérieure du chrétien, et la force qu'engendre la chasteté de l'âme. Ses yeux, où semblait se refléter le ciel, trahissaient l'inépuisable foyer de charité qui consumait son cœur. Ses gestes rares et naturels étaient ceux d'un homme modeste, et ses mouvements avaient la pudique simplicité de ceux des jeunes filles. Sa vue inspirait le respect, et le désir vague d'entrer dans son intimité.

— Ah! monsieur le maire!... s'écria-t-il à deux reprises, comme pour échapper à l'éloge que faisait de lui M. Benassis.

Le son de sa voix remua les entrailles du commandant, qui fut jeté dans une rêverie presque religieuse par les deux mots insignifiants de ce prêtre inconnu.

— Messieurs, dit Jacquotte en entrant jusqu'au milieu du salon, et y restant le poing sur la hanche, votre soupe est sur la table.

Alors, sur l'invitation de M. Benassis, qui les interpella chacun à leur tour pour éviter les politesses de préséance, les cinq convives du médecin passèrent dans la salle à manger, et s'y attablèrent, après avoir entendu le *Benedicite* que le curé prononça sans emphase et à demi-voix.

La table était couverte d'une nappe de cette toile

Digitized by Google

damassée inventée sous Henri IV par les frères Graindorge, habiles manufacturiers qui ont donné leur nom à ces épais tissus si connus des ménagères. Ce linge étincelait de blancheur, et sentait le thym dont Jacquotte parfumait ses lessives. La vaisselle était en faïence blanche bordée de bleu, parfaitement conservée. Les carafes avaient cette antique forme octogone, dont la province seule conserve quelque souvenir. Les manches des couteaux, tous en corne travaillée, représentaient des figures bizarres. En examinant ces objets d'un luxe ancien, et néanmoins presque neufs, chacun les trouvait en harmonie avec la bonhomie et la franchise du maître de la maison. L'attention de Genestas s'arrêta pendant un moment sur le couvercle de la soupière que couronnaient des légumes en relief très-bien coloriés, à la manière de Bernard de Palissy, célèbre artiste du seizième siècle.

Il y avait de l'originalité dans cette réunion. Les têtes vigoureuses de M. Benassis et de Genestas contrastaient admirablement avec la tête apostolique de M. Janvier; de même que les visages flétris du juge de paix et de l'adjoint faisaient ressortir la jeune figure du notaire. La société semblait être représentée par ces physionomies diverses sur lesquelles se peignaient également le contentement de soi, du présent, et la foi dans l'avenir; seulement M. Tonnelet et M. Janvier, peu avancés dans la vie, aimaient à scruter les événements futurs qu'ils sentaient leur appartenir; tandis que les autres convives devaient

Digitized by Google

ramener de préférence la conversation sur le passé; mais tous envisageaient gravement les choses humaines. Leurs opinions réfléchissaient une double teinte mélancolique : l'une avait la pâleur des crépuscules du soir, c'était le souvenir presque effacé de joies qui ne devaient plus renaître; l'autre, comme l'aurore, donnait l'espoir nuancé d'un beau jour.

— Vous devez avoir eu beaucoup de fatigue aujourd'hui, monsieur le curé, dit M. Cambon.

— Oui, monsieur, répondit M. Janvier. L'enterrement du pauvre crétin et celui du père Pelletier se sont faits à des heures différentes.

— Nous allons maintenant pouvoir démolir les masures du vieux village, dit M. Benassis à son adjoint. Ce défrichis de maisons nous vaudra bien, au moins, un arpent de prairies; et la commune gagnera de plus les cent cinquante francs que nous coûtait l'entretien de Chautard-le-crétin.

— Nous devrions allouer pendant trois ans ces cent cinquante francs, à la construction d'un ponceau sur le chemin d'en bas, à l'endroit du grand ruisseau, dit M. Cambon. Les gens du bourg et de la vallée ont pris l'habitude de traverser la pièce de Jean-François Pastoureau, et finiront par la gâter de manière à nuire beaucoup à ce pauvre bonhomme.

— Certes, dit le juge de paix, cet argent ne saurait avoir un meilleur emploi. A mon avis, l'abus des sentiers est une des grandes plaies de la campagne. Le dixième des procès portés devant les tribunaux de paix a pour cause d'injustes servitudes. L'on

Digitized by Google

attente ainsi presque impunément au droit de propriété dans une foule de communes. Le respect des propriétés et le respect de la loi sont deux sentiments souvent méconnus en France, et qu'il est bien nécessaire d'y développer. Il semble déshonorant à beaucoup de gens de prêter assistance aux lois, et le : *Va te faire pendre ailleurs !* phrase proverbiale qui semble dictée par un sentiment de générosité louable, n'est au fond qu'une formule hypocrite qui sert à gazer notre égoïsme ; au fond nous manquons de patriotisme. Le véritable patriote est le citoyen assez pénétré de l'importance des lois pour les faire exécuter, même à ses risques et périls. Laisser aller en paix un malfaiteur, n'est-ce pas se rendre coupable de ses crimes futurs ?

— Tout se tient, dit M. Benassis. Si les maires entretenaient bien leurs chemins, il n'y aurait pas tant de sentiers. Puis, si les conseillers municipaux étaient plus instruits, ils soutiendraient le propriétaire et le maire, quand ils s'opposent à l'établissement d'une injuste servitude ; tous feraient comprendre aux gens ignorants, que le château, le champ, la chaumière, l'arbre, sont également sacrés ; et que le DROIT ne s'augmente ni ne s'affaiblit par les différentes valeurs des propriétés. Mais de telles améliorations ne sauraient s'obtenir promptement : elles tiennent principalement au moral des populations, que nous ne pouvons pas complétement réformer sans l'efficace intervention des curés. Ceci ne s'adresse point à vous, monsieur Janvier...

Digitized by Google

— Je ne le prends pas non plus pour moi, répondit en riant le curé. J'entre peut-être un peu trop avant dans vos vues administratives, en négligeant de prêcher à mes ouailles les dogmes de la religion catholique. J'ai toujours tâché, dans mes instructions pastorales relatives au vol, d'inculquer aux habitants de la paroisse les mêmes idées que vous venez d'émettre sur le *Droit*. En effet, Dieu ne pèse pas le vol d'après la valeur de l'objet volé ; il juge le voleur. Tel a été le sens des paroles que j'ai tenté d'approprier à l'intelligence de mes paroissiens.

— Vous avez réussi, monsieur le curé, dit M. Cambon. Je puis juger des changements que vous avez produits dans les esprits, en comparant l'état actuel de la commune à son état passé. Il y a, certes, peu de cantons où les ouvriers soient aussi scrupuleux que le sont les nôtres sur le temps voulu du travail. Les bestiaux sont bien gardés, et ne causent de dommages que par hasard. Les bois sont respectés. Enfin vous avez très-bien fait entendre à nos paysans que le loisir des riches est la récompense d'une vie économe et laborieuse.

— Alors, dit Genestas, vous devez être assez content de vos fantassins, monsieur le curé ?

— Monsieur le capitaine, répondit le prêtre, il ne faut s'attendre à trouver des anges nulle part, ici-bas. Partout où il y a misère, il y a souffrance; et la souffrance, la misère sont des forces vives qui ont leurs abus comme le pouvoir a les siens. Quand des paysans ont fait deux lieues pour aller à leur ouvrage, et

Digitized by Google

reviennent bien fatigués le soir, ils voient des chasseurs passer à travers les champs et les prairies pour regagner plus tôt la table. Or, qui doit être privilégié dans l'abus du sentier dont ces messieurs se plaignaient tout à l'heure? celui qui souffre, ou celui qui s'amuse. Aujourd'hui, les riches et les pauvres nous donnent autant de mal les uns que les autres. La foi, de même que le pouvoir, doit toujours descendre des hauteurs ou célestes ou sociales; et certes, il y a, de nos jours, relativement à l'état général de la société, moins de foi dans les classes élevées qu'il n'y en a parmi le peuple, à qui Dieu promet un jour le ciel en récompense de ses maux patiemment supportés. Tout en me soumettant à la discipline ecclésiastique et à la pensée de mes supérieurs, je crois que, pendant longtemps, nous devrions être moins exigeants sur les questions du culte, et tâcher de ranimer le sentiment religieux au cœur des régions moyennes, là où l'on discute le christianisme au lieu d'en pratiquer les maximes. Le philosophisme du riche a été d'un bien fatal exemple pour le pauvre, et a causé de trop longs interrègnes dans le royaume de Dieu. Ce que nous obtenons aujourd'hui des paysans dépend entièrement de notre caractère personnel. N'est-ce pas un malheur que la foi d'une commune tienne à un homme? Lorsque le christianisme aura fécondé de nouveau l'ordre social, en imprégnant toutes les classes de ses doctrines conservatrices, espérons que son culte ne sera plus mis en question. Le culte d'une religion

Digitized by Google

est sa forme, et les sociétés ne subsistent que par la forme. A vous des drapeaux, à nous la croix.

— Monsieur le curé, je voudrais bien savoir, dit Genestas en interrompant M. Janvier, pourquoi vous empêchez ces pauvres gens de s'amuser, en leur interdisant la danse?

— Monsieur le capitaine, répondit le curé, nous ne haïssons pas la danse en elle-même; nous la proscrivons comme la cause de l'immoralité qui trouble la paix, et corrompt les mœurs de la campagne. Purifier l'esprit de la famille, maintenir la sainteté de ses liens, n'est-ce pas couper le mal social dans sa racine?

— Je sais, dit M. Tonnelet, que, dans ce canton comme ailleurs, il y a des désordres; mais ils deviennent rares. Si quelques paysans ne se font pas scrupule de prendre, en labourant, un sillon de terre au voisin, ou d'aller couper des osiers chez autrui quand il leur en faut, ce sont des peccadilles en les comparant aux péchés des gens de ville; et, vraiment, je trouve les paysans de cette vallée aussi religieux que possible...

— Oh! religieux, dit en souriant le curé. Il n'y a pas encore fanatisme.

— Mais, monsieur le curé, reprit Cambon, si les gens du bourg allaient tous les matins à la messe; s'ils se confessaient à vous chaque semaine, il serait difficile que les champs fussent cultivés, et trois prêtres ne pourraient suffire à la besogne.

— Monsieur, reprit le curé, travailler c'est prier.

Digitized by Google

La pratique emporte la connaissance des principes religieux qui font vivre les sociétés.

— Et que faites-vous donc du patriotisme? dit Genestas.

— Le patriotisme, répondit gravement le curé, n'inspire que des sentiments passagers, la religion les rend durables. Le patriotisme est un mépris momentané de l'intérêt personnel, et le christianisme est un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme.

— Cependant, monsieur, pendant les guerres de la révolution, le patriotisme...

— Oui, pendant la révolution nous avons fait des merveilles, dit M. Benassis en interrompant Genestas; mais vingt ans après, en 1814, notre patriotisme était déjà mort; tandis que la France et l'Europe se sont jetées sur l'Asie douze fois en cent ans, poussées par une pensée religieuse.

— Peut-être, dit le juge de paix, est-il facile d'atermoyer les intérêts matériels qui causent les combats de peuple à peuple, tandis que les guerres entreprises pour soutenir des dogmes sont interminables, l'objet n'en étant pas précis.

— Hé bien, monsieur, vous ne servez donc pas le poisson? dit Jacquotte, qui, aidée par Nicolle, avait enlevé les assiettes.

Fidèle à ses habitudes, la cuisinière apportait chaque plat l'un après l'autre, coutume qui a l'inconvénient d'obliger les gourmands à manger considérablement, et de faire délaisser les meilleures

Digitized by Google

choses par les gens sobres dont la faim s'est apaisée sur les premiers mets.

— Oh! monsieur, dit le prêtre au juge de paix, comment pouvez-vous avancer que les guerres de religion n'avaient pas de but précis! Autrefois la religion était si bien liée aux sociétés, que les intérêts matériels ne pouvaient se séparer des questions religieuses : aussi chaque soldat savait-il très-bien pourquoi il se battait.....

— Si l'on s'est tant battu pour la religion, dit Genestas, il faut donc que Dieu en ait bien imparfaitement bâti l'édifice : une institution divine ne doit-elle pas frapper les hommes par son caractère de vérité?

Tous les convives regardèrent le curé.

— Messieurs, dit M. Janvier, la religion se sent, et ne se définit pas. Nous ne sommes juges ni des moyens, ni de la fin du Tout-Puissant.

— Alors, il faut obéir à Dieu, selon vous, ou le diable m'emporte!

— Mais, monsieur, les hommes ont beaucoup perdu à sortir des voies tracées par le christianisme. L'Église, dont peu de personnes s'avisent de lire l'histoire, et que l'on juge d'après certaines opinions erronées, répandues à dessein dans le peuple, a offert le modèle parfait du gouvernement que les hommes cherchent à établir aujourd'hui. Le principe de l'élection en a fait longtemps une grande puissance politique. Il n'y avait pas autrefois une seule institution religieuse qui ne fût basée sur la

Digitized by Google

liberté, sur l'égalité. Toutes les voix coopéraient à l'œuvre. Mais le supérieur élu, l'obéissance la plus aveugle lui était due. Alors l'abbé, l'évêque, le pape, le général d'ordre, le principal, étaient choisis consciencieusement d'après les besoins du clergé, dont ils exprimaient la pensée. Aussi, dans le temps où l'intelligence humaine s'était réfugiée dans l'Église pour s'opposer à la force matérielle qui régnait alors, n'existait-il pas une œuvre de pouvoir que le prêtre n'ait inspirée; pas une œuvre d'art à laquelle il n'ait mis la main. N'a-t-il pas été le père de la classe moyenne? L'Église a défendu les peuples contre leurs ennemis, parce que l'Église procédait directement du peuple. Mais elle a eu des possessions territoriales, et c'est ce qui l'a perdue. Si le prêtre a des propriétés privilégiées, il semble oppresseur. Si l'État le paie, il devient un fonctionnaire : il doit son temps, son cœur et sa vie, les citoyens lui font un devoir de ses vertus; alors la bienfaisance, tarie dans le principe du libre arbitre, se dessèche dans son cœur. Mais que le prêtre soit pauvre, qu'il soit volontairement prêtre, sans autre appui que Dieu, sans autre fortune que le secours des fidèles, il redevient le missionnaire de l'Amérique, il s'institue apôtre, il est le prince du bien. Enfin, il ne règne que par le dénûment, et succombe par l'opulence.

M. Janvier avait subjugué l'attention, et tous les convives se taisaient en méditant des paroles aussi nouvelles dans la bouche d'un simple curé.

— Monsieur Janvier, au milieu des vérités que vous

Digitized by Google

avez exprimées, il se rencontre une grave erreur, dit M. Benassis. Je n'aime pas, vous le savez, à discuter les intérêts généraux mis en question par les écrivains et par le pouvoir modernes. A mon avis, un homme qui conçoit un système politique, doit, s'il se sent la force de l'appliquer, se taire, s'emparer du pouvoir et agir. Mais s'il reste dans l'heureuse obscurité du simple citoyen, n'est-ce pas folie que de vouloir convertir les masses par des discussions individuelles? Néanmoins, je vais vous combattre, mon cher pasteur, parce qu'ici je m'adresse à des gens de bien, habitués à mettre leurs lumières en commun, pour chercher en toute chose le vrai. Mes pensées pourront vous paraître étranges; mais elles sont le fruit des réflexions que m'ont inspirées les catastrophes de nos quarante dernières années.

Le suffrage universel que réclament aujourd'hui les personnes appartenant à l'opposition dite constitutionnelle, fut un principe excellent dans l'Église, parce que les individus y étaient tous instruits, disciplinés par le sentiment religieux, imbus du même système, sachant bien ce qu'ils voulaient et où ils allaient. Mais le triomphe des idées avec lesquelles le libéralisme moderne fait imprudemment la guerre au gouvernement prospère des Bourbons serait la perte de la France et des libéraux eux-mêmes. Les chefs du *côté gauche* le savent bien. Pour eux, cette lutte est une simple question de pouvoir. Si, à Dieu ne plaise, la bourgeoisie abattait, sous la bannière de l'opposition, les supériorités sociales contre les-

Digitized by Google

quelles sa vanité regimbe, ce triomphe serait immédiatement suivi d'un combat soutenu par la bourgeoisie contre le peuple, qui, plus tard, verrait en elle une sorte de noblesse; mesquine, il est vrai, mais dont les fortunes et les priviléges lui seraient d'autant plus odieux qu'il les sentirait de plus près. Dans ce combat, la société, je ne dis pas la nation, périrait de nouveau; parce que le triomphe, toujours momentané, de la masse souffrante implique les plus grands désordres. Il suit de là qu'un gouvernement n'est jamais plus fortement organisé, conséquemment plus parfait, que lorsqu'il est établi pour la défense d'un *privilége* plus restreint. Ce que je nomme en ce moment le PRIVILÉGE, n'est pas un de ces droits abusifs, concédés jadis à certaines personnes au détriment de tous; non, il exprime plus particulièrement le cercle social dans lequel se renferment les évolutions du pouvoir. Le pouvoir est en quelque sorte le cœur d'un État; or, dans toutes ces créations, la nature a resserré le principe vital, pour lui donner plus de ressort; ainsi, du corps politique.

Je vais expliquer ma pensée par des exemples.

Admettons en France cent pairs, ils ne causeront que cent froissements; mais abolissez la pairie, tous les gens riches deviennent des privilégiés : au lieu de cent, vous en aurez dix mille. En effet, pour le peuple, le droit de vivre sans travailler constitue un privilége : à ses yeux, qui consomme sans produire est un spoliateur; il veut des travaux visibles,

Digitized by Google

et ne tient aucun compte des productions intellectuelles qui l'enrichissent. Ainsi donc, en multipliant les froissements, vous établissez un combat sur tous les points du corps social. Or, quand l'attaque et la résistance sont générales, la ruine d'un pays est imminente.

L'histoire se charge d'appuyer mon principe.

La république romaine a dû la conquête du monde à la constitution des priviléges sénatoriaux. Le sénat maintenait fixe la pensée intime du pouvoir. Mais lorsque les chevaliers et les hommes nouveaux eurent étendu le privilége du patriciat, la chose publique a été perdue. Malgré Sylla, et après César, Tibère en a fait l'empire romain, système où le pouvoir s'étant concentré dans la main d'un seul homme, a donné quelques siècles de plus à cette grande domination. L'empereur n'était plus à Rome, quand la ville éternelle tomba sous les Barbares.

Lorsque notre sol fut conquis, les Francs, qui se le partagèrent, inventèrent le gouvernement féodal pour se garantir leurs possessions particulières. Les trente ou quarante chefs qui possédèrent le pays établirent leurs institutions dans le but de défendre les priviléges acquis par la conquête. Aussi, la féodalité dura-t-elle tant que le privilége fut restreint. Mais quand les *hommes de cette nation*, véritable traduction du mot gentilshommes, au lieu d'être cinq cents furent cinquante mille, il y eut révolution. Trop étendue, l'action du pouvoir n'avait plus ni ressort ni force.

Digitized by Google

Donc, le triomphe de la bourgeoisie sur le système monarchique ayant pour objet d'augmenter aux yeux du peuple le nombre des privilégiés, le triomphe du peuple sur la bourgeoisie serait l'effet inévitable de ce changement. Si cette perturbation arrive, elle aura pour moyen le droit de suffrage étendu sans mesure aux masses. Qui vote, discute. Or, les pouvoirs discutés n'existent pas, et il est impossible d'imaginer une société sans pouvoir. Mais qui dit pouvoir dit force : la force doit reposer sur des *choses jugées.*

Telles sont les raisons qui m'ont conduit à penser que le principe de l'élection est un de plus funestes à l'existence des gouvernements modernes. Certes, je crois avoir assez prouvé mon attachement à la classe pauvre et souffrante, je ne saurais être accusé de vouloir son malheur ; mais tout en l'admirant dans la voie laborieuse où elle chemine, sublime de patience et de résignation, je la déclare incapable de participer au gouvernement. Les prolétaires me semblent les mineurs d'une nation ; ils doivent toujours rester en tutelle. Ainsi, messieurs, le mot *élection* me semble prêt à causer autant de dommages qu'en ont fait les mots *conscience* et *liberté,* mal compris, mal définis, et jetés aux peuples comme des symboles de révolte et des ordres de destruction. La tutelle des masses me semble donc une chose juste et nécessaire au soutien des sociétés.

— Ce système rompt si bien en visière à nos idées

Digitized by Google

d'aujourd'hui, dit Genestas en interrompant le médecin, que nous avons un peu le droit de vous demander d'expliquer les raisons qui vous ont suggéré vos opinions.

— Les voulez-vous? capitaine : écoutez-moi bien.

— Qu'est-ce que dit donc notre maître? cria Jacquotte en sortant de la salle à manger et rentrant dans sa cuisine. Ne voilà-t-il pas ce pauvre cher homme qui leur conseille d'écraser le peuple!... Et ils l'écoutent!

— Je n'aurais jamais cru cela de M. Benassis, répondit Nicolle.

— Si je réclame des lois de fer pour contenir la masse ignorante, reprit le médecin après une légère pause, je veux que le système social ait des réseaux faibles et complaisants, pour laisser surgir de la foule quiconque a le vouloir, et se sent les facultés de s'élever vers les classes supérieures. Tout pouvoir tend à sa conservation. Pour vivre, aujourd'hui comme autrefois, tout gouvernement doit s'assimiler les hommes forts, partout où ils sont, afin de s'en faire des défenseurs, et d'enlever aux masses les gens d'énergie qui les soulèvent. En offrant à l'ambition publique des chemins à la fois ardus et faciles, ardus aux velléités incomplètes, faciles aux volontés réelles, un État prévient les révolutions que cause la gêne du mouvement ascendant des supériorités véritables vers leur niveau.

Après quarante années de tourmentes, je crois qu'il est à peu près prouvé à un homme de sens

Digitized by Google

que les supériorités sont une conséquence de l'ordre social. Elles sont de trois sortes, et incontestables : supériorité de pensée, supériorité politique, supériorité de fortune. N'est-ce pas l'art, le pouvoir et l'argent, ou autrement : le principe, le moyen et le résultat? Or, comme, en supposant table rase, les unités sociales parfaitement égales, les naissances en même proportion, et donnant à chaque famille une même portion de terre, vous retrouveriez en peu de temps les irrégularités de fortune actuellement existantes, il résulte de cette vérité flagrante que les supériorités de fortune, de pensée et de pouvoir, sont un fait à subir, un fait que la masse considère toujours comme oppressif, en voyant des priviléges illégitimes dans les droits justement acquis.

Alors le contrat social, partant de cette base, sera toujours un pacte perpétuel entre ceux qui possèdent contre ceux qui ne possèdent pas. Si ce principe est juste, les lois doivent être faites par ceux auxquels elles profitent le plus, car ceux-là doivent avoir l'instinct de leur conservation, et prévoir leurs dangers : ils sont plus intéressés à la tranquillité de la masse que ne l'est la masse elle-même : il faut aux peuples du bonheur tout fait.

Or, en nous mettant à ce point de vue pour considérer la société, si nous l'embrassons dans son ensemble, vous allez bientôt reconnaître avec moi que le droit d'élection doit être restreint aux hommes qui possèdent, soit la fortune, soit le pouvoir, soit

Digitized by Google

l'intelligence; et vous reconnaîtrez également que leurs mandataires ne doivent avoir que des fonctions très-rétrécies.

Le législateur, messieurs, doit être supérieur à son siècle, il doit constater la tendance des erreurs générales, et préciser les points vers lesquels inclinent les idées d'une nation. Il travaille donc encore plus pour l'avenir que pour le présent; plus pour la génération qui grandit que pour celle qui s'écoule. Or, si vous appelez la masse à faire la loi, la masse peut-elle être supérieure à elle-même? Non. Plus l'assemblée représentera fidèlement les opinions de la foule, et moins elle aura l'entente du gouvernement; moins ses vues seront élevées; moins précise, plus vacillante sera sa législation. La loi emporte un assujettissement à des règles. Or, toute règle est en opposition aux mœurs naturelles, aux intérêts de l'individu. La masse portera-t-elle des lois contre elle-même? Non. Souvent la tendance des lois doit être en raison inverse de la tendance des mœurs. Mouler les lois sur les mœurs générales, ne serait-ce pas donner, en Espagne, des primes d'encouragement à l'intolérance religieuse et à la fainéantise; en Angleterre, à l'esprit mercantile; en Italie, à l'amour des arts destinés à exprimer la société, mais qui ne doivent pas être toute la société; en Allemagne, aux classifications nobiliaires; en France, à l'esprit de légèreté, à la vogue des idées, aux factions qui nous ont toujours dévorés. Qu'est-il arrivé depuis plus de quarante ans

Digitized by Google

que les colléges électoraux mettent la main aux lois? nous avons quarante mille lois! un peuple qui a quarante mille lois, n'a pas de loi. Cinq cents intelligences médiocres, image d'une masse nécessairement médiocre, peuvent-elles avoir la force de s'élever à ces considérations? Non. Les hommes sortis de cinq cents localités différentes ne comprendront jamais d'une même manière l'esprit de la loi, et la loi doit être une.

Mais, je vais plus loin.

Tôt ou tard une assemblée tombe sous le sceptre d'un homme, et au lieu d'avoir des dynasties de rois, vous avez les changeantes et coûteuses dynasties des premiers ministres. Au bout de toute délibération, se trouvent Mirabeau, Danton, Robespierre ou Napoléon, des proconsuls ou un empereur. En effet, il faut une quantité déterminée de force pour soulever un poids déterminé. Cette force peut être distribuée sur un plus ou moins grand nombre de leviers; mais, en définitive, la force doit être proportionnée au poids; et ici, le poids, c'est la masse ignorante et souffrante qui forme la première assise de toutes les sociétés. Or, le pouvoir étant de sa nature répressif, il lui faut une grande concentration pour opposer une résistance égale au mouvement de l'action populaire. C'est l'application du principe que je viens de développer en vous parlant de la restriction du privilége gouvernemental.

Or, si vous assemblez des gens à talent, ils se

Digitized by Google

soumettent à cette loi naturelle et y soumettent le pays; si vous assemblez des hommes médiocres, ils sont vaincus tôt ou tard par le génie supérieur. Le député de talent sent la raison d'État, le député médiocre transige avec la force. En somme, une assemblée cède à une idée, comme la Convention pendant la Terreur; à une puissance, comme le Corps-législatif sous Napoléon; à un système ou à l'argent, comme aujourd'hui. L'incorruptible assemblée que rêvent quelques bons esprits est impossible; ceux qui la veulent sont des dupes toutes faites, ou des tyrans futurs.

Une assemblée délibérante qui discute les dangers d'une nation quand il faut la faire agir, ne vous semble-t-elle donc pas ridicule? Deux assemblées faisant des lois ne sont-elles pas le comble de la folie? Que le peuple ait des mandataires chargés d'accorder ou de refuser les impôts, voilà qui est juste, et qui a existé de tout temps, sous le plus cruel tyran comme sous le prince le plus débonnaire : l'argent est insaisissable, et l'impôt a d'ailleurs des bornes naturelles au-delà desquelles une nation se soulève pour le refuser, ou se couche pour mourir. Que ce corps électif et changeant comme les besoins, comme les idées qu'il représente, s'oppose à concéder l'obéissance de tous à une loi mauvaise, tout est bien. Mais supposer que cinq cents hommes, venus de tous les coins d'un empire, feront une bonne loi, n'est-ce pas une mauvaise plaisanterie dont les peuples sont tôt ou tard victimes?

Digitized by Google

Ils changent de tyrans, voilà tout. Donc le pouvoir, la loi doivent être l'œuvre d'un seul, dont, par la force des choses, les actions sont soumises à l'approbation de tous.

Mais les modifications apportées à l'exercice du pouvoir soit d'un seul, soit de plusieurs, soit de la multitude, doivent toujours se trouver dans les institutions religieuses et civiles d'un peuple. La religion est le seul contre-poids vraiment efficace aux abus du pouvoir. Si le sentiment religieux périt chez une nation, elle devient séditieuse par principe, et le prince, tyran par nécessité. Les chambres qu'on interpose entre les souverains et les sujets ne sont que des palliatifs à ces deux tendances. Les assemblées, selon ce que je viens de dire, deviennent complices ou de l'insurrection ou de la tyrannie. Néanmoins le gouvernement d'un seul, vers lequel je penche, n'est pas bon d'une bonté absolue, parce que les résultats de la politique dépendront éternellement des mœurs et des croyances. Si une nation est vieillie, si le philosophisme et l'esprit de discussion l'ont corrompue jusqu'à la moelle des os, cette nation marche au despotisme malgré les formes de la liberté; de même que les peuples sages savent presque toujours trouver la liberté sous les formes du despotisme.

De tout ceci résulte la nécessité d'une grande restriction des droits électoraux; d'un pouvoir fort; d'une religion puissante pour rendre le riche ami du pauvre, et le pauvre résigné; d'une grande dif-

Digitized by Google

fusion de lumières, pour faire accéder à la propriété le plus grand nombre possible de prolétaires : puis une urgence incroyable de réduire les assemblées à la question de l'impôt et à l'enregistrement des lois, en leur en enlevant la confection directe.

Il existe dans plusieurs têtes d'autres idées, je le sais. Aujourd'hui, comme autrefois, il se rencontre des esprits ardents à chercher *le mieux*, et qui voudraient ordonner les sociétés plus sagement qu'elles ne le sont ; mais les innovations qui tendent à opérer de véritables déménagements sociaux ont besoin d'une sanction universelle. Aux novateurs, la patience. Quand je mesure le temps qu'a nécessité l'établissement du christianisme, révolution toute morale, et qui devait être purement pacifique, je frémis en songeant aux malheurs d'une révolution dans les intérêts matériels, et conclus au maintien des institutions existantes. A chacun sa pensée, a dit le christianisme ; à chacun son champ, a dit la loi moderne. La nature a basé la vie humaine sur le sentiment de la conservation individuelle ; la vie sociale s'est fondée sur l'intérêt personnel. Tels sont pour moi les vrais principes politiques. La religion a saintement modifié la dureté de l'égoïsme social en faisant une vertu de l'oubli de soi-même. Ainsi Dieu tempère les souffrances que produit le frottement des intérêts, par le sentiment religieux ; comme il a modéré par des lois inconnues les frottements dans le mécanisme de ses mondes. Le christianisme dit au pauvre de souffrir le riche,

Digitized by Google

et au riche de soulager les misères du pauvre. Pour moi, ce peu de mots contient toutes les lois divines et humaines.

— Moi qui ne suis pas un homme d'État, dit le notaire, je vois dans un souverain le liquidateur d'une société qui doit demeurer en état constant de liquidation. Il transmet à son successeur un actif égal à celui qu'il a reçu...

— Je ne suis pas un homme d'État, repliqua vivement Benassis en interrompant le notaire. Il ne faut que du bon sens pour améliorer le sort d'une commune, d'un canton ou d'un arrondissement; le talent est déjà nécessaire à un préfet, mais ces quatre sphères administratives offrent des horizons bornés que les vues ordinaires peuvent facilement embrasser, et où les intérêts se rattachent par des liens visibles au grand mouvement de l'État. Dans la sphère supérieure tout s'agrandit, et il faut que le regard de l'homme d'État puisse y dominer le point de vue où il est placé. Là, où pour produire beaucoup de bien, il n'était besoin que de prévoir un résultat à dix ans d'échéance, il faut, dès qu'il s'agit d'une nation, en pressentir les destinées, les mesurer au cours d'un siècle. Alors, le génie des Colbert, des Sully, n'est rien, s'il ne s'appuie sur la volonté des Napoléon, des Cromwell. Un grand ministre, messieurs, est une grande pensée écrite sur toutes les années du siècle dont il a préparé la splendeur et la prospérité. La constance est la vertu qui lui est le plus nécessaire; mais aussi, en toute

Digitized by Google

chose humaine, la constance est la plus haute expression de la force.

— Messieurs, vous n'avez rien dit de l'armée, s'écria Genestas, et l'organisation militaire est le type de toute bonne société civile...

— Capitaine, répondit en riant le juge de paix, un vieil avocat a dit que les empires commençaient par l'épée, et finissaient par l'écritoire. Nous en sommes à l'écritoire.

— Maintenant, messieurs, que tout le monde a dit son mot, parlons d'autre chose. Allons, capitaine, un verre de vin de l'Ermitage.

— Deux plutôt qu'un ! dit Genestas en tendant son verre, et je veux les boire à votre santé comme à celle d'un homme qui fait honneur à l'espèce...

— Et que nous chérissons tous ! dit le curé d'une voix pleine de douceur.

— Monsieur Janvier, voulez-vous me faire commettre quelque péché d'orgueil ?

— Il a dit bien bas ce que le canton dit tout haut, répliqua M. Cambon.

— Messieurs, je vous propose de reconduire M. le curé vers le presbytère, en nous promenant au clair de lune.

— Allons !... dirent les convives, qui se mirent en devoir d'accompagner le curé.

Digitized by Google

Digitized by Google

XXI.

UNE VEILLÉE.

Allons à ma grange! dit Benassis, en prenant Genestas par le bras, après avoir dit adieu au curé et à ses hôtes. Pardieu, capitaine Bluteau, vous y entendrez parler de Napoléon. J'ai quelques compères qui doivent faire jaser Goguelat, notre piéton, sur ce dieu du peuple. Nicolle, mon valet d'écurie, nous a dressé une échelle pour monter par une lucarne en haut du foin, à une place d'où nous verrons toute la scène. Malepeste, croyez-moi, venez! une veillée a son prix. Ce n'est pas la première fois que je me serai mis dans le foin pour écouter un récit de

Digitized by Google

soldat ou un conte de paysan. Mais il faut être caché ; car, s'ils voient quelqu'un d'étranger, ils font des façons, et ne sont plus eux-mêmes.

— Et moi, mon cher hôte, dit Genestas, n'ai-je pas souvent fait semblant de dormir pour entendre mes cavaliers au bivouac ? Tenez, je n'ai jamais ri aux spectacles de Paris d'aussi bon cœur qu'au récit de la déroute de Moscou, racontée en farce par un vieux maréchal-des-logis à des conscrits qui avaient peur de la guerre. Il disait que l'armée française faisait dans ses draps, qu'on buvait à la glace, que les morts s'arrêtaient en chemin, qu'on avait vu la Russie blanche, qu'on étrillait les chevaux avec ses dents, que ceux qui aimaient à patiner s'étaient bien régalés, que les amateurs de gelées de viande en avaient eu leur soûl, que toutes les femmes étaient froides, et que la seule chose qui avait été sensiblement désagréable, était de ne pas avoir eu d'eau chaude pour se faire la barbe. Enfin, il débitait des gaudrioles si comiques, qu'un vieux fourrier, qui avait eu le nez gelé, et qu'on appelait *Nez-restant*, en riait lui-même.

— Taisons-nous, dit M. Benassis. Nous voici arrivés, je passe le premier, suivez-moi.

Tous deux montèrent à l'échelle et se blottirent dans le foin, sans avoir été entendus par les gens de la veillée, au-dessus desquels ils se trouvèrent assis de manière à les bien voir.

Groupées par masses autour de trois ou quatre chandelles, quelques femmes cousaient, d'autres

Digitized by Google

filaient; plusieurs restaient oisives, le col tendu, la tête et les yeux tournés vers un vieux paysan, qui racontait une histoire. La plupart des hommes se tenaient debout ou couchés sur des bottes de foin. Ces groupes profondément silencieux étaient à peine éclairés par les reflets vacillants des chandelles entourées de globes de verre pleins d'eau, qui concentraient la lumière en rayons, dans la clarté desquels se tenaient les travailleuses. L'étendue de la grange, dont le haut restait sombre et noir, affaiblissait encore ces lueurs qui coloraient inégalement les têtes, jeunes et vieilles, en produisant de pittoresques effets de clair-obscur : ici, brillait le front pur et les yeux clairs d'une naïve jeune fille; là, des bandes lumineuses enveloppaient bizarrement les rudes fronts de quelques hommes, et dessinaient fantasquement leurs vêtements déguenillés. Tous ces gens attentifs, divers dans leurs poses, offraient, sur leurs physionomies immobiles, l'unanime expression de la somme totale de leur intelligence, abandonnée sans réserve au conteur. C'était un tableau curieux où éclatait la prodigieuse influence exercée sur tous les esprits par la poésie; car le paysan exige de son narrateur ou du merveilleux toujours simple, ou de l'impossible presque croyable.

— Encore que cette maison eût une méchante mine, disait le paysan au moment où les deux nouveaux auditeurs se furent placés pour l'entendre, la pauvre femme bossue était si fatiguée d'avoir

Digitized by Google

porté son chanvre à ce marché lointain, qu'elle y entra, forcée aussi par la nuit qui était venue. Elle demanda seulement à y coucher; car, pour toute nourriture, elle tira une croûte de son bissac et la mangea. Pour lors, l'hôtesse, qui est donc la femme des brigands, ne sachant rien de ce qu'ils avaient convenu de faire pendant la nuit, accueillit la bossue et la mit en haut, sans lumière. Ma bossue se jette sur un mauvais grabat, dit ses prières, pense à son chanvre, et va pour dormir. Mais avant qu'elle ne fût endormie, elle entend du bruit, voit entrer deux hommes portant une lanterne. Chacun d'eux tenait un couteau. La peur la prend, parce que, voyez-vous, dans ce temps-là les seigneurs aimaient les pâtés de chair humaine, et qu'on en faisait pour eux. Mais comme elle était vieille et son cuir parfaitement racorni, la bossue se rassura, en pensant qu'on la regarderait comme une mauvaise nourriture. Les deux hommes passent devant elle, vont à un lit qui était dans cette grande chambre, et où l'on avait mis le monsieur à la grosse valise, qui voyageait dans le pays où il passait pour nécromancien. Le plus grand lève la lanterne en prenant les pieds du monsieur; le petit, celui qui avait fait l'ivrogne, lui empoigne la tête et lui coupe le cou, net, d'une seule fois, crooc!... Puis ils laissent là le corps et la tête, tout dans le sang, prennent la valise et descendent. Voilà la femme bien embarrassée, qui pense à s'en aller sans qu'on s'en doute, ne songeant pas encore que la Providence l'avait

Digitized by Google

amenée là pour rendre gloire à Dieu, et faire punir le crime. Elle avait peur, et quand on a peur on ne s'inquiète de rien du tout. Mais l'hôtesse, qui avait demandé des nouvelles de la bossue aux deux brigands, les effraie, et ils remontent doucement dans le petit escalier de bois. La pauvre bossue se pelotonne de peur, et les entend qui se disputent à voix basse. Ils entrent. Ma femme, qui n'était pas bête, ferme l'œil, et fait comme si elle dormait. Elle se met à dormir, comme un enfant, la main sur son cœur, et prend une respiration de chérubin. Celui qui avait la lanterne, l'ouvre, boute la lumière dans l'œil de la vieille endormie, et ma femme de ne pas sourciller, tant elle avait peur pour son cou.

— Tu vois bien qu'elle dort comme un sabot, que dit le grand.

— C'est si malin les vieilles! répond le petit. Je vais la tuer, nous serons plus tranquilles. D'ailleurs, nous la salerons, et la donnerons à manger à nos cochons.

En entendant ce propos, ma vieille ne bouge pas.

— Oh bien, elle dort, dit le petit crâne en voyant que la bossue n'avait pas fait un seul mouvement.

Voilà comment la vieille se sauva. L'on peut dire qu'elle était courageuse. Certes, il y en a bien ici des jeunes qui n'auraient pas eu la respiration d'un chérubin, en entendant parler des cochons. Les deux brigands se mettent à enlever l'homme mort,

Digitized by Google

le roulant dans ses draps et dans sa paillasse, puis le jettent dans la petite cour, où la vieille entendit les cochons accourir en grognant : *hon, hon !* pour le manger et en boire le sang.

Ici le vieux paysan fit une pause.

— Pour lors, le lendemain, reprit-il, la femme s'en va, donnant deux sous pour son coucher. Elle prend son bissac, fait comme si de rien n'était, demande les nouvelles du pays, sort en paix, et veut courir. Point ! La peur lui coupe les jambes, bien à son heur. Voici pourquoi. Elle avait à peine fait un demi quart de lieue, qu'elle voit venir un des brigands qui la suivait par finesse, afin de s'assurer qu'elle n'eût rien vu. Elle, devinant ça, s'assied sur une pierre.

— Qu'avez-vous, ma bonne femme? lui dit le petit, car c'était le petit, le plus malicieux des deux, qui la guettait.

— Ah ! mon bon homme, qu'elle répond, mon bissac est si lourd, et je suis si fatiguée, que j'aurais bien besoin du bras d'un honnête homme pour gagner mon pauvre logis.

Pour lors, le brigand lui offre de l'accompagner, Elle accepte, l'homme lui prend le bras, pour savoir si elle tremble et si elle a peur. Rien, la femme marche tranquillement. Et donc, les voilà tous deux causant agriculture, et de la manière de faire venir le chanvre, tout bellement, jusqu'au faubourg de la ville où demeurait la bossue, et où le brigand la quitta, de peur de rencontrer quelqu'un de la jus-

Digitized by Google

tice. La femme arriva chez elle à l'heure de midi, et attendit son homme, en réfléchissant aux événements de son voyage et de la nuit. Le chanverrier rentra vers le soir. Il avait faim; faut lui faire à manger. Donc, tout en graissant sa poêle pour lui faire frire quelque chose, elle lui raconte comment elle a vendu son chanvre, en bavardant à la manière des femmes, mais elle ne dit rien des cochons, ni du monsieur tué, mangé, volé. Elle fait donc flamber sa poêle pour la nettoyer. Elle la retire, veut l'essuyer, mais la trouve pleine de sang.

— Qu'est-ce que tu as mis là-dedans? dit-elle à son homme.

— Rien, qu'i' répond.

Elle croit avoir une lubie de femme, et remet sa poêle au feu...

Pouf! une tête tombe par la cheminée.

— Vois-tu? c'est précisément la tête du mort, dit la vieille. Comme il me regarde! Que me veut-il donc?

— *Que tu le venges!* lui dit une voix.

— Que tu es bête! dit le chanverrier. Te voilà bien avec tes berlues qui n'ont pas le sens commun.

Alors il prend la tête, qui lui mord le doigt, et la jette dans sa cour.

— Fais mon omelette, qu'i' dit, et ne t'inquiète pas de ça. C'est un chat...

— Un chat! qu'elle dit, il était rond comme une boule...

Elle remet sa poêle au feu.

Pouf! tombe une jambe.

Digitized by Google

Même histoire. L'homme, pas plus étonné pour le pied que pour la tête, empoigne la jambe et la jette à sa porte.

Finalement, l'autre jambe, les deux bras, le corps, tout le voyageur assassiné tombe un à un. Point d'omelette. Le vieux marchand de chanvre avait bien faim.

— Par mon salut éternel, dit-il, si mon omelette se fait, nous verrons à satisfaire cet homme-là.

— Tu conviens donc maintenant que c'est un homme? dit la bossue. Pourquoi m'as-tu dit tout à l'heure que c'était pas une tête, grand asticoteur?

La femme casse les œufs, fricasse l'omelette, et la sert sans plus grogner, parce qu'en voyant ce grabuge elle commençait à être inquiète. Son homme s'assied et se met à manger. La bossue, qui avait peur, dit qu'elle n'a pas faim.

— Toc! toc! fait un étranger en frappant à la porte.

— Qui est là?

— L'homme mort d'hier.

— Entrez, répond le chanverrier.

Voilà le voyageur qui entre, se met sur l'escabelle, et dit :

— Souvenez-vous de Dieu, qui donne la paix pour l'éternité aux personnes qui confessent son nom! Femme, tu m'as vu faire mourir, et tu gardes le silence. J'ai été mangé par les cochons! Les cochons n'entrent pas dans le paradis. Donc, moi qui

Digitized by Google

suis chrétien, j'irai dans l'enfer, faute par une femme de parler. Ça ne s'est jamais vu. Il faut me délivrer.

Et autres propos.

La femme, qu'avait toujours de plus en plus peur, nettoie sa poêle, met ses habits des dimanches, va dire à la justice le crime, qui fut découvert, et les voleurs joliment roués sur la place du marché. Cette bonne œuvre faite, la femme et son homme ont toujours eu le plus beau chanvre que vous ayez jamais vu. Puis, ce qui leur fut plus agréable, ils eurent ce qu'ils désiraient depuis longtemps, à savoir : un enfant mâle, qui devint, par suite de temps, baron du roi. Voilà l'histoire véritable de LA BOSSUE COURAGEUSE.

— Je n'aime point ces histoires-là, ça me fait peur, dit la Fosseuse. J'aime mieux les aventures de Napoléon.

— Ça c'est vrai, dit le garde-champêtre. Voyons, monsieur Goguelat, racontez-nous l'Empereur.

— La veillée est trop avancée, dit le piéton, et je n'aime point à raccourcir les victoires.

— C'est égal, dites tout de même ! Nous les connaissons pour vous les avoir vu dire bien des fois ; mais ça fait toujours plaisir à entendre.

— Racontez-nous l'Empereur !... s'écrièrent plusieurs personnes ensemble.

— Vous le voulez, répondit Goguelat. Eh bien, vous verrez que ça ne signifie rien quand c'est dit au pas de charge. J'aime mieux vous raconter toute une bataille. Voulez-vous Champ-Aubert, où il n'y

Digitized by Google

avait plus de cartouches, et où l'on s'est astiqué tout de même à la baïonnette?

— Non! l'Empereur! l'Empereur!

Alors, le fantassin se leva de dessus sa botte de foin, promena sur l'assemblée ce regard noir, tout chargé de misère, d'événements et de souffrances qui distingue les soldats. Il prit sa veste par les deux basques de devant, les releva comme s'il s'agissait de charger le sac où jadis étaient ses hardes, ses souliers, toute sa fortune; puis, s'appuyant le corps sur la jambe gauche, il avança la droite, et céda de bonne grâce aux vœux de l'assemblée. Après avoir repoussé ses cheveux gris d'un seul côté de son front pour le découvrir, il porta la tête vers le ciel afin de se mettre à la hauteur de l'homme qu'il allait peindre.

— Voyez-vous, mes amis, Napoléon est né en Corse, qu'est une île française, chauffée par le soleil d'Italie, où tout bout comme dans une fournaise, et où l'on se tue les uns les autres, de père en fils, à propos de rien : c'est une idée qu'ils ont. Pour vous commencer l'extraordinaire de la chose, sa mère, qui était la plus belle femme de son temps, et une finaude, eut la réflexion de le vouer à Dieu, pour le faire échapper à tous les dangers de son enfance et de sa vie, parce qu'elle avait rêvé que le monde était en feu le jour de son accouchement. C'était une prophétie! Donc elle demande que Dieu le protége, à condition que Napoléon rétablira sa sainte religion, qu'était alors par terre. Voilà qu'est convenu, et ça s'est vu.

Digitized by Google

— Maintenant, suivez-moi bien ; et dites-moi si ce que vous allez entendre est naturel.

— Il est sûr et certain qu'un homme qui avait eu l'imagination de faire un pacte secret, pouvait seul être susceptible de passer à travers les lignes, les balles, les décharges de mitraille qui nous emportaient comme des mouches, et qui avaient du respect pour sa tête. J'ai eu la preuve de cela, moi particulièrement, à Eylau. Je le vois encore : il monte sur une hauteur, prend sa lorgnette, regarde la bataille, et dit : — « Ça va bien !... » Un de mes intrigants à panache qui l'embêtaient considérablement et le suivaient partout, même pendant qu'il mangeait, à ce qu'on nous a dit, veut faire le malin, et prend la place de l'Empereur quand il s'en va. Oh ! raflé ! plus de panache ! Vous entendez bien que Napoléon s'était engagé à garder son secret pour lui seul. Voilà pourquoi tous ceux qui l'accompagnaient, même ses amis particuliers, tombaient comme des noix : Duroc, Bessières, Lannes, tous hommes forts comme des barres d'acier, et qu'il choisissait à son usage. Enfin, à preuve qu'il était l'enfant de Dieu, fait pour être le père du soldat, c'est qu'on ne l'a jamais vu ni lieutenant, ni capitaine ! Ah ! bien oui ! En chef, tout de suite. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-trois ans, qu'il était vieux général, depuis la prise de Toulon, où il a commencé par faire voir aux autres qu'il n'entendaient rien à manœuvrer les canons. Pour lors, il nous tombe, tout maigrelet, général en chef à l'armée d'Italie, qui

Digitized by Google

manquait de pain, de munitions, de souliers, d'habits, une pauvre armée nue comme un ver.

— « Mes amis, qu'i' dit, nous voilà ensemble. Or, mettez-vous dans le fanal que, d'ici à quinze jours, vous serez vainqueurs, habillés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de bonnes guêtres, de fameux souliers; mais, mes enfants, faut marcher, pour les aller prendre à Milan, où il y en a. »

— Et l'on a marché. Le Français était écrasé, plat comme une punaise; il se redresse. Nous étions trente mille va-nu-pieds contre quatre-vingt mille fendants d'Allemands, tous beaux hommes, bien garnis. Alors Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, nous souffle je ne sais quoi dans le ventre. Et on marche la nuit, et on marche le jour, on les tape à Montenotte, on court les rosser à Rivoli, Lodi, Arcole, Millesimo, et on ne te les lâche pas. Le soldat prend goût à être vainqueur. Alors Napoléon vous enveloppe ces généraux allemands qui ne savaient où se fourrer pour être à leur aise; il les pelote très-bien; leur chippe quelquefois des dix mille hommes d'un seul coup en vous les entourant de quinze cents Français qu'il faisait foisonner à sa manière; enfin, leur prend leurs canons, les vivres, argent, munitions, tout ce qu'ils avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les bat sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore sur terre, partout. Voilà les troupes qui se remplument; parce que, voyez-vous, l'Empereur, qu'était aussi un homme d'esprit, se fait bien venir de l'habitant, au-

Digitized by Google

quel il dit qu'il est arrivé pour le délivrer. Pour lors, le pékin nous loge et nous chérit, les femmes aussi, qu'étaient des femmes très-judicieuses. Fin finale, en ventôse 96, qu'était dans ce temps-là le mois de mars d'aujourd'hui, nous étions acculés dans un coin du pays des marmottes; mais après la campagne, nous voilà maîtres de l'Italie comme Napoléon l'avait prédit. Et au mois de mars suivant, en une seule année et deux campagnes, il nous met en vue de Vienne : tout était brossé. Les autres demandaient grâce à genoux ! La paix était conquise.

— Un homme aurait-il pu faire cela? Non, Dieu l'aidait, c'est sûr.

— Il se subdivisionnait comme les cinq pains de l'Évangile, commandait la bataille le jour, la préparait la nuit; les sentinelles le voyaient toujours aller et venir, ne dormait, ni ne mangeait. Pour lors, reconnaissant ces prodiges, le soldat l'adopte pour son père. Et en avant! Les autres, à Paris, voyant cela, se disent : « Voilà un pèlerin qui paraît prendre ses mots d'ordre dans le ciel, il est singulièrement capable de mettre la main sur la France; faut le lâcher sur l'Asie ou sur l'Amérique, il s'en contentera peut-être! » Ça était écrit pour lui comme pour Jésus-Christ. Et le fait est qu'on lui donne ordre de faire une faction en Égypte. Voilà sa ressemblance avec le fils de Dieu. Ce n'est pas tout. Il rassemble ses meilleurs lapins, ceux qu'il avait endiablés, et leur dit comme ça :

Digitized by Google

— « Mes amis, pour le quart-d'heure, on nous donne l'Égypte à manger. Mais nous l'avalerons en un temps et deux mouvements comme nous avons fait de l'Italie. Les simples soldats seront des princes qui auront des terres à eux. En avant!... »

— « En avant, mes amis! » disent les sergents. Et l'on arrive à Toulon, route d'Égypte. Pour lors, les Anglais avaient tous leurs vaisseaux en mer. Mais quand nous nous embarquons, Napoléon nous dit : « Ils ne nous verront pas, et il est bon que vous sachiez dès à présent que votre général possède une étoile dans le ciel qui nous guide et nous protége... » Qui fut dit fut fait. En passant sur la mer, nous prenons Malte comme une orange, pour le désaltérer de sa soif de victoire, car c'était un homme qui ne pouvait pas être sans rien faire. Nous voilà en Égypte. Bon. Là, autre consigne. Les Égyptiens, voyez-vous, sont des hommes qui, depuis que le monde est monde, ont coutume d'avoir des géants pour souverains, des armées nombreuses comme des fourmis; parce que c'est un pays de génies et de crocodiles, où l'on a bâti des pyramides grosses comme nos montagnes, sous lesquelles ils ont eu l'imagination de mettre leurs rois pour les conserver frais, chose qui leur plaît généralement. Pour lors, en débarquant, le petit caporal nous dit :

— « Mes enfants, les pays que vous allez conquérir tiennent à un tas de dieux qu'il faut respecter, parce que le Français doit être l'ami de tout le monde, et battre les peuples sans les vexer. Mettez-

Digitized by Google

vous dans la coloquinte de ne toucher à rien, d'abord; parce que nous aurons tout, après! Et marchez... »

— Voilà qui va bien. Mais tous ces gens-là, auxquels Napoléon était prédit, sous le nom de Kébir-Bonaberdis, un mot de leur patois qui veut dire : *le sultan fait feu*, en ont une peur comme du diable. Alors le Grand Turc, l'Asie, l'Afrique ont recours à la magie, et on nous envoie un démon nommé le Mody, soupçonné d'être descendu du ciel sur un cheval blanc qui était, comme son maître, incombustible au boulet, et qui tous deux vivaient de l'air du temps. Il y en a qui l'ont vu; mais moi, je n'ai pas de raison pour vous en faire certains. C'étaient les puissances de l'Arabie, et les mamelucks qui voulaient faire croire à leurs troupiers que le Mody était capable de les empêcher de mourir à la bataille, sous prétexte qu'il était un ange envoyé pour combattre Napoléon et lui reprendre le sceau de Salomon, un de leurs talismans à eux, qu'ils prétendaient avoir été volé par notre général. Vous entendez bien qu'on leur a fait faire la grimace tout de même.

— Ah çà, dites-moi d'où ils avaient su le pacte de Napoléon? Était-ce naturel?

— Il passait pour certain dans leur esprit qu'il commandait aux génies, et se transportait en un clin d'œil d'un lieu à un autre, comme un oiseau : le fait est qu'il était partout. Enfin, qu'il venait leur enlever une reine, belle comme le jour, pour laquelle il avait offert tous ses trésors et des diamants gros

Digitized by Google

comme des œufs de pigeon, marché que le mameluck dont elle était la particulière, quoiqu'il en eût d'autres, avait refusé positivement. Dans ces termes-là, les affaires ne pouvaient donc s'arranger qu'avec beaucoup de combats. Et c'est ce dont on ne s'est pas fait faute; car il y en a eu des coups pour tout le monde! Alors nous nous sommes mis en ligne à Alexandrie, à Gizeh et devant les Pyramides. Il a fallu marcher sous le soleil, dans le sable, où les gens sujets d'avoir la berlue voyaient des eaux dont on ne pouvait pas boire, et de l'ombre que ça faisait suer. Mais nous mangeons le mameluck à l'ordinaire, et tout plie à la voix de Napoléon, qui s'empare de la haute et basse Égypte, de l'Arabie, enfin jusqu'aux capitales de royaumes qui n'étaient plus, et où il y avait des milliers de statues, les cinq cents diables de la nature, et, chose particulière, une infinité de lézards. Pendant qu'il s'occupe de ses affaires dans l'intérieur, les Anglais lui brûlent sa flotte à la bataille d'Aboukir; car ils ne savaient quoi s'inventer pour nous contrarier. Mais Napoléon, qui avait l'estime de l'Orient et de l'Occident, que le pape l'appelait son fils, et le cousin de Mahomet, son cher père, veut se venger de l'Angleterre et lui prendre les Indes, pour se remplacer de sa flotte. Il allait nous conduire en Asie, par la mer Rouge, dans des pays où il n'y a que des diamants, de l'or, pour faire la paie au soldat, et des palais pour étapes, lorsque le Mody s'arrange avec la peste, et nous l'envoie pour interrompre nos victoires. Halte!

Digitized by Google

Alors toute le monde défile à la parade d'où l'on ne revient pas. Le soldat mourant ne peut pas prendre Saint-Jean-d'Acre, où l'on est entré trois fois avec acharnement. Mais la peste était la plus forte, et il n'y avait pas à dire mon bel ami ! Tout le monde se trouvait très-malade. Napoléon seul était frais comme une rose ; toute l'armée l'a vu !

— Autre preuve, mes amis, que rien chez lui n'était naturel.

— Les mamelucks, sachant que nous étions tous dans les ambulances, veulent nous barrer le chemin ; mais, avec Napoléon c'te farce-là ne pouvait pas prendre. Donc, il dit à ses damnés, à ceux qui avaient le cuir plus dur que les autres : — « Allez me nettoyer la route. » Or, Junot qu'était un sabreur au premier numéro, et son ami véritable, ne prend que mille hommes et vous a décousu tout de même l'armée d'un pacha qui avait la prétention de se mettre en travers. Pour lors, nous revenons au Caire, notre quartier-général. Autre histoire. Napoléon absent, la France s'était laissé manger le cœur par les gens de Paris qui gardaient la solde des troupes, leur masse de linge, leurs habits, leurs vivres, les laissaient crever de faim et voulaient qu'elles fissent la loi à l'univers, sans s'en inquiéter autrement. C'étaient des imbéciles qui s'amusaient à bavarder, au lieu de mettre la main à la pâte. Et donc nos armées étaient battues, les frontières de la France entamées : *l'homme* n'était plus là. Voyez-vous, je dis l'homme parce qu'on l'a appelé *l'homme,*

Digitized by Google

mais c'était une bêtise, puisqu'il avait une étoile et toutes ses particularités : c'était nous autres qui étions les hommes !... Il apprend l'histoire de France après sa fameuse bataille d'Aboukir ; ou, sans perdre plus de trois cents hommes, et avec une seule division, il a vaincu la grande armée des Turcs, forte de vingt-cinq mille hommes, dont il a bousculé dans la mer plus d'une grande moitié. Ce fut son dernier coup de tonnerre en Égypte. Il se dit, voyant tout perdu là-bas : — « Je suis le sauveur de la France, je le sais, faut que j'y aille. » Mais comprenez bien que l'armée n'a pas su son départ, sane quoi on l'aurait gardé de force pour le faire empereur d'Orient. Aussi nous voilà tous tristes, quand nous sommes sans lui, parce qu'il était notre joie. Lui, laisse son commandement à Kléber, un grand mâtin qu'a descendu la garde, assassiné par un Égyptien qu'on a fait mourir en lui mettant une baïonnette dans le derrière, qui est la manière de guillotiner de ce pays-là ; mais ça fait tant souffrir qu'un soldat a eu pitié de ce criminel, il lui a tendu sa gourde ; et, aussitôt qu'il a eu bu de l'eau, il a tortillé de l'œil avec un plaisir infini. Mais ne nous amusons pas à cette bagatelle. Napoléon met le pied sur une coquille de noix, un petit navire de rien du tout qui s'appelait *la Fortune ;* et en un clin d'œil, à la barbe de l'Angleterre, qui le bloquait avec des vaisseaux de ligne, frégates, et tout ce qui faisait voile, il débarque en France, car il a toujours eu le don de passer les mers en une enjambée.

Digitized by Google

— Était-ce naturel?

— Bah! aussitôt qu'il est à Fréjus, autant dire qu'il a les pieds dans Paris. Là, tout le monde l'adore; mais lui, convoque le gouvernement.

— « Qu'avez-vous fait de mes enfants les soldats? qu'i' dit aux avocats, vous êtes un tas de galapians qui vous fichez du monde, et faites vos choux gras de la France. Ça n'est pas juste, et je parle pour tout le monde qu'est pas content! »

— Pour lors, ils veulent babiller et le tuer; mais, minute! Il les enferme dans leur caserne à paroles, les fait sauter par les fenêtres, et vous les enrégimente à sa suite, où ils deviennent muets comme des poissons, souples comme des blagues à tabac. De ce coup, passe consul; et, comme ce n'était pas lui qui pouvait douter de l'Être Suprême, il remplit sa promesse envers le bon Dieu, qui lui tenait sérieusement parole; lui rend ses églises, rétablit sa religion; les cloches sonnent pour Dieu et pour lui. Voilà tout le monde bien content: *primo*, les prêtres qu'il empêche d'être tracassés; *secondo*, le bourgeois qui fait son commerce sans avoir à craindre le *rapiamus* de la loi; *tertio*, les nobles qu'il défend d'être fait mourir comme on en avait injustement contracté l'habitude. Mais il y avait des ennemis à balayer, et il ne s'endort pas sur la gamelle; parce que, voyez-vous, son œil vous traversait le monde comme une simple tête d'homme. Pour lors, il paraît en Italie comme s'il passait la tête par la fenêtre, et son regard suffit: les Autrichiens sont

Digitized by Google

avalés à Marengo comme des goujons par une baleine! Haouf!..... Ici, la victoire française a chanté sa gamme assez haut pour que le monde entier l'entende, et ça a suffi. — « Nous n'en jouons plus, » que disent les Allemands. — « Assez, comme ça! » disent les autres. Total : l'Europe fait la cane, l'Angleterre met les pouces. Paix générale où les rois et les peuples font mine de s'embrasser. C'est là que l'Empereur a inventé la Légion d'Honneur, une bien belle chose, allez!

— « En France, qu'il a dit à Boulogne devant l'armée entière, tout le monde a du courage! Donc, le civil qui fera des actions d'éclat dans sa patrie, sera sœur du soldat, le soldat sera son frère, et ils seront unis sous le drapeau de l'honneur. »

— Nous autres qui étions là-bas, nous revenons d'Égypte. Tout était changé! Nous l'avions laissé général; en un rien de temps, nous le retrouvons Empereur. Ma foi, la France s'était donnée à lui, comme une belle fille à un lancier. Or, quand ça fut fait, à la satisfaction générale, on peut le dire, il y eut une sainte cérémonie comme il ne s'en était jamais vu sous la calotte des cieux. Le pape et les cardinaux dans leurs habits d'or et rouges, passent les Alpes exprès pour le sacrer devant l'armée et le peuple qui battent des mains. Il y a une chose que je serais injuste de ne pas vous dire. En Égypte, dans le désert près de la Syrie, l'*homme rouge* lui apparut dans la montagne de Moïse, pour lui dire : — « Ça va bien. » Puis, à Marengo, le soir de la

Digitized by Google

victoire, pour la seconde fois, s'est dressé devant, lui sur ses pieds, l'*homme rouge*, qui lui dit : — « Tu verras le monde à tes genoux, et tu seras empereur des Français, roi d'Italie, maître de la Hollande, souverain de l'Espagne, du Portugal, Provinces Illyriennes, protecteur de l'Allemagne, sauveur de la Pologne, premier aigle de la Légion d'Honneur, et tout. » Cet *homme rouge*, voyez-vous, c'était son destin, son idée à lui ; une manière de piéton qui lui servait, à ce que disent plusieurs, pour communiquer avec son étoile. Moi, je n'ai jamais cru cela ; mais l'*homme rouge* est un fait véritable, et Napoléon en a parlé lui-même, et a dit qu'il lui venait dans les moments durs à passer, et restait au palais des Tuileries, dans les combles. Donc, au couronnement, Napoléon l'a vu le soir pour la troisième fois, et ils convinrent de bien des choses. Puis l'Empereur va à Milan se faire couronner roi d'Italie. Là, commence véritablement le triomphe du soldat. Pour lors, tout ce qui savait lire passe officier. Puis, voilà des pensions, des dotations de duchés qui pleuvent, des trésors pour l'état-major qui ne coûtaient rien à la France ; et la Légion d'Honneur fournie de rentes pour les simples soldats, sur lesquels je touche encore ma pension. Enfin, voilà des armées tenues comme il ne s'en était jamais vu. Mais l'Empereur, qui savait qu'il devait être l'empereur de tout le monde, pense aux bourgeois, et leur fait bâtir, suivant leurs idées, des monuments de fée. Là où il n'y avait pas plus que

Digitized by Google

sur ma main ; une supposition, vous reveniez d'Espagne, pour passer à Berlin ; hé bien, vous retrouviez des arches de triomphe avec de simples soldats mis dessus en belle sculpture, ni plus ni moins que des généraux. Napoléon, en deux ou trois ans, sans mettre d'impôts sur vous autres, remplit ses caves d'or, fait des ponts, des palais, des routes, des savants, des fêtes, des lois, des vaisseaux, des ports ; et dépense des millions de milliasses ; et tant, et tant, qu'on m'a dit qu'il en aurait pu paver la France de pièces de cent sous, si ça avait été sa fantaisie. Alors, quand il se trouve à son aise sur son trône, et si bien le maître de tout, que l'Europe attendait sa permission pour faire quelque chose ; comme il avait quatre frères et trois sœurs, il nous dit en manière de conversation, à l'ordre du jour :

— « Mes enfants, est-il juste que les parents de votre Empereur tendent la main ? Non. Je veux qu'ils soient flambants tout comme moi ! Pour lors, il est de toute nécessité de conquérir un royaume pour chacun d'eux, afin que le Français soit le maître de tout, que les soldats de la garde fassent trembler le monde, et que la France pète où elle veut, et qu'on lui dise, comme sur ma monnaie : *Dieu vous protége...*

— « Convenu ! répond l'armée, on t'ira pêcher des royaumes à la baïonnette. » Ah ! c'est qu'il n'y avait pas à reculer, voyez-vous ! Et s'il avait eu dans sa boule de conquérir la lune, il aurait fallu s'arranger pour ça, faire ses sacs et grimper ; heureu-

Digitized by Google

sement qu'il n'en a pas eu la volonté. Les rois qu'étaient habitués aux douceurs de leur trône se font naturellement tirer l'oreille; et alors en avant, nous autres! Nous marchons, nous allons, et le tremblement recommence avec une solidité générale. En a-t-il fait user, dans ce temps-là, des hommes et des souliers! Alors on se battait à coups de nous si cruellement, que d'autres que les Français s'en seraient fatigués. Mais vous n'ignorez pas que le Français est né philosophe, et, un peu plus tôt un peu plus tard, sait qu'il faut mourir. Aussi nous mourions tous sans rien dire, parce qu'on avait le plaisir de voir l'Empereur faire ça sur les géographies. —

Là, le fantassin décrivit lestement un rond avec son pied sur l'aire de la grange.

— Et il disait : — « Ça, ce sera un royaume! » — Et c'était un vrai royaume. Quel bon temps! Les colonels passaient généraux, les généraux maréchaux, les maréchaux rois. Et il y en a encore un, qui est debout pour le dire à l'Europe, quoique ce soit un gascon traître à la France, pour garder sa couronne qui n'a pas rougi de honte, parce que, voyez-vous, les couronnes sont en or! Enfin, ceux qui savaient lire étaient princes tout de même. Moi qui vous parle, j'ai vu à Paris onze rois et un peuple de princes qui entouraient Napoléon comme les rayons du soleil! Vous entendez bien que chaque soldat, ayant la croyance de chausser un trône, pourvu qu'il en eût le mérite, un caporal de la garde était comme une curiosité : on l'admirait passer,

Digitized by Google

parce que chacun avait son contingent dans la victoire parfaitement connu dans le bulletin. Et y en avait-il de ces batailles! Austerlitz, où l'armée a manœuvré comme à la parade; Eylau, où l'on a noyé les Russes dans un lac comme si Napoléon avait soufflé dessus; Wagram, où l'on s'est battu trois jours sans broncher. Enfin, il y en avait autant que de saints au calendrier. Aussi alors fut-il prouvé que Napoléon possédait dans son fourreau la véritable épée de Dieu. Alors, le soldat avait son estime, et il en faisait son enfant, s'inquiétait si vous aviez des souliers, du linge, des capotes, du pain, des cartouches, quoiqu'il tînt sa majesté, puisque c'était son métier à lui de régner. Mais c'est égal! un sergent et même un soldat pouvait lui dire : — « Mon Empereur, » comme vous me dites à moi, quelquefois, « mon bon ami. » Et il répondait aux raisons qu'on lui faisait, couchait dans la neige comme nous autres; enfin, il avait presque l'air d'un homme naturel. Moi qui vous parle je l'ai vu, les pieds dans la mitraille, pas plus gêné que vous êtes là, et mobile, regardant avec sa lorgnette, toujours à son affaire; alors, nous restions-là tranquilles comme Baptiste. Je ne sais pas comment il s'y prenait, mais quand il nous parlait, sa parole nous envoyait comme du feu dans l'estomac; et, pour lui montrer qu'on était ses enfants, incapables de bouder, on allait au pas ordinaire devant des polissons de canons qui gueulaient et vomissaient des régiments de boulets. Enfin les mourants avaient la chose de se relever pour

Digitized by Google

le saluer et lui crier : — Vive l'Empereur!.....

— Était-ce naturel? auriez-vous fait cela pour un simple homme?

— Pour lors, tout son monde établi, l'impératrice Joséphine qu'était une bonne femme tout de même, ayant la chose tournée à ne pas lui donner d'enfants, il fut obligé de la quitter quoiqu'il l'aimât considérablement. Mais il lui fallait des petits, rapport au gouvernement. Apprenant cette difficulté, tous les souverains de l'Europe se sont battus à qui lui donnerait une femme. Et il a épousé, qu'on nous a dit, une Autrichienne, qu'était la fille des Césars, un homme ancien, dont on parle partout, et qu'a été à Rome le Napoléon d'autrefois, d'où s'est autorisé l'Empereur d'en prendre l'héritage pour son fils. Donc, après son mariage, qui a été une fête pour le monde entier, et où il a fait grâce au peuple de dix ans d'impositions, qu'on a payés tout de même, parce qu'on n'en a pas tenu compte, sa femme a eu un petit qu'était roi de Rome, une chose qui ne s'était pas encore vue sur terre, car jamais un enfant n'était né roi, son père vivant!... Ce jour-là, un ballon est parti de Paris pour le dire à Rome, et ce ballon a fait le chemin en un jour.

— Ah çà, y a-t-il maintenant quelqu'un de vous autres qui me soutiendra que tout ça était naturel? Non, c'était écrit là-haut! Et la gale à qui ne dira pas qu'il est envoyé par Dieu même pour faire triompher la France!

— Mais voilà l'empereur de Russie qu'était son

Digitized by Google

ami, qui se fâche de ce qu'il n'a pas épousé une Russe et qui soutient les Anglais, nos ennemis auxquels on avait toujours empêché Napoléon d'aller dire deux mots dans leur boutique. Fallait donc en finir avec ces canards-là. Napoléon se fâche et nous dit :

— « Soldats ! vous avez été maîtres dans toutes les capitales de l'Europe, il reste Moscou, qui s'est alliée à l'Angleterre. Or, pour pouvoir conquérir Londres et les Indes qu'est à eux, je trouve définitif d'aller à Moscou. »

— Pour lors, assemble la plus grande des armées qui jamais ait traîné ses guêtres sur le globe, et si curieusement bien alignée, qu'en un jour, il a passé en revue un million d'hommes... — « Hourra ! » disent les Russes. Et voilà la Russie tout entière, des animaux de Cosaques qui s'envolent. C'était pays contre pays, un boulevari général, dont il fallait se garer. Et comme avait dit l'*homme rouge* à Napoléon : — C'est l'Asie contre l'Europe ! — suffit, qu'il dit, je vais me précautionner. » Et voilà fectivement tous les rois qui viennent lécher la main de Napoléon ! L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, la Pologne, l'Italie, tout est avec nous, nous flatte, et c'était beau ! Les aigles n'ont jamais autant roucoulé qu'à ces parades-là, qu'elles étaient au-dessus de tous les drapeaux de l'Europe. La Pologne ne se tenait pas de joie, parce que l'Empereur avait idée de la relever ; de là, que les Polonais et les Français ont toujours été frères. Enfin — « A nous la Russie ! «

Digitized by Google

crie l'armée. Nous entrons bien fournis; nous marchons, marchons : point de Russes. Enfin nous trouvons mes mâtins campés à la Moskowa. C'est là que j'ai eu la croix et j'ai congé de dire que ce fut une sacrée bataille! L'Empereur était inquiet, il avait vu l'*homme rouge,* qui lui dit : — « Mon enfant, tu vas plus vite que le pas, les hommes te manqueront, les amis te trahiront. » Pour lors, il proposa la paix. Mais avant de la signer : — « Frottons les Russes ! » qu'i' nous dit. — « Tope ! » s'écria l'armée. — « En avant ! » disent les sergents. Mes souliers étaient usés, mes habits décousus, à force d'avoir trimé dans ces chemins-là qui ne sont pas commodes du tout ! Mais c'est égal ! — Puisque c'est la fin du tremblement ! que je me dis, je veux m'en donner tout mon soûl ! » Nous étions devant le grand ravin ; c'étaient les premières places ! Le signal se donne, sept cents pièces d'artillerie commencent une conversation à vous faire sortir le sang par les oreilles. Là, faut rendre justice à ses ennemis ! les Russes se faisaient tuer comme des Français, sans reculer, et nous n'avancions pas. — « En avant, nous dit-on, voilà l'Empereur ! » C'était vrai, il passe au galop en nous faisant signe qu'il s'importait beaucoup de prendre la redoute. Il nous anime, nous courons, j'arrive le premier au ravin ! Ah ! mon Dieu ! les lieutenants tombaient, les colonels, les soldats ! C'est égal ! Ça faisait des souliers à ceux qui n'en avaient pas et des épaulettes pour les intrigants qui savaient lire. — « Victoire ! » c'est le cri de toute la ligne. Par exemple,

Digitized by Google

ce qui ne s'était jamais vu, il y avait vingt-cinq mille Français par terre. Excusez du peu! C'était un vrai champ de blé coupé; au lieu d'épis, mettez des hommes! Nous étions dégrisés, nous autres. L'homme arrive, on fait le cercle devant lui. Pour lors, il nous câline, car il était aimable quand il le voulait, à nous faire contenter de vache enragée, par une faim de loup! Alors mon câlin distribue soi-même les croix, salue les morts; puis nous dit : — « A Moscou! » — « Va pour Moscou!... » dit l'armée. Nous prenons Moscou. Voilà-t-il pas que les Russes brûlent leur ville? Ça a été un feu de paille de deux lieues, qui flambe pendant deux jours. Les édifices tombaient comme des ardoises! Il y avait des pluies de fer et de plomb fondu qui étaient naturellement horribles; et l'on peut vous le dire, à vous, ce fut l'éclair de nos malheurs. L'Empereur dit : — « Assez comme ça! Tous mes soldats y resteraient! » Nous nous amusons à nous rafraîchir un petit moment, et à se refaire le cadavre parce qu'on était réellement fatigué beaucoup. Nous emportons une croix d'or qu'était sur le Kremlin, et chaque soldat avait une petite fortune. Mais, en revenant, l'hiver s'avance d'un mois, chose que les savants, qui sont des bêtes, n'ont pas expliquée suffisamment, et le froid nous pince. Plus d'armée, entendez-vous? plus de généraux, plus de sergents même. Pour lors, ce fut le règne de la misère et de la faim, règne où nous étions réellement tous égaux! On ne pensait qu'à revoir la France, l'on ne se baissait pas pour ramas-

Digitized by Google

ser son fusil ni son argent; et chacun allait devant lui, arme à volonté, sans se soucier de la gloire. Enfin, le temps était si mauvais que l'Empereur ne voyait plus son étoile. Il y avait quelque chose entre le ciel et lui. Pauvre homme, il était malade de voir ses aigles à contrefil de la victoire. Et ça lui en a donné une sévère, allez! Arrive la Bérézina. Ici, mes amis, l'on peut vous affirmer par ce qu'il y a de plus sacré, sur l'honneur, que, depuis qu'il y a des hommes, jamais, au grand jamais, ne s'était vue pareille fricassée d'armée, de voitures, d'artillerie, dans de pareille neige, sous un ciel si ingrat. Le canon des fusils vous brûlait la main, si vous y touchiez, tant il était froid. C'est là que l'armée a été sauvée par les pontonniers, qui se sont trouvés solides au poste; et où s'est parfaitement comporté Grondin, le seul vivant des gens assez entêtés pour se mettre à l'eau afin de bâtir les ponts sur lesquels l'armée a passé.

— Et, dit-il en montrant Gondrin qui le regardait avec l'attention particulière aux sourds, c'est un troupier fini, un troupier d'honneur même, qui mérite vos plus grands égards.

— J'ai vu, reprit-il, l'Empereur debout près du pont, immobile, n'ayant point froid.

— Était-ce encore naturel?

— Il regardait la perte de ses trésors, de ses amis, de ses vieux Égyptiens. Bah! tout y passait, les femmes, les fourgons, l'artillerie, tout était consommé, mangé, ruiné. Les plus courageux gar-

Digitized by Google

daient les aigles; parce que les aigles, voyez-vous, c'était la France, c'était tout vous autres, c'était l'honneur du civil et du militaire qui devait rester pur, et ne pas baisser la tête à cause du froid. On ne se réchauffait guère que près de l'Empereur, puisque quand il était en danger, nous accourions, gelés, nous qui ne nous arrêtions pas pour tendre la main à des amis. On dit aussi qu'il pleurait la nuit sur sa pauvre famille de soldats. Il n'y avait que lui et des Français pour se tirer de là; et l'on s'en est tiré, mais avec des pertes, et de grandes pertes, que je dis! Les alliés avaient mangé nos vivres; tout commençait à le trahir comme lui avait dit l'*homme rouge*. Les bavards de Paris qui se taisaient depuis l'établissement de la Garde Impériale, le croyant mort, trament une conspiration où on met dedans le préfet de police pour renverser l'Empereur. Il apprend ces choses-là, ça vous le taquine, et il nous dit quand il est parti :

— « Adieu, mes enfants, gardez les postes, je vais revenir. »

— Bah! ses généraux battent la breloque, car sans lui, ce n'était plus ça. Les maréchaux se disent des sottises, font des bêtises, et c'était naturel. Napoléon, qui était un bon homme, les avait nourris d'or; ils devenaient gras à lard qu'ils ne voulaient plus marcher. De là sont venus les malheurs, parce qu'il y en a qui sont restés en garnison sans frotter le dos des ennemis derrière lesquels ils étaient, tandis qu'on nous poussait vers la France. Mais

Digitized by Google

l'Empereur nous revient avec des conscrits, dont il changea le moral parfaitement et en fit des chiens finis à mordre quiconque. Malgré notre tenue sévère, voilà que tout est contre nous. Mais l'armée fait encore des prodiges de valeur. Pour lors se donnent des batailles de montagnes, peuples contre peuples, à Dresde, Lutzen, Bautzen...

— Souvenez-vous de ça, vous autres, que c'est là que le Français a été le plus particulièrement héroïque.

— Nous triomphons toujours ; mais, sur les derrières, ne voilà-t-il pas les Anglais qui font révolter les peuples en leur disant des bêtises. Enfin on se fait jour à travers ces meutes de nations. Partout où l'Empereur paraît, nous débouchons ; parce que, sur terre comme sur mer, là où il disait : « Je veux passer ! » nous passions. Fin finale, nous sommes en France, et il y a plus d'un pauvre fantassin à qui, malgré la dureté du temps, l'air du pays a remis l'âme dans un état satisfaisant. Moi, je puis dire, en mon particulier, que ça m'a rafratchi la vie. Mais à cette heure, il s'agit de défendre la France, la patrie, la belle France enfin, contre toute l'Europe, qui nous en voulait d'avoir tenté de faire la la loi aux Russes, en les poussant dans leurs limites pour qu'ils ne nous mangeassent pas, comme c'est l'habitude du nord qui est friand du midi, chose que j'ai entendu dire à plusieurs généraux. Alors l'Empereur voit son propre beau-père, ses amis qu'il avait assis rois, et les canailles auxquelles il avait

Digitized by Google

rendu leurs trônes, tous contre lui. Enfin, même des Français et des alliés, qui se tournaient, par ordre supérieur, contre nous dans nos rangs, comme à la bataille de Leipsick. N'est-ce pas des horreurs dont de simples soldats seraient peu capables? Ça manquait à sa parole trois fois par jour, et ça se disait des princes! Alors, l'invasion se fait. Partout où notre Empereur montre sa force de lion, l'ennemi recule; et il a fait dans ce temps-là plus de prodiges en défendant la France, qu'il n'en avait fait pour conquérir l'Italie, l'Orient, l'Espagne, l'Europe et la Russie. Pour lors, il veut enterrer tous les étrangers, pour leur apprendre à respecter la France, et les laisse venir sous Paris, pour les avaler d'un coup, et s'élever au dernier degré du génie par une bataille plus grande que toutes les autres, une mère bataille, enfin. Mais les Parisiens ont peur pour leur peau et pour leurs boutiques de deux sous. Ils ouvrent leurs portes. Voilà les Ragusades qui commencent, l'impératrice qu'on embête, et le drapeau blanc qui se met aux fenêtres. Enfin les généraux, qu'il avait fait ses meilleurs amis, l'abandonnent pour les Bourbons, dont jamais ils n'avaient entendu parler. Alors il nous dit adieu à Fontainebleau.

— « Soldats!...

— Je l'entends encore, nous pleurions tous comme de vrais enfants. Les aigles, les drapeaux étaient inclinés comme pour un enterrement, car on peut

Digitized by Google

vous le dire, c'étaient les funérailles de l'Empire, et ses armées pimpantes n'étaient plus que des squelettes de soldats. Donc il nous dit au perron de son château :

— « Soldats, nous sommes vaincus par la trahison, mais nous nous reverrons dans le ciel, la patrie des braves. Défendez mon enfant, que je vous confie : vive Napoléon II ! »

— Il avait idée de mourir, et, pour ne pas laisser voir Napoléon vaincu, prend du poison, de quoi tuer un régiment, parce que, comme Jésus-Christ avant sa passion, il se croyait abandonné de Dieu et de son talisman ; mais le poison ne lui fait rien du tout. Autre chose ! Il se reconnaît immortel. Sûr de son affaire, et d'être toujours empereur, il va dans une île pendant quelque temps étudier le tempérament de ceux-ci qui ne manquent pas à faire des bêtises sans fin. Alors il s'embarque sur la même coquille de noix d'Égypte, passe à la barbe de vaisseaux anglais, met le pied sur la France, la France le reconnaît, le coucou s'envole de clocher en clocher, toute la France crie : — « Vive l'Empereur ! » Et, par ici, l'enthousiasme pour cette merveille des siècles a été solide. Le Dauphiné s'est très-bien conduit. Et j'ai été particulièrement satisfait de savoir qu'on y pleurait de joie en revoyant sa redingote grise. Le 1er mars, Napoléon débarque avec deux cents hommes pour conquérir le royaume de France et de Navarre, et il était le 20 mars à Paris, redevenu l'Empire français, ayant tout balayé, re-

Digitized by Google

pris sa chère France, et ramassé ses troupiers en leur disant deux mots :

— « Me voilà ! »

— C'est le plus grand miracle qu'a fait Dieu ! Avant lui, jamais un homme avait-il pris d'Empire rien qu'en montrant son chapeau? L'on croyait la France abattue ! Du tout. A la vue de l'aigle, une armée nationale se refait et nous marchons tous à Waterloo. Pour lors, là, la garde meurt d'un seul coup ; et Napoléon au désespoir, se jette trois fois au-devant des canons ennemis à la tête du reste, sans trouver la mort ! Nous avons vu ça, nous autres ! Voilà la bataille perdue. Le soir, l'Empereur appelle ses vieux soldats, brûle dans un champ plein de notre sang, ses drapeaux et ses aigles ; ces pauvres aigles, toujours victorieuses, qui criaient dans les batailles : — « En avant ! » et qui avaient volé sur toute l'Europe, elles furent sauvées de l'infamie d'être à l'ennemi. Les trésors de l'Angleterre ne pourraient pas seulement lui donner la queue d'une aigle... Plus d'aigles... Le reste est connu. L'*homme rouge* passe aux Bourbons, la France est écrasée, le soldat n'est plus rien, on le prive de son dû, on le renvoie chez lui pour prendre à sa place des nobles qui ne pouvaient plus marcher, que ça faisait pitié. L'on s'empare de Napoléon par trahison, les Anglais le clouent dans une île déserte de la grande mer, sur un rocher élevé de dix mille pieds au-dessus du monde. Fin finale, il est obligé de rester là, jusqu'à

Digitized by Google

ce que l'*homme rouge* lui rende son pouvoir, pour le bonheur de la France. Ceux-ci disent qu'il est mort! Ah bien oui, mort! on voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'te bourde-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Écoutez : la vérité du tout est que ses amis l'ont laissé seul dans le désert, pour satisfaire une prophétie faite sur lui; car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire *le lion du désert.*

— Et voilà ce qui est vrai comme l'Évangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'Empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait donné le droit de tracer son nom en rouge comme il l'a écrit sur la terre qui s'en souviendra toujours! Vive Napoléon, père du peuple et du soldat!...

— Vive le général Éblé! cria le pontonnier.

— Comment avez-vous fait pour ne pas mourir dans le ravin de la Moskowa? dit une paysanne.

— Est-ce que je sais! Nous y sommes entrés un régiment, nous n'y étions debout que cent fantassins parce qu'il n'y avait que des fantassins capables de le prendre. L'infanterie, voyez-vous, c'est tout, à l'armée!...

— Fichtre! et la cavalerie, donc! s'écria Genestas en se laissant couler du haut du foin et apparaissant avec une rapidité qui fit jeter un cri d'effroi aux plus courageux. Hé! mon ancien, tu

Digitized by Google

oublies les lanciers rouges de Poniatowski, les cuirassiers, les dragons, tout le tremblement! Quand Napoléon, impatient de ne pas voir avancer sa bataille vers la conclusion de la victoire, disait à Murat : « Sire, coupez-moi ça en deux !... » Alors là-dessus nous partions d'abord au trot, puis au galop. *Une, deux!..* l'armée ennemie était fendue comme une pomme avec un couteau. Une charge de cavalerie, mon vieux, mais c'est une colonne de boulets de canon !...

— Et les pontonniers? cria le sourd.

— Ah çà, mes enfants, reprit Genestas, tout honteux de sa sortie, en se voyant au milieu d'un cercle silencieux et stupéfait, il n'y a pas d'agents provocateurs ici! Tenez, voilà pour boire en l'honneur de la France et de *lui*...

— Vive l'Empereur! crièrent d'une seule voix les gens de la veillée.

— Chut! enfants! dit l'officier en s'efforçant de cacher sa profonde douleur. Chut! *il est mort* en disant : « Gloire, France et bataille! » Mes enfants, il a dû mourir lui, mais sa mémoire!... jamais.

Goguelat fit un signe d'incrédulité; puis il dit tout bas à ses voisins :

— L'officier est encore au service, et c'est leur consigne de dire au peuple que l'Empereur est mort. Faut pas lui en vouloir, parce que, voyez-vous, un soldat ne connaît que sa consigne!...

En sortant de la grange, Genestas entendit la Fosseuse qui disait :

Digitized by Google

— Cet officier-là, voyez-vous, est un ami de l'Empereur et de M. Benassis.

Alors tous les gens de la veillée se précipitèrent à la porte, pour voir encore le commandant; et à la lueur de la lune, ils l'aperçurent prenant le bras du médecin.

—J'ai fait des bêtises, dit Genestas. Rentrons vite! Ces aigles, ces canons, ces campagnes, je ne savais plus où j'étais.

— Eh bien, que dites-vous de mon Goguelat? lui demanda Benassis.

— Monsieur, avec des récits comme celui-là, la France aura toujours, dans le ventre, les quatorze armées de la république, et pourra parfaitement soutenir la conversation à coups de canon avec l'Europe!...

En peu de temps, ils atteignirent le logis de M. Benassis; et ils se trouvèrent bientôt tous deux, seuls, pensifs, de chaque côté de la cheminée du salon où le foyer mourant jetait encore quelques étincelles.

Digitized by Google

Digitized by Google

XXII.

DERNIERS RENSEIGNEMENTS.

Malgré les témoignages de confiance qu'il avait reçus du médecin, Genestas hésitait encore à lui faire une dernière question qui pouvait sembler indiscrète. Mais après lui avoir jeté quelques regards scrutateurs, il fut encouragé par un de ces sourires pleins d'aménité qui animent les lèvres des hommes vraiment forts, et par lequel M. Benassis paraissait déjà répondre favorablement. Alors, il lui dit :

— Monsieur, votre vie diffère tant de celle des gens ordinaires, que vous ne serez pas étonné de m'entendre vous demander les causes de votre re-

Digitized by Google

traite. Si ma curiosité vous semble inconvenante, vous avouerez qu'elle est bien naturelle. Mais écoutez. J'ai eu des camarades que je n'ai jamais tutoyés, même après avoir fait plusieurs campagnes avec eux; tandis qu'à certains autres je disais : « *Va chercher notre argent chez le payeur,* » trois jours après nous être grisés ensemble, comme cela peut arriver quelquefois aux plus honnêtes gens dans les goguettes obligées. Hé bien! vous êtes un de ces hommes dont je me fais l'ami sans attendre leur permission, et même sans bien savoir pourquoi.

— Capitaine Bluteau....

Depuis quelque temps, toutes les fois que le médecin prononçait le faux nom que son hôte avait pris, celui-ci ne pouvait réprimer une légère grimace. M. Benassis surprit en ce moment cette expression de répugnance, et regarda fixement le militaire pour tâcher d'en deviner la cause; mais comme il lui eût été bien difficile de trouver la véritable, il attribua ce mouvement à quelque douleur corporelle, et dit en continuant :

—Capitaine, je hais parler de moi. Déjà je me suis fait plusieurs fois violence en causant avec vous hier et aujourd'hui; mais il s'agissait en quelque sorte de la commune et de ses habitants aux intérêts desquels je suis mêlé. Maintenant, vous dire mon histoire, ce serait ne vous entretenir que de moi-même; et véritablement, ma vie est peu intéressante.

— Fût-elle plus simple que ne l'est celle de votre Fosseuse, répondit Genestas, je voudrais encore la

Digitized by Google

connaître pour savoir quelles sont les vicissitudes qui ont pu jeter dans ce canton un homme de votre trempe.

— Capitaine, depuis douze ans, je me suis tu; mais, maintenant que je suis sur le bord de ma fosse, attendant le coup qui doit m'y précipiter, j'aurai la bonne foi de vous avouer que ce silence commençait à me peser. Depuis douze ans, je souffre sans avoir reçu les consolations que l'amitié prodigue aux cœurs endoloris. Mes pauvres malades, mes paysans me donnent bien l'exemple d'une parfaite résignation; mais je les comprends et ils s'en aperçoivent; tandis que nul ici ne peut recueillir mes larmes secrètes, ni me donner cette poignée de main d'honnête homme, la plus belle des récompenses, qui ne manque à personne, pas même à Gondrin.

Par un mouvement subit, Genestas tendit la main à Benassis que ce geste émut fortement, et qui reprit d'une voix altérée :

—Peut-être la Fosseuse m'eût-elle angéliquement entendu; mais elle m'aurait aimé sans doute, et c'eût été un malheur. Tenez, capitaine, il n'y avait qu'un vieux soldat indulgent comme vous l'êtes, ou un jeune homme plein d'illusions, qui pussent écouter ma confession : elle ne saurait être comprise que par un homme auquel la vie est bien connue, ou par un enfant à qui elle serait tout à fait étrangère. Faute de prêtre, les anciens capitaines, mourant sur le champ de bataille, se confessaient à la croix de leur épée; ils en faisaient un noble et fidèle truchement

Digitized by Google

entre eux et Dieu. Or, vous, vous, pur et fort comme l'acier, une des meilleures lames de Napoléon, peut-être m'entendrez-vous bien. Pour s'intéresser à mon récit, il faut entrer dans certaines délicatesses de sentiment et partager des croyances naturelles aux cœurs simples, mais qui paraîtraient ridicules à beaucoup de philosophes habitués à se servir, pour leurs intérêts privés, des maximes réservées au gouvernement des États. Je vais vous parler de bonne foi, comme un homme qui ne veut justifier ni le bien ni le mal de sa vie, mais qui vous en dira tout, parce qu'il est aujourd'hui loin du monde, indifférent au jugement des hommes, et plein d'espérance en Dieu.

M. Benassis s'arrêta, puis il se leva en disant :

—Avant d'entamer mon récit, je vais commander le thé. Depuis douze ans, Jacquotte n'a jamais manqué à venir me demander si j'en prenais, et nous interromprait certainement.

— En voulez-vous, capitaine ?

— Non, je vous remercie.

M. Benassis sortit et rentra promptement.

Digitized by Google

XXIII.

LA CONFESSION DU MÉDECIN DE CAMPAGNE.

— Je suis né, reprit le médecin, dans une petite ville du Languedoc, où mon père s'était fixé depuis longtemps, et où s'est écoulée ma première enfance. A l'âge de huit ans, je fus mis au collége de Sorrèze, et n'en sortis que pour aller achever mes études à Paris.

Mon père avait eu la plus folle, la plus prodigue jeunesse ; mais son patrimoine dissipé s'était rétabli par un heureux mariage, et par les lentes économies qui se font en province, où l'on tire vanité de la fortune et non de la dépense, où l'ambition naturelle

Digitized by Google

à l'homme s'éteint et se tourne en avarice faute d'aliments généreux. Devenu riche, n'ayant qu'un fils, il voulut lui transmettre la froide expérience qu'il avait échangée contre ses illusions évanouies : dernières et nobles erreurs des vieillards qui tentent vainement de léguer leurs vertus et leurs prudents calculs à des enfants enchantés de la vie et pressés d'en jouir. Cette prévoyance lui dicta, pour mon éducation, un plan dont je fus victime. Il me cacha soigneusement l'étendue de ses biens ; et me condamna, dans mon intérêt, à subir, pendant mes plus belles années, les privations et les sollicitudes d'un jeune homme jaloux de conquérir son indépendance. Il voulait m'inspirer les vertus de la pauvreté : la patience, la soif de l'instruction et l'amour du travail. Il espérait, en me faisant connaître ainsi tout le prix de la fortune, m'apprendre à conserver mon héritage. Aussi, dès que je fus en état d'entendre ses conseils, me pressa-t-il d'adopter et de suivre une carrière. Mes goûts me portèrent à l'étude de la médecine.

De Sorrèze, où j'étais resté pendant dix ans sous la discipline à demi conventuelle des Oratoriens, et plongé dans la solitude d'un collége de province, je fus, sans aucune transition, transporté dans la capitale. Mon père m'y accompagna pour me recommander à l'un de ses amis. Les deux vieillards prirent, à mon insu, de minutieuses précautions contre l'effervescence de ma jeunesse, alors très-innocente. Ma pension fut sévèrement calculée d'après les be-

Digitized by Google

soins réels de la vie, et je ne dus en toucher les quartiers que sur la présentation des quittances de mes inscriptions à l'École de Médecine. Cette défiance assez injurieuse fut déguisée sous des raisons d'ordre et de comptabilité. Mon père se montra d'ailleurs libéral pour tous les frais nécessités par mon éducation, et pour les plaisirs permis de la vie parisienne. Mais son vieil ami, à qui ce fut un bonheur que d'avoir un jeune homme à conduire dans le dédale où j'entrais, appartenait à cette nature d'hommes qui classent leurs sentiments aussi soigneusement qu'ils rangent leurs papiers. En consultant son agenda de l'année passée, il pouvait toujours savoir ce qu'il avait fait au mois, au jour et à l'heure où il se trouvait dans l'année courante. La vie était pour lui comme une entreprise dont il tenait commercialement les comptes. Homme de mérite d'ailleurs, mais fin, méticuleux, défiant, il ne manqua jamais de raisons spécieuses pour pallier les précautions qu'il prenait à mon égard. Il achetait mes livres ; il payait mes leçons. Si je voulais apprendre à monter à cheval, le bonhomme s'enquérait lui-même du meilleur manége, m'y conduisait, et prévenait mes désirs en mettant un cheval à ma disposition pour les jours de fête. Malgré ces ruses de vieillard, que je sus déjouer du moment où j'eus quelque intérêt à lutter avec lui, cet excellent homme fut un second père pour moi.

— Mon ami, me dit-il au moment où il devina que s'il n'allongeait pas ma laisse je la briserais, les jeunes

Digitized by Google

gens font souvent des folies auxquelles les entraîne la fougue de leur âge, et il pourrait vous arriver d'avoir besoin d'argent. Alors, venez à moi. Jadis votre père m'a galamment obligé; j'aurai toujours quelques écus à votre service. Mais ne me mentez jamais; avouez-moi vos fautes, n'en ayez aucune honte; j'ai été jeune, nous nous entendrons toujours comme deux bons camarades.

Mon père m'installa dans une pension bourgeoise du quartier latin, chez des gens respectables, où j'eus une chambre assez bien meublée. Cette première indépendance, la bonté de mon père, les sacrifices qu'il paraissait faire pour moi, me causèrent cependant peu de joie. Peut-être faut-il avoir joui de la liberté pour en sentir tout le prix. Or, les souvenirs de ma libre enfance étaient presque abolis sous le poids des ennuis du collége, dont mon esprit n'avait pas encore secoué les chaînes. Puis les recommandations de mon père me montraient encore de nouvelles tâches à remplir. Enfin Paris était pour moi comme une énigme; on ne s'y amuse pas sans en avoir étudié les plaisirs. Je ne voyais donc rien de changé dans ma position, si ce n'est que mon nouveau lycée était plus vaste et se nommait l'École de Médecine.

Je me mis à étudier d'abord assez courageusement, et suivis les cours avec assiduité. Je me jetai dans le travail à corps perdu, sans prendre de divertissement; les trésors de science dont la capitale abonde émerveillaient mon imagination. Mais bien-

Digitized by Google

tôt des liaisons imprudentes, dont les dangers étaient voilés par cette amitié folle, inconsidérée, confiante outre mesure qui séduit tous les jeunes gens, me firent insensiblement tomber dans la dissipation de Paris. Les théâtres, et leurs acteurs pour lesquels je me passionnai, commencèrent l'œuvre de ma démoralisation.

Les spectacles d'une capitale sont bien funestes aux jeunes gens, qui n'en sortent jamais sans de vives émotions, contre lesquelles ils luttent infructueusement. Aussi la société, les lois me semblent-elles complices des désordres dont ils se rendent coupables. Notre législation a, pour ainsi dire, fermé les yeux sur les passions qui tourmentent le jeune homme entre vingt et vingt-cinq ans. A Paris tout l'assaille : ses appétits y sont incessamment sollicités; la religion lui prêche le bien, les lois le lui commandent, les choses et les mœurs l'invitent au mal ; le plus honnête homme ou la femme la plus pieuse s'y moquent de sa continence ; et il semble qu'on ait pris à tâche de n'y encourager que les vices. Enfin je ne sais si les obstacles qui défendent l'abord des états dans lesquels un jeune homme peut honorablement faire fortune, ne sont pas plus nombreux que les piéges incessamment tendus à ses passions pour lui dérober son argent.

J'allai donc, pendant longtemps, tous les soirs à quelque théâtre, et contractai des habitudes de paresse. Je transigeais, en moi-même, avec mes devoirs; souvent, je remettais au lendemain mes plus

Digitized by Google

pressantes occupations, puis, au lieu de chercher à m'instruire, je ne fis plus que les travaux strictement nécessaires pour arriver aux grades par lesquels il faut passer avant d'être docteur. Aux cours publics, je n'écoutais pas. Enfin, je menai la vie incertaine d'un jeune homme de province qui, jeté dans Paris, garde encore quelques sentiments vrais, croit encore à certaines règles de morale, et se corrompt par les mauvais exemples, tout en voulant s'en défendre. Je me défendais mal. J'avais des complices en moi-même. Oui, monsieur, ma physionomie n'est pas trompeuse ; j'ai eu toutes les passions dont elle porte l'enseigne. Je conservai cependant au fond de mon cœur un sentiment de perfection morale qui me poursuivit au milieu de mes désordres, et qui devait ramener un jour à Dieu, par la lassitude et le remords, l'homme dont la jeunesse s'était désaltérée dans les eaux pures de la religion. Celui qui sent vivement les voluptés de la terre est tôt ou tard attiré par le goût des fruits du ciel.

J'eus d'abord les mille félicités et les mille désespérances qui se rencontrent plus ou moins actives dans toutes les jeunesses. Tantôt je prenais le sentiment de ma force pour une volonté ferme, et je m'abusais sur l'étendue de mes facultés ; tantôt, à l'aperçu du plus faible écueil contre lequel je me heurtais, je tombais beaucoup plus bas que je ne devais naturellement descendre. Je concevais les plus vastes plans, je rêvais la gloire, je me disposais au travail : une partie de plaisir emportait ces no-

Digitized by Google

bles velléités. Le vague souvenir de mes conceptions avortées me laissait de trompeuses lueurs qui m'habituaient à croire en moi, sans me donner l'énergie de produire. Cette paresse pleine de suffisance me menait à n'être qu'un sot. Le sot n'est-il pas celui qui ne justifie point la bonne opinion qu'il prend de lui-même? J'avais une activité sans but, et voulais les fleurs de la vie, sans le travail qui les fait éclore. Ignorant les obstacles, je trouvais tout facile. J'attribuais à d'heureux hasards et les succès de science et les succès de fortune. Pour moi, le génie était du charlatanisme. Je me croyais savant parce que je pouvais le devenir; et, sans songer ni à la patience qui engendre les grandes œuvres, ni au *faire* qui en révèle les difficultés, je m'escomptais toutes les gloires.

Mes plaisirs furent promptement épuisés. Le théâtre n'amuse pas toujours. Paris fut bientôt vide et désert pour un pauvre étudiant dont la société se composait d'un vieillard qui ne savait plus rien du monde, et de sa famille où ne se rencontraient que des gens ennuyeux. Aussi, comme tous les jeunes gens dégoûtés de la carrière qu'ils suivent, sans avoir aucune idée fixe, aucun système arrêté dans la pensée, j'ai vagué pendant des journées entières à travers les rues, sur les quais, dans les musées et les jardins publics. Quand elle est inoccupée, la vie pèse plus à cet âge qu'en aucun autre, parce qu'alors elle est pleine de séve perdue et de mouvements sans résultat. J'ignorais la puissance qu'une ferme volonté

Digitized by Google

met dans les mains de l'homme jeune, quand il sait concevoir, et que, pour exécuter, il dispose de toutes les forces vitales, augmentées encore par les intrépides croyances de la jeunesse. Enfants, nous sommes naïfs, nous ignorons tous les dangers de la vie; mais adolescents, nous en apercevons souvent et les difficultés et l'immense étendue. A cet aspect, le courage parfois s'affaisse. Nous sentant neufs au métier de la vie sociale, nous restons en proie à une sorte de niaiserie, à un sentiment de stupeur, comme si nous étions sans secours dans un pays étranger. En effet, à tout âge, les choses inconnues causent des terreurs involontaires : le jeune homme est comme le soldat qui marche contre des canons et recule devant des fantômes. Alors, il hésite entre les nobles traditions de son enfance et les tristes maximes du monde. Il ne sait ni donner ni accepter, ni se défendre ni attaquer; il aime les femmes et les respecte comme s'il en avait peur. Ses qualités le desservent : il est tout générosité, tout pudeur; il est pur des calculs intéressés de l'avarice; s'il ment, c'est pour son plaisir et non pour sa fortune. Au milieu des voies douteuses, sa conscience, avec laquelle il n'a pas encore transigé, lui indique le bon chemin; et il tarde à le suivre. Les hommes destinés à vivre par les inspirations du cœur au lieu d'écouter les combinaisons qui émanent de la tête, restent longtemps dans cette situation. Ce fut mon histoire. En effet, je devins le jouet de deux causes contraires. Je flottais entre les désirs du jeune homme et sa niaiserie

Digitized by Google

sentimentale. Les émotions de Paris sont cruelles pour les âmes douées d'une vive sensibilité. Les avantages dont y jouissent les gens supérieurs ou les gens riches irritent les passions ; et, dans ce monde de grandeur et de petitesse, la jalousie sert plus souvent de poignard que d'aiguillon. Au milieu de la lutte constante des ambitions, des désirs, et des haines, il est impossible de ne pas être ou victime ou complice. Insensiblement le tableau continuel du vice heureux et de la vertu persiflée fait chanceler un jeune homme ; la vie parisienne lui enlève bientôt le *velouté* de la conscience ; alors commence et se consomme l'œuvre infernale de sa démoralisation.

Le premier des plaisirs, celui qui comprend d'abord tous les autres, est environné de tels périls, qu'il est impossible de ne pas réfléchir aux moindres actions qu'il provoque, et de ne pas en calculer toutes les conséquences. Ces calculs mènent à l'égoïsme. Si quelque pauvre étudiant, entraîné par l'impétuosité de ses passions, est disposé à s'oublier, ceux qui l'entourent lui montrent et lui inspirent de telles défiances, qu'il lui est bien difficile de ne pas les partager, et de ne pas se mettre en garde contre ses idées généreuses. Ce combat dessèche, rétrécit le cœur, pousse la vie au cerveau, et produit cette insensibilité des gens de Paris, ces mœurs où, sous la frivolité la plus gracieuse, sous l'exaltation la plus vive, se cachent la politique ou l'argent. Là, l'ivresse du bonheur n'empêche pas

Digitized by Google

la femme la plus naïve de toujours garder sa raison. Cette atmosphère dut influer sur ma conduite et sur mes sentiments. Mes fautes eussent été peu de chose pour beaucoup de gens ; elles empoisonnèrent mes jours. Les Méridionaux ont au fond du cœur des principes religieux, et croient surtout aux vérités qui consacrent une autre vie. Les croyances donnent à leurs passions une grande profondeur ; à leurs remords, de la persistance.

A l'époque où j'étudiais la médecine, les militaires étaient partout les maîtres ; et, alors pour plaire aux femmes, il fallait être au moins colonel. Qu'était dans le monde un pauvre étudiant ? rien. Or, vivement stimulé par la vigueur de mes passions, et ne leur trouvant pas d'issue ; arrêté par le manque d'argent ; regardant l'étude et la gloire comme une voie trop tardive pour procurer les plaisirs qui me tentaient ; flottant entre mes pudeurs secrètes et les mauvais exemples ; rencontrant toute facilité pour des désordres en bas lieu ; ne voyant que difficulté pour arriver à la bonne compagnie, je passai de tristes jours, en proie au vague des passions, au désœuvrement qui tue, à des découragements mêlés de soudaines exaltations. Enfin, cette crise se termina par un dénouement assez vulgaire chez les jeunes gens.

J'ai toujours eu la plus grande répugnance à troubler le bonheur d'un ménage. Outre cette répugnance, la franchise involontaire de mes sentiments m'empêche de les dissimuler, et il m'eût été physi-

Digitized by Google

quement impossible de vivre dans un état de mensonge flagrant. Les plaisirs pris en hâte ne me séduisent guère, j'aime à savourer le bonheur. Puis, je me trouvai sans force contre mon isolement, après tant d'efforts infructueusement tentés pour pénétrer dans le grand monde, où j'eusse pu rencontrer une femme qui se fût dévouée à m'expliquer les écueils de chaque route, à me donner de bonnes manières, à me conseiller sans révolter mon orgueil, à m'introduire partout où j'eusse trouvé des relations utiles à mon avenir. Dans le désespoir où j'étais, la plus dangereuse de toutes les bonnes fortunes m'eût séduit peut-être; mais tout me manquait, même le péril; et tout me rejetait dans ma solitude, où je restais face à face avec mes passions trompées.

J'arrive à une époque fatale. Je formai des liaisons d'abord secrètes avec une jeune fille à laquelle je m'attaquai, bon gré mal gré, jusqu'à ce qu'elle eût épousé mon sort. Elle était belle, appartenait à une honnête famille, mais elle avait peu de fortune. Bientôt elle quitta tout pour moi. La médiocrité de ma situation lui parut sans doute la meilleure des garanties. Dès cet instant, les orages qui me troublaient le cœur, mes désirs extravagants, mon ambition, tout s'apaisa dans le bonheur, le bonheur d'un jeune homme qui ne connaît encore ni les choses, ni les mœurs du monde, ni ses maximes d'ordre, ni la force des préjugés; mais bonheur complet, comme l'est celui d'un enfant. Le premier

Digitized by Google

amour n'est-il pas une seconde enfance jetée à travers nos jours de peine et de labeur? Il y a des hommes qui apprennent la vie tout à coup, la jugent ce qu'elle est; voient les erreurs du monde pour en profiter; les préceptes sociaux pour les tourner à leur avantage, et qui savent calculer la portée de tout : ce sont des hommes froids, mais sages selon les lois humaines. Puis il y a de pauvres poëtes, gens nerveux qui sentent vivement, et font des fautes : j'étais de ces derniers. Mon premier attachement ne fut pas d'abord une passion forte, vraie; je suivis mon instinct et non mon cœur. Je sacrifiai une pauvre fille à moi-même, et ne manquai pas d'excellentes raisons pour me persuader que je ne faisais rien de mal. Quant à elle, c'était le dévouement même, un cœur d'or, un esprit juste, et une belle âme. Elle ne m'a jamais donné que d'excellents conseils. D'abord, elle réchauffa mon courage; puis, elle me fit reprendre goût à mes études, en croyant à moi, me prédisant des succès, la gloire, la fortune : aujourd'hui, la science médicale touche à toutes les sciences, et la gloire est toujours une fortune à Paris. Cette bonne jeune fille s'oublia pour moi, partagea ma vie dans tous ses caprices, et son économie nous fit trouver du luxe dans ma médiocrité. J'eus plus d'argent pour mes fantaisies quand nous fûmes deux que lorsque j'étais seul. Ce fut, monsieur, mon plus beau temps. Je travaillais avec ardeur; j'avais un but; j'étais encouragé; je rapportais mes pensées, mes actions à une personne

Digitized by Google

qui savait se faire aimer ; et mieux encore, m'inspirer une profonde estime par la sagesse qu'elle déployait dans une situation où la sagesse semble impossible.

Mais tous mes jours se ressemblaient, monsieur. Cette monotonie du bonheur, l'état le plus délicieux qu'il y ait dans le monde, et dont on ne sent le prix qu'après avoir essuyé toutes les tempêtes du cœur ; ce doux état où la fatigue de vivre n'existe plus, où toutes les pensées s'échangent, où l'on est toujours compris ; eh bien ! pour un homme ardent, affamé de distinctions sociales, qui se lassait de suivre la gloire parce qu'elle marche d'un pied trop lent, ce bonheur fut bientôt à charge. Mes anciens rêves revinrent m'assaillir. Je voulais impétueusement les plaisirs de la richesse, et j'exprimais naïvement mes désirs lorsque, le soir, j'étais interrogé par une voix amie au moment où, mélancolique et pensif, je m'absorbais dans les voluptés d'une opulence imaginaire. Alors je faisais sans doute gémir la douce créature qui s'était vouée à mon bonheur : pour elle le plus violent des chagrins était de me voir désirer quelque chose qu'elle ne pouvait me donner à l'instant. Oh ! monsieur, que les dévouements de la femme sont beaux !

Il y avait une secrète amertume dans cette exclamation du médecin, car il fit une légère pause, et tomba dans une rêverie passagère que respecta Genestas.

Digitized by Google

Digitized by Google

XXIV.

LES CATASTROPHES DE SA VIE.

— Eh bien, monsieur, reprit Benassis, un événement qui aurait dû consolider ce mariage commencé, le détruisit, et fut la cause première de mes malheurs. Mon père mourut en laissant une fortune considérable. Les affaires de sa succession m'appelèrent pendant quelques mois en Languedoc, et j'y allai seul. Je retrouvai donc ma liberté. Toute obligation, même la plus douce, pèse au jeune âge : il faut avoir expérimenté la vie pour reconnaître la nécessité d'un joug, et celle du travail. Je sentis, avec la vivacité d'un Languedocien, le plaisir d'al-

Digitized by Google

er et de venir sans avoir à rendre de compte de mes actions à personne, même volontairement. Je n'oubliai pas complétement les liens que j'avais contractés; mais j'étais occupé d'intérêts qui m'en divertissaient. Insensiblement le souvenir s'en abolit. Je ne songeai pas sans un sentiment pénible à les reprendre à mon retour; puis je me demandai pourquoi les reprendre. Cependant je recevais des lettres empreintes d'une tendresse vraie; mais, à vingt-deux ans, un jeune homme imagine les femmes toutes également tendres; il ne sait pas encore distinguer entre le cœur et la passion; il confond tout dans les sensations du plaisir, qui semble d'abord tout comprendre. Plus tard seulement, en connaissant mieux les hommes et les choses, je sus apprécier tout ce qu'il y avait de noblesse vraie dans ces lettres où jamais rien de personnel ne se mêlait l'expression des sentiments, où l'on se réjouissait pour moi de ma fortune, et où l'on s'en plaignait pour soi; où l'on ne supposait pas que je pusse changer, parce qu'on se sentait incapable de changement. Mais déjà je me livrais à d'ambitieux calculs, déjà je pensais à me plonger dans les joies du riche, à être quelque chose par ma fortune, à faire une belle alliance, et je me contentais de dire:

— « Elle m'aime bien! » avec la froideur d'un fat.

Déjà j'étais embarrassé de savoir comment je me dégagerais de cette liaison. Cet embarras, cette honte, mènent à la cruauté. Pour ne point rougir devant

Digitized by Google

sa victime, l'homme qui a commencé par la blesser, la tue. Les réflexions que j'ai faites sur ces jours d'erreur m'ont dévoilé plusieurs abîmes du cœur. Oui, croyez-moi, monsieur, ceux qui ont sondé le plus avant les vices et les vertus de la nature humaine sont des gens qui l'ont étudiée en eux-mêmes avec bonne foi. Notre conscience est le point de départ : nous allons de nous aux hommes, jamais des hommes à nous.

Quand je revins à Paris, j'habitais un hôtel que d'avance j'avais fait louer, sans avoir prévenu ni de mon changement ni de mon retour la personne qui s'y intéressait le plus. Je désirais de jouer un rôle au milieu des jeunes gens à la mode. Après avoir goûté pendant quelques jours les premières délices de l'opulence, et quand je m'en crus assez enivré pour ne pas faiblir, j'allai visiter la pauvre créature que je voulais délaisser. Aidée par le tact naturel aux femmes, elle devina mes sentiments secrets. Elle eut tout l'héroïsme de sa situation et me cacha ses larmes. Elle dut me mépriser ; mais, toujours douce et bonne, elle ne me témoigna jamais de mépris. Cette indulgence me tourmenta cruellement. Assassins de salon ou de grande route, nous aimons que nos victimes se défendent, le combat semble alors justifier leur mort. Je renouvelai d'abord très-affectueusement mes visites : si je n'étais pas tendre, je faisais des efforts pour paraître aimable ; puis, je devins sensiblement poli ; puis, un jour, par une sorte d'accord tacite, nous nous trouvâmes

Digitized by Google

étrangers l'un à l'autre ; et je crus avoir agi très-convenablement. Néanmoins je me livrai fort complaisamment au monde, pour étouffer le peu de remords qui me restaient encore ; car qui se mésestime ne saurait vivre seul.

Alors, je menai la vie des jeunes gens riches de Paris ; et, comme je possédais une certaine instruction, je parus avoir plus d'esprit que je n'en avais réellement. Je crus donc valoir mieux que les autres. Les gens intéressés à me prouver que j'étais un homme supérieur, me trouvèrent tout convaincu. Cette supériorité fut si facilement reconnue, que je ne me donnai pas la peine d'être quelque chose. De toutes les pratiques du monde, la louange est la plus habilement perfide ; et c'est surtout à Paris que les politiques en tout genre savent étouffer un talent dès sa naissance, sous les couronnes profusément jetées dans son berceau. Comme j'étais un homme assez ordinaire, je ne fis pas honneur à ma réputation. Je donnai dans mille frivolités. J'eus de ces passions éphémères qui sont la honte des salons de Paris, où chacun va cherchant un amour vrai, se blase à sa poursuite, tombe dans un libertinage de bon ton, et arrive à s'étonner d'une passion réelle autant que d'une belle action. J'imitais les autres. Je blessais souvent des âmes fraîches et nobles par les mêmes coups qui me meurtrissaient secrètement.

Malgré ces fausses apparences qui me faisaient mal juger, il y avait en moi une délicatesse à laquelle j'obéissais toujours. Je fus dupe dans bien

Digitized by Google

des occasions, où j'eusse rougi de ne pas l'être, et je me déconsidérai par cette bonne foi dont je m'applaudissais intérieurement. En effet, le monde est plein de respect pour l'habileté sous quelque forme qu'elle se montre. En tout, pour lui, le résultat fait la loi. Le monde m'attribua donc des vices, des qualités, des succès et des revers que je n'avais pas; l'on m'accablait de galanteries dont je n'étais point complice; l'on me blâmait d'actions auxquelles j'étais étranger. Par fierté, je dédaignais de démentir les calomnies, et j'acceptais les choses favorables par amour-propre. Ma vie était extérieurement heureuse, misérable en réalité. L'abus des jouissances m'énervait; et, sans mes malheurs, je serais arrivé graduellement à n'avoir ni cœur ni âme, à perdre mes bonnes qualités, à faire triompher les mauvaises, dans les habitudes de l'égoïsme. Je me ruinai. Voici comment. A Paris, quelle que soit la fortune d'un homme, il rencontre toujours une fortune supérieure dont il fait son point de mire, et qu'il veut surpasser. Victime de ce combat comme tant d'écervelés, je fus obligé de vendre, au bout de quatre ans, quelques propriétés, et d'hypothéquer les autres. Puis un coup terrible vint me frapper. J'étais resté près de huit mois sans avoir vu la personne que j'avais réellement abandonnée; mais, au train dont j'allais, le malheur m'aurait sans doute ramené vers elle. Un soir, pendant une joyeuse partie, je reçus un billet tracé par une main faible, et qui contenait à peu près ces mots :

Digitized by Google

« Je n'ai plus que quelques moments à vivre, mon ami. Je voudrais vous voir pour connaître le sort de mon enfant, savoir s'il sera le vôtre; et, aussi, pour adoucir les regrets que vous pourriez avoir un jour de ma mort. »

Cette lettre me glaça. Elle révélait les douleurs secrètes du passé, comme elle renfermait les mystères de l'avenir. Je sortis, à pied, sans attendre ma voiture, et traversai tout Paris, poussé par mes remords, en proie à la violence d'un premier sentiment; et ce que je vis alors le rendit durable. La propreté sous laquelle se cachait la misère de cette femme peignait toute sa vie, qu'elle me raconta quand j'eus solennellement promis d'adopter notre enfant. Cette femme mourut, monsieur, malgré les soins que je lui prodiguai, malgré toutes les ressources de la science vainement invoquée. Ces soins, ce dévouement tardif ne servirent qu'à rendre ses derniers moments moins amers.

Elle avait constamment travaillé pour élever, pour nourrir son enfant. Le sentiment maternel l'avait soutenue contre le malheur, mais non contre le plus vif de ses chagrins, mon abandon. Cent fois elle avait voulu tenter une démarche près de moi, cent fois sa fierté de femme l'avait arrêtée. Elle se contentait de pleurer sans me maudire, en pensant que, de cet or répandu à flots pour mes caprices, pas une goutte détournée par un souvenir ne viendrait

Digitized by Google

dans son pauvre petit ménage aider à la vie d'une mère et de son enfant. Cette grande infortune lui avait semblé la punition naturelle de sa faute. Elle s'était sincèrement réconciliée avec Dieu, et avait tiré de grandes consolations de la religion. Secondée par un bon prêtre de Saint-Sulpice, dont la voix indulgente lui avait rendu le calme, elle était venue essuyer ses larmes à l'ombre des autels. L'amertume dont j'avais rempli son cœur s'était insensiblement adoucie; et, un jour, ayant entendu son fils dire : *Mon père!* mots qu'elle ne lui avait pas appris, elle me pardonna mon crime. Mais dans les larmes et les douleurs, dans les travaux journaliers et nocturnes, sa santé s'était affaiblie. La religion était venue trop tard lui donner le courage de supporter ses maux. Elle était atteinte d'une maladie au cœur, causée par ses angoisses, par l'attente perpétuelle de mon retour, espoir toujours renaissant et toujours trompé. Enfin, se voyant plus mal, elle m'avait écrit de son lit de mort ce peu de mots exempts de reproches, et dictés par la religion, mais plus encore par sa croyance en ma bonté; car elle me savait plus aveuglé que perverti. Elle alla jusqu'à s'accuser d'avoir porté trop loin sa fierté de femme.

— Si j'eusse écrit plus tôt, disait-elle, peut-être aurions-nous eu le temps de légitimer notre enfant par un mariage...

Elle ne souhaitait ces liens que pour son fils, et ne les eût pas réclamés si elle ne les avait sentis

Digitized by Google

déjà dénoués par la mort. Mais il n'était plus temps, elle n'avait alors que peu d'heures à vivre.

Monsieur, près de ce lit, où j'appris à connaître ce cœur dévoué, je changeai de sentiments pour toujours. J'étais dans l'âge où les yeux ont encore des larmes; et, pendant les huit derniers jours que dura cette vie précieuse, mes paroles, mes actions attestèrent le repentir d'un homme frappé dans le cœur. Je reconnaissais trop tard l'âme d'élite que les petitesses du monde, que la futilité, l'égoïsme des femmes à la mode m'avaient appris à désirer, à chercher. Las de voir tant de masques et d'écouter tant de mensonges, j'aspirais à l'amour profond et vrai que me faisaient rêver des passions factices; et je l'admirais là, tué par moi, sans pouvoir le retenir près de moi, quand il était encore si bien à moi. Une expérience de quatre années m'avait révélé mon propre et véritable caractère. Mon tempérament, la nature de mon imagination, mes principes religieux, moins détruits qu'endormis, mon genre d'esprit, mon cœur méconnu, tout, depuis quelque temps, me portait à résoudre ma vie par les voluptés du cœur, et la passion par les délices de la famille, les plus vraies de toutes. A force de me débattre dans le vide d'une existence agitée, sans but, et de presser un plaisir toujours dénué des sentiments qui l'embellissent, tout ce qui appartenait à la vie intime excitait en moi de vives émotions. Ainsi, la révolution qui se fit dans mes mœurs fut durable, quoique rapide. Mon esprit

Digitized by Google

méridional, adultéré par le séjour de Paris, m'eût porté certes à ne point m'apitoyer sur le sort d'une pauvre fille trompée, et j'eusse ri de ses douleurs si quelque plaisant me les avait racontées en joyeuse compagnie; car, en France, l'horreur d'un crime disparaît sous la finesse d'un bon mot. Mais, en présence de cette céleste créature à laquelle je ne pouvais rien reprocher, toutes les subtilités se taisaient. Le cercueil était là. Mon enfant me souriait sans savoir que j'assassinais sa mère.

Cette femme mourut donc, monsieur. Elle mourut heureuse en s'apercevant que je l'aimais de nouveau, que mon amour n'était dû ni à la pitié, ni même au lien qui nous unissait forcément. Jamais je n'oublierai les dernières heures de cette agonie où le sentiment de l'amour et de la maternité satisfaite firent taire les douleurs corporelles. L'abondance, le luxe dont elle se vit alors entourée, la joie de son enfant qui devint plus beau dans les jolis vêtements du premier âge, furent les gages d'un heureux avenir pour ce petit être en qui elle revivait. Le vicaire de Saint-Sulpice, témoin de mon désespoir, le rendit plus profond en ne me donnant pas de consolations banales, en me faisant apercevoir la gravité de mes obligations. Mais je n'avais pas besoin d'aiguillon : ma conscience me parlait assez haut. Une femme s'était fiée à moi noblement, et je lui avais menti en lui disant que je l'aimais alors que je la trahissais. J'avais causé toutes les douleurs d'une pauvre fille qui avait ac-

Digitized by Google

cepté pour moi les humiliations du monde, et qui, pour moi, devait être sacrée. Elle mourait en me pardonnant, en oubliant tous ses maux, parce qu'elle s'endormait sur la parole d'un homme qui déjà lui avait manqué de parole. Après m'avoir donné sa foi de jeune fille, elle avait encore trouvé dans son cœur la foi de la mère à me livrer. Oh! monsieur, cet enfant! son enfant! mon enfant! Dieu seul sait bien ce qu'il fut pour moi. Cher petit être! c'était un enfant divin, gracieux comme sa mère dans ses mouvements, dans sa parole, dans ses idées, mais pour moi n'était-il pas plus qu'un enfant? Ce fut mon pardon, mon honneur! Je le chérissais comme père, je voulais encore l'aimer comme l'eût aimé sa mère, et changer mes remords en bonheur, si je parvenais à lui faire croire qu'il n'avait pas cessé d'être sur le sein maternel. Je tenais à lui par tous les liens humains et par toutes les espérances religieuses! Alors, monsieur, j'ai eu dans le cœur tout ce que Dieu a mis de tendresse chez les mères : sa voix me faisait tressaillir, je le regardais dormir, et souvent une larme, gage d'amour, tombait sur son front. Je l'avais habitué à venir faire sa prière sur mon lit dès qu'il s'éveillait. Combien de douces émotions m'a données la simple et pure prière du *Pater noster* dans la bouche fraîche et pure de cet enfant! mais aussi combien d'émotions terribles! Un matin après avoir dit : *Notre Père qui êtes aux cieux...*

— Pourquoi pas *notre mère?...* me demanda-t-il,

Digitized by Google

Il me terrassa. Ah! je l'adorais! Et, cependant, j'avais semé dans sa vie plusieurs causes d'infortune. Quoique les lois aient reconnu les fautes de la jeunesse et les aient presque protégées en donnant à regret une existence légale aux enfants naturels, le monde a fortifié par d'insurmontables préjugés les répugnances de la loi.

De cette époque, monsieur, datent les réflexions sérieuses que j'ai faites sur la base des sociétés, sur leur mécanisme, sur les devoirs de l'homme, sur la moralité qui doit animer les citoyens. Le génie embrasse tout d'abord ces liens entre les sentiments de l'homme et les destinées de la société; la religion inspire aux bons esprits les principes nécessaires au bonheur, mais le repentir seul les dicte aux imaginations fougueuses. Le repentir m'éclaira. Je ne vécus que pour un enfant; et, par cet enfant, je fus conduit à méditer sur toutes les grandes questions sociales. Je résolus de l'armer personnellement par avance de tous les moyens de succès, afin de préparer sûrement son élévation. Ainsi, pour lui apprendre l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol, je mis successivement autour de lui des gens de ces divers pays, chargés de lui en faire contracter, dès son enfance, la véritable prononciation. Je reconnus avec joie en lui d'excellentes dispositions, dont je profitai pour l'instruire en jouant. Je ne voulus pas laisser pénétrer une seule idée fausse dans son esprit. J'essayai surtout de l'accoutumer de bonne heure aux travaux de l'intelligence, de lui donner

Digitized by Google

ce coup d'œil rapide et sûr qui généralise, et cette patience qui descend dans le moindre détail des spécialités. Enfin je lui appris à se taire et à souffrir. Je ne permettais pas qu'un mot impur ou seulement impropre fût prononcé devant lui. Par mes soins, les hommes et les choses dont il était entouré contribuèrent à lui ennoblir, à lui élever l'âme, à lui donner l'amour du vrai, l'horreur du mensonge, à le rendre simple et naturel en paroles, en actions, en manières. Son imagination lui faisait admirablement bien saisir les leçons extérieures, comme l'aptitude de son intelligence lui rendait ses autres études faciles. Quelle jolie plante à cultiver! Que de joie ont les mères! J'ai compris alors comment la pauvre fille, sa mère, avait pu vivre et supporter son malheur.

Voilà, monsieur, le plus grand événement de ma vie, et maintenant j'arrive à la catastrophe qui m'a précipité dans ce canton. Maintenant je vais donc vous dire l'histoire la plus vulgaire, la plus simple du monde, mais pour moi la plus terrible.

Après quelques années passées à faire un homme de l'enfant que j'idolâtrais, ma solitude m'effraya. Mon fils grandissait, il allait m'abandonner. L'amour était, dans mon âme, un principe d'existence. J'éprouvais un besoin d'affection qui, toujours trompé, renaissait plus fort et croissait avec l'âge. En moi se trouvaient alors toutes les conditions d'un attachement vrai. J'avais été éprouvé. Je comprenais et les félicités de la constance et le bonheur

Digitized by Google

de changer un sacrifice en plaisir. La personne aimée devait toujours être la première dans mes actions et dans mes pensées. Je me complaisais à ressentir imaginairement un amour arrivé à ce degré de certitude où les émotions pénètrent si bien deux êtres, que le bonheur a passé dans la vie, dans les regards, dans les paroles, et ne cause plus aucun choc. Alors cet amour est dans la vie comme le sentiment religieux est dans l'âme : il l'anime, la soutient et l'éclaire.

Je comprenais l'amour conjugal autrement que ne le comprennent la plupart des hommes, et je trouvais que sa beauté, que sa magnificence gît précisément en ces choses qui le font périr dans une foule de ménages. Je sentais vivement la grandeur morale d'une vie à deux assez intimement partagée pour que les actions les plus vulgaires n'y soient plus un obstacle à la perpétuité des sentiments. Mais où rencontrer des cœurs à battements assez parfaitement isochrones, passez-moi cette expression scientifique, pour arriver à cette union céleste? S'il en existe, la nature ou le hasard les jettent à de si grandes distances qu'ils ne peuvent se rejoindre; ils se connaissent trop tard, ou sont trop tôt séparés par la mort. Cette fatalité doit avoir un sens, mais je ne l'ai jamais cherché. Je souffre trop de ma blessure pour l'étudier. Peut-être le bonheur parfait est-il un monstre qui ne perpétuerait pas notre espèce.

Mon ardeur pour un mariage de ce genre était excitée par d'autres causes. Je n'avais point d'amis.

Digitized by Google

Pour moi le monde était désert. Il y avait sans doute en moi quelque chose qui s'opposait au doux phénomène de l'union des âmes. Quelques personnes m'ont recherché, mais rien ne les ramenait près de moi, quelques efforts que je fisse vers elles. Pour beaucoup d'hommes, j'ai fait taire ce que le monde appelle la supériorité : je marchais de leur pas, j'épousais leurs idées, je riais de leur rire, j'excusais les défauts de leur caractère; si j'eusse obtenu de la gloire, je la leur aurais vendue pour un peu d'affection. Mais, monsieur, tout est piége et douleur à Paris pour les âmes qui veulent y chercher des sentiments vrais. Là où, dans le monde, se posaient mes pieds, le terrain se brûlait autour de moi. Pour les uns, ma complaisance était faiblesse. Si je leur montrais les griffes de l'homme qui se sentait de force à manier un jour le pouvoir, j'étais méchant. Pour les autres, ce rire délicieux qui cesse à vingt ans, et auquel nous avons honte plus tard de nous livrer, était un sujet de moquerie : je les amusais. Le monde, qui s'ennuie, exige de la gravité dans les plus futiles discours! Horrible époque! où l'on se courbe devant un homme poli, médiocre et froid, que l'on hait, mais auquel on obéit.

J'ai découvert plus tard les raisons de ces inconséquences apparentes. La médiocrité, monsieur, suffit à toutes les heures de la vie : c'est le vêtement journalier de la société. Tout ce qui sort de l'ombre douce projetée par les gens médiocres est quelque chose de trop éclatant. Le génie, l'originalité sont

Digitized by Google

des bijoux que l'on serre et que l'on garde pour s'en parer à certains jours.

Enfin, monsieur, solitaire au milieu de Paris, ne pouvant rien trouver dans le monde, qui ne me rendait rien quand je lui livrais tout; n'ayant pas assez de mon enfant pour satisfaire mon cœur parce que j'étais homme; un jour, que je sentais ma vie se refroidir, et que je pliais sous le fardeau de mes misères secrètes, je rencontrai la femme qui devait me faire connaître l'amour dans sa violence, les respects de l'amour, enfin l'amour que tout justifie, l'amour avec ses fécondes espérances de bonheur durable.

Digitized by Google

Digitized by Google

XXV.

ÉVELINA.

— J'avais renoué connaissance avec le vieil ami de mon père, qui jadis prenait soin de mes intérêts. Je rencontrai chez lui la jeune personne pour laquelle je ressentis un amour qui devait durer autant que ma vie. Plus l'homme vieillit, monsieur, plus il reconnaît la prodigieuse influence des idées sur les événements. Des préjugés fort respectables, engendrés par de nobles idées religieuses, furent la cause de mon malheur. La jeune fille que je vis alors appartenait à une famille extrêmement pieuse, dont les opinions catholiques étaient dues à l'esprit d'une secte improprement appelée Janséniste, et qui causa jadis des troubles en France.

Digitized by Google

Jansénius, évêque d'Ypres, fit un livre où l'on crut trouver des propositions en désaccord avec les doctrines du saint-siége. Plus tard les propositions textuelles ne semblèrent plus offrir d'hérésie, et quelques auteurs allèrent même jusqu'à nier l'existence matérielle des maximes. Ces débats insignifiants firent naître dans l'Église gallicane deux partis, celui des jansénistes et celui des jésuites. Des deux côtés se rencontrèrent de grands hommes. Ce fut une lutte entre deux corps puissants. Les jansénistes accusèrent les jésuites de professer une morale trop relâchée, et affectèrent une excessive pureté de mœurs et de principes. Les jansénistes furent donc en France des espèces de puritains catholiques, si toutefois ces deux mots peuvent s'allier. Pendant la révolution française, il se forma, par suite du schisme peu important qu'y produisit le Concordat, une congrégation de catholiques purs, qui ne reconnurent pas les évêques institués par le pouvoir révolutionnaire, et par les transactions du pape. Ce troupeau de fidèles forma ce que l'on nomma la *petite Église,* dont les ouailles affectèrent, comme les jansénistes, une régularité de vie très-exemplaire. Cette grande sainteté semble être une loi nécessaire à l'existence de toutes les sectes proscrites et persécutées. Plusieurs familles jansénistes appartenaient à la petite Église.

Les parents de cette jeune fille avaient embrassé ces deux croyances également sévères, qui donnent au caractère et à la physionomie quelque chose d'im-

Digitized by Google

posant. Mais aussi le propre de ces doctrines est d'agrandir les plus simples actions, en les rattachant toutes à la vie future. De là, cette magnifique et suave pureté de cœur, ce respect de soi et des autres; de là, je ne sais quel chatouilleux sentiment du juste et de l'injuste; puis une grande charité, mais aussi l'équité la plus stricte, la plus implacable; enfin une profonde horreur pour les vices, surtout pour le mensonge, qui les comprend tous.

Je ne me souviens pas d'avoir connu de moments plus délicieux que ceux pendant lesquels j'admirai pour la première fois, chez mon vieux ami, la jeune fille vraie, timide, façonnée à toutes les obéissances, et en qui éclataient toutes les vertus particulières à cette secte, sans qu'elle en témoignât néanmoins aucun orgueil. Sa taille souple et déliée donnait à ses mouvements une grâce que le rigorisme de sa contenance ne pouvait atténuer; la coupe de sa figure avait toutes les distinctions, et ses traits toute la finesse d'une jeune personne appartenant à une famille noble; son regard était à la fois doux et fier; son front était calme. Puis, sur sa tête s'élevaient des cheveux abondants, simplement nattés, qui lui servaient, à son insu, de parure. Enfin, capitaine, elle m'offrit le type d'une perfection que nous trouvons toujours dans la femme dont nous sommes épris. Pour l'aimer, ne faut-il pas rencontrer en elle les caractères de cette beauté rêvée, qui concorde à nos idées particulières? Quand je lui adressai la pa-

Digitized by Google

role, elle répondit simplement, sans empressement et sans fausse honte; elle me parla comme eût fait ma sœur, ignorant le plaisir que causaient les harmonies de son organe et de ses dons extérieurs. Tous ces anges ont les mêmes signes auxquels le cœur les reconnaît : c'est une douceur de voix, une tendresse dans le regard, une blancheur de teint, quelque chose de joli dans les gestes ; toutes qualités qui s'harmonient, se fondent et s'accordent pour charmer sans qu'on puisse saisir en quoi consiste le charme. Une âme divine s'exhale par tous leurs mouvements.

Bref, monsieur, j'aimai passionnément, et cet amour satisfit tous les sentiments qui agitaient mon cœur : ambition, fortune, tous mes rêves enfin! Cette jeune fille était bien élevée, et possédait tous les avantages que le monde exige arbitrairement d'une femme placée dans la haute position où je voulais arriver. Instruite, elle s'exprimait avec cette spirituelle éloquence, tout à la fois rare et commune en France : chez beaucoup de femmes, les plus jolis mots sont vides, tandis qu'en elle l'esprit était plein de choses et de sens. Enfin, elle avait surtout un sentiment profond de sa dignité, qui imprimait le respect, et je ne sais rien de plus beau pour une épouse. Je m'arrête, capitaine. On ne peint jamais que très-imparfaitement une femme aimée. Il y a, entre elle et nous, des mystères qui échappent à l'analyse.

Ma confidence fut bientôt faite à mon vieil ami, qui me présenta dans la famille, où il m'appuya de

Digitized by Google

sa respectable autorité. Quoique reçu d'abord avec cette froide politesse particulière aux personnes exclusives qui n'abandonnent plus les amis qu'elles ont adoptés, plus tard, je parvins à être accueilli plus familièrement. Je dus sans doute ce témoignage d'estime à ma conduite. Malgré ma passion, je ne fis rien qui pût me déshonorer à mes yeux ; je n'eus point de complaisances serviles, je ne flattai point ceux de qui dépendait ma destinée, je me montrai tel que j'étais, et homme avant tout. Lorsque mon caractère fut bien connu, mon vieil ami, désireux autant que moi de voir finir mon triste célibat, parla de mes espérances, auxquelles on fit un favorable accueil. Mais avec cette finesse dont les gens du monde se dépouillent rarement, et dans le désir de me procurer un *bon mariage*, expression qui fait, d'un acte aussi solennel, une sorte d'affaire commerciale où l'un des deux époux trompe l'autre, le vieillard garda le silence sur ce qu'il nommait une erreur de ma jeunesse. L'existence de mon enfant lui paraissait une cause de rupture, et selon lui, elle devait exciter des répulsions morales en comparaison desquelles la question de fortune ne serait rien. Il avait raison.

— Ce sera, me dit-il, une affaire qui s'arrangera très-bien entre vous et votre femme, et vous en obtiendrez facilement une belle et bonne absolution.

Enfin, pour étouffer mes scrupules, il n'oublia aucun des captieux raisonnements que suggère la sagesse habituelle du monde. Je vous avouerai, mon-

Digitized by Google

sieur, que, malgré ma promesse, mon premier sentiment me porta loyalement à tout découvrir au chef de la famille ; mais sa rigidité me fit réfléchir, et les conséquences de cet aveu m'effrayèrent. Alors, je transigeai lâchement avec ma conscience. Je résolus d'attendre, et d'obtenir de ma prétendue assez de gages d'affection pour que mon bonheur ne fût pas compromis par cette terrible confidence. Les sophismes du monde et du prudent vieillard se légitimèrent par ma résolution de tout avouer dans un moment opportun.

Je fus donc admis chez les parents de la jeune fille comme son futur époux; mais secrètement, à l'insu des amis de la maison et de la jeune fille elle-même. Le caractère distinctif de ces pieuses familles est une discrétion sans bornes, et l'on s'y tait même sur les choses en apparence indifférentes. Vous ne sauriez croire, monsieur, combien cette gravité douce, répandue dans toutes les actions, donne de profondeur aux sentiments. Là, les occupations étaient toutes utiles; les femmes employaient leur loisir à faire du linge pour les pauvres; la conversation n'était jamais frivole, mais le rire n'en était pas banni, quoique les plaisanteries y fussent simples et sans mordant. Néanmoins, les discours de ces bons jansénistes semblaient d'abord étranges, dénués du piquant que la médisance et les histoires scandaleuses donnent aux conversations du monde. Le père et l'oncle lisaient seuls les journaux. Jamais ma prétendue n'avait pu jeter les yeux sur ces

Digitized by Google

feuilles, dont la plus innocente parle encore des crimes et des vices du monde.

Cette vie était en apparence d'une monotomie effrayante, et l'aspect intérieur de cette maison avait quelque chose de glacial. J'y voyais les meubles, même les plus usagers, exactement placés de la même façon, et les moindres objets toujours également propres. Mais cette manière de vivre attachait fortement, lorsqu'elle avait vaincu la première répugnance d'un homme habitué aux plaisirs de la variété, du luxe et du mouvement parisien ; en effet, elle développe les idées dans toute leur étendue; elle provoque d'involontaires contemplations ; le cœur y domine; et rien n'y distrait l'âme, qui finit par y apercevoir je ne sais quoi d'immense autant que la mer. Là, comme dans les cloîtres, en retrouvant les mêmes choses, la pensée se détachait nécessairement des choses, et se reportait sans partage vers l'infini des sentiments. Or, pour un homme aussi passionnément épris que je l'étais, le silence, la simplicité de la vie, la répétition presque monastique des mêmes actes, accomplis aux mêmes heures, donnèrent plus de force à l'amour. Enfin, monsieur, par ce calme profond, les moindres mouvements, une parole, un geste acquéraient un intérêt prodigieux. En ne forçant rien dans l'expression des sentiments, un sourire, un regard offrent à des cœurs qui s'entendent d'inépuisables images pour peindre leurs délices et leurs misères ; aussi ai-je compris alors que le langage, dans la magnificence de ses

Digitized by Google

phrases, n'a rien d'aussi varié, d'aussi éloquent que le sont les regards et le sourire. Combien de fois n'ai-je pas tenté de faire passer toute mon âme dans mes yeux ou sur mes lèvres, en me trouvant obligé de taire et de dire tout ensemble la violence de mon amour à une jeune fille qui, près de moi, restait constamment tranquille, et à laquelle le secret de ma présence au logis n'avait pas encore été révélé. Ses parents voulaient lui laisser son libre arbitre dans l'acte le plus important de sa vie. Mais quand on éprouve une passion vraie, la présence de la personne aimée n'assouvit-elle pas nos désirs les plus violents? Quand nous sommes admis devant elle, n'est-ce pas le bonheur du chrétien devant Dieu? Voir, n'est-ce pas adorer? Si pour moi, plus que pour tout autre, c'était un supplice de ne pas avoir le droit d'exprimer les élans de mon cœur, si j'étais forcé d'y ensevelir ces brûlantes paroles qui trompent de plus brûlantes émotions en les exprimant; néanmoins, cette contrainte, en emprisonnant ma passion, la faisait jaillir plus vive dans de petites choses; et les moindres accidents devinrent alors d'un prix excessif. L'admirer pendant des heures entières, attendre une réponse, et savourer longtemps les modulations de sa voix pour y chercher ses plus secrètes pensées; épier le tremblement de ses doigts, quand je lui présentais quelque objet qu'elle avait cherché; imaginer des prétextes pour effleurer sa robe ou ses cheveux, pour lui prendre la main, pour la faire parler plus qu'elle ne le vou-

Digitized by Google

lait; tous ces riens étaient de grands événements. Pendant ces sortes d'extases, les yeux, le geste, la voix, apportent à l'âme d'inconnus témoignages d'amour. Tel était mon langage, le seul que me permît l'incroyable froideur de cette jeune fille. Cependant, ses manières ne changèrent pas; elle était bien toujours avec moi comme une sœur est avec son frère; mais à mesure que ma passion grandissait, le contraste entre mes paroles et les siennes, entre mes regards et les siens devenait plus frappant. Et c'était ma passion qu'il fallait accuser de frénésie, non son chaste cœur, d'ingratitude. Monsieur, je finis par deviner que ce timide silence était le seul moyen que cette jeune fille pût employer pour exprimer ses sentiments. N'était-elle pas toujours dans le salon quand j'y venais? N'y restait-elle pas pendant le temps que durait ma visite attendue, et pressentie peut-être! Cette fidélité silencieuse n'accusait-elle pas les secrets de son âme innocente? Elle écoutait mes discours avec un plaisir qu'elle ne savait pas cacher. Je crois que la naïveté de nos manières et la douce mélancolie de notre amour finirent par impatienter les parents, qui, me voyant presque aussi timide que l'était leur fille, me jugèrent favorablement, et me regardèrent comme un homme digne de leur estime. En effet, ils se confièrent à mon vieil ami, lui dirent de moi les choses les plus flatteuses. J'étais devenu leur fils d'adoption. Ils admiraient surtout la moralité de mes sentiments. Il est vrai qu'alors je m'étais retrouvé jeune. L'homme de

Digitized by Google

trente-deux ans redevenait, dans ce monde religieux et pur, l'adolescent plein de croyances.

L'été finissait, des occupations avaient retenu cette famille à Paris contre ses habitudes. Au mois de septembre elle fut libre de partir pour une terre située en Auvergne, et je fus prié de venir habiter, pendant deux mois, un vieux château perdu dans les montagnes du Cantal. Quand cette amicale invitation me fut faite, je ne répondis pas tout d'abord, et mon hésitation me valut la plus douce, la plus délicieuse des expressions involontaires par lesquelles une modeste jeune fille puisse trahir les mystères de son cœur. Évelina...

— Dieu !... s'écria M. Benassis.

Il resta pensif et silencieux.

— Pardonnez-moi, capitaine Bluteau. Voici la première fois, depuis douze ans, que je prononce un nom qui voltige toujours dans ma pensée, et qu'une voix me crie souvent pendant mon sommeil...

Évelina donc, puisque je l'ai nommée, leva la tête par un mouvement dont la rapidité brève contrastait avec la douceur innée de ses gestes. Elle me regarda sans fierté, mais avec une inquiétude douloureuse; elle rougit, baissa les yeux; mais la lenteur avec laquelle elle déplia ses paupières me causa je ne sais quel plaisir encore ignoré. Je ne pus répondre que d'une voix entrecoupée, en balbutiant. L'émotion de mon cœur parlait au sien; elle me remercia par un regard doux et presque humide. Nous nous étions tout dit.

Digitized by Google

Je suivis la famille à sa terre. Depuis le jour où nos cœurs s'étaient entendus, les choses avaient pris un nouvel aspect autour de nous. Rien ne nous fut plus indifférent. Quoique l'amour vrai soit toujours le même, il doit prendre les formes particulières à nos idées, et se trouver ainsi constamment semblable et dissemblable à lui-même en chaque être dont la passion devient une œuvre unique où s'expriment ses sympathies. Aussi le philosophe, le poëte savent-ils seuls la profondeur de cette définition vulgaire : un égoïsme à deux. Nous nous aimons nous-même en *l'autre*. Mais, si l'expression de l'amour est tellement diverse, que chaque couple d'amants n'a pas son semblable dans la succession des temps, il obéit néanmoins aux mêmes modes dans ses expansions. Ainsi, les jeunes filles, même la plus religieuse, la plus chaste de toutes, emploient le même langage, et ne diffèrent que par la grâce des idées. Seulement, là où, pour une autre, l'innocente confidence de ses émotions eût été naturelle, Évelina y voyait une concession faite à des sentiments tumultueux qui l'emportaient sur le calme de sa religieuse jeunesse. Le plus furtif regard semblait lui être violemment arraché par l'amour. Cette lutte constante entre son cœur et ses principes donnait au moindre événement de sa vie si tranquille à la surface, et si profondément agitée, un caractère de force bien supérieur aux exagérations des jeunes filles dont les habitudes mondaines ont déjà faussé les manières.

Pendant le voyage, Évelina trouvait à la nature des

Digitized by Google

beautés dont elle parlait avec admiration. Lorsque nous ne croyons pas avoir le droit d'exprimer le bonheur causé par la présence de l'être aimé, nous déversons les sensations dont notre cœur surabonde dans les objets extérieurs que nos sentiments cachés embellissent. Alors la poésie des sites qui passaient sous nos yeux était pour nous deux un truchement bien compris et les éloges que nous leur donnions contenaient pour nos âmes les secrets de notre amour. A plusieurs reprises, la mère d'Évelina se plut à embarrasser sa fille par quelques malices de femme.

—Vous avez passé vingt fois dans cette vallée sans en rien dire, Évelina, lui répondit-elle à une phrase par trop élogieuse.

— Ma mère, je n'étais sans doute pas arrivée à l'âge où l'on sait apprécier ces sortes de beautés.

Pardonnez-moi ce détail sans charme pour vous, capitaine; mais cette réponse si simple me causa des joies inexprimables, toutes puisées dans le regard qui me fut adressé. Il y eut ainsi tel village éclairé par le soleil levant, telle ruine couverte de lierre que nous avons contemplée ensemble, et qui a servi, pour tous deux, à empreindre plus fortement dans nos âmes, par la souvenance d'une chose matérielle, de douces émotions, où pour nous il s'en allait de tout notre avenir.

Nous arrivâmes au château patrimonial, où je restai pendant quarante jours environ. Ce temps, monsieur, est la seule part de bonheur complet que le ciel m'ait accordée. Je savourai des plaisirs inconnus

Digitized by Google

aux habitants des villes. Ce fut le bonheur qu'ont deux amants à vivre sous le même toit, à s'épouser par avance, à marcher de compagnie à travers les champs, à pouvoir être seuls parfois, à s'asseoir sous un arbre, au fond de quelque jolie petite vallée, à y regarder les constructions d'un vieux moulin, à s'arracher quelques confidences... vous savez!... de ces petites causeries douces par lesquelles on s'avance tous les jours un peu plus dans le cœur l'un de l'autre. Ah! monsieur, la vie en plein air, les beautés du ciel et de la terre s'accordent si bien avec la perfection et les délices de l'âme! Se sourire en contemplant les cieux, mêler des paroles simples aux chants des oiseaux sous la feuillée humide; revenir au logis à pas lents, en écoutant les sons de la cloche qui rappelle trop tôt; admirer ensemble un petit détail de paysage, suivre les caprices d'un insecte, examiner une mouche d'or, une fragile création que tient une jeune fille aimante et pure, n'est-ce pas être attiré tous les jours un peu plus haut dans les cieux?

Il y eut pour moi, dans ces quarante jours de bonheur, des souvenirs à colorer toute une vie, souvenirs d'autant plus beaux et plus vastes, que pour moi jamais depuis je ne devais être compris.

Aujourd'hui, la nature m'a rappelé un amour, évanoui, mais non pas oublié, par une image qui, de nouveau, m'a brisé le cœur. Je ne sais si vous avez remarqué l'effet du soleil couchant sur la chaumière du petit Jacques. En un moment, les feux du

Digitized by Google

soleil ont fait resplendir la nature ; puis, soudain tout est devenu sombre et noir. Ces deux aspects si différents me présentaient un fidèle tableau de cette période de mon histoire.

Monsieur, je reçus d'elle le premier, le seul et sublime témoignage qu'il soit permis à une jeune fille innocente de donner ; et qui, plus furtif il est, plus il engage : suave promesse d'amour, souvenir du langage d'un monde meilleur. Alors, sûr d'être aimé, je jurai de lui tout dire, de ne pas avoir un secret pour elle, et j'eus honte d'avoir tant tardé à lui raconter les chagrins que je m'étais créés. Par malheur, le lendemain de cette bonne journée, une lettre du précepteur de mon fils me fit trembler pour une vie qui m'était si chère. Je partis sans dire mon secret à Évelina, et sans donner à la famille d'autre motif que celui d'une affaire grave. En mon absence, les parents s'alarmèrent. Craignant que je n'eusse quelques engagements de cœur, il écrivirent à Paris pour prendre des informations sur mon compte. Inconséquents avec leurs principes religieux, ils se défièrent de moi, sans me mettre à même de dissiper leurs soupçons. Alors un de leurs amis les instruisit, à mon insu, des événements de ma jeunesse, envenima mes fautes, et insista sur l'existence de mon enfant, que, disait-il, j'avais à dessein cachée.

Lorsque j'écrivis à mes futurs parents, je ne reçus pas de réponse ; ils revinrent à Paris ; je me présentai chez eux, je ne fus pas reçu. Alarmé, j'envoyai mon vieil ami savoir la raison d'une conduite à la-

Digitized by Google

quelle je ne comprenais rien. En en apprenant la cause, le bon vieillard se dévoua pour moi, prit sur son compte la forfaiture de mon silence, voulut me justifier, et ne put rien obtenir. Les raisons d'intérêt et de morale étaient trop graves, les préjugés de cette famille trop arrêtés. Mon désespoir fut sans bornes. D'abord, je tâchai de conjurer l'orage; mais mes lettres me furent renvoyées sans avoir été ouvertes. Lorsque tous les moyens humains furent épuisés; quand le père et la mère d'Évelina eurent dit au vieillard, auteur de mon infortune, qu'ils refuseraient éternellement d'unir leur fille à un homme qui avait à se reprocher la mort d'une femme et la vie d'un enfant naturel, même quand elle les implorerait à genoux; alors, monsieur, il ne me resta plus qu'un dernier espoir, faible comme la branche de saule à laquelle s'attache un malheureux quand il se noie. J'osai croire que l'amour d'Évelina serait plus fort que les résolutions paternelles, et qu'elle en saurait vaincre l'inflexibilité. Son père pouvait lui avoir caché les motifs du refus qui tuait notre amour, et je voulus qu'elle décidât de mon sort en connaissance de cause. Je lui écrivis. Hélas! monsieur, je traçai dans les larmes et la douleur, après mille hésitations, la seule lettre d'amour que j'aie jamais faite. Je ne sais plus que vaguement aujourd'hui ce que me dicta le désespoir. Sans doute je lui disais que, si elle avait été sincère et vraie, elle ne pouvait, elle ne devait jamais aimer que moi. Sa vie n'était-elle pas manquée? Ne serait-elle pas con-

Digitized by Google

damnée à mentir ou à son époux ou à moi. Ne méconnaissait-elle pas les vertus de la femme, en refusant à son amant proscrit, le même dévouement qu'elle aurait déployé pour son époux. Puis, je justifiais mes fautes en invoquant toutes les puretés de l'innocence! Enfin, je n'oubliai rien de ce qui peut toucher, attendrir une âme noble et généreuse.

— Mais, puisque je vous avoue tout, je vais vous aller chercher sa réponse et ma dernière lettre, dit Benassis en sortant pour monter à sa chambre.

Digitized by Google

XXVI.

AUX COEURS BLESSÉS, L'OMBRE ET LE SILENCE.

Le médecin revint bientôt en tenant à la main un portefeuille usé, dont il ne tira pas sans une émotion profonde des papiers mal en ordre et qui tremblèrent dans ses mains.

— Voici la fatale lettre, dit-il. La jeune fille qui traça ces caractères ne savait pas de quelle importance serait pour moi le papier qui contient ses pensées.

— Voici, dit le médecin en montrant une autre lettre, le dernier cri qui me fut arraché par mes souffrances, et vous en jugerez tout à l'heure.

Digitized by Google

Mon vieil ami porta lui-même ma supplication, la remit secrètement, humilia presque ses cheveux blancs en priant Évelina de la lire, d'y répondre, et voici ce qu'elle m'écrivit :

« Monsieur... »

— Moi qui naguère étais *son aimé*, nom chaste trouvé par elle pour exprimer un chaste amour, elle m'appelait *Monsieur!* Ce seul mot disait tout... Mais écoutez la lettre.

« Monsieur,

« Il est bien cruel pour une jeune fille d'aperce-
« voir de la fausseté dans l'homme à qui sa vie doit
« être confiée. Néanmoins j'ai dû vous excuser :
« nous sommes si faibles! Votre lettre m'a touchée;
« mais ne m'écrivez plus : votre écriture me cause
« des troubles que je ne puis supporter. Nous som-
« mes séparés pour toujours. Les raisons que vous
« m'avez données m'ont séduite; elles ont étouffé
« le sentiment qui s'était élevé dans mon âme contre
« vous. J'aimais tant à vous savoir pur! Mais vous
« et moi nous nous sommes trouvés trop faibles en
« présence de mon père! Oui, monsieur! j'ai osé
« parler en votre faveur. Pour supplier mes parents,
« il m'a fallu surmonter les plus grandes terreurs
« qui m'aient agitée, et presque mentir aux habi-
« tudes de ma vie. Maintenant, je cède encore à

Digitized by Google

« vos prières, et me rends coupable en vous répon-
« dant à l'insu de mon père; mais ma mère le sait.
« Son indulgence, en me laissant libre d'être seule
« un moment avec vous, m'a prouvé combien elle
« m'aimait, et m'a fortifiée dans mon respect pour
« les volontés de la famille que j'étais prête à mé-
« connaître. Aussi, monsieur, je vous écris pour
« la première et dernière fois. Je vous pardonne sans
« arrière-pensée tous les malheurs que vous avez
« semés dans ma vie. Oui, vous avez raison, un
« premier amour ne s'efface pas. Je ne suis plus une
« pure jeune fille, je ne saurais être une chaste
« épouse. J'ignore donc quelle sera ma destinée.
« Vous le voyez, monsieur, l'année que vous avez
« remplie aura de longs retentissements dans l'ave-
« nir; mais je ne vous accuse point. Je serai toujours
« aimée! pourquoi me l'avoir dit? Ces paroles ne
« calmeront pas l'âme agitée d'une pauvre fille soli-
« taire. Ne m'avez-vous pas déjà perdue dans ma
« vie future, en me donnant des souvenirs ineffaça-
« bles? Si je ne puis être qu'à Jésus, acceptera-t-il
« un cœur qui ne sera jamais complétement à lui,
« un cœur déchiré? Mais il ne m'a pas envoyé vai-
« nement ces afflictions, il a ses desseins, et voulait
« sans doute m'appeler à lui, lui mon seul refuge
« aujourd'hui. Monsieur, il ne me reste rien sur cette
« terre. Vous, pour tromper vos chagrins, vous
« avez toutes les ambitions naturelles à l'homme.
« Ceci n'est point un reproche, mais une sorte de
« consolation religieuse : je pense que si nous por-

Digitized by Google

« tons en ce moment un fardeau blessant, j'en ai la « part la plus pesante. Celui en qui j'ai mis tout « mon espoir, et dont vous ne sauriez être jaloux, « a noué notre vie ; il saura la dénouer suivant ses « volontés. Je me suis aperçu que vos croyances re- « ligieuses n'étaient pas assises sur cette foi vive et « pure qui nous aide à supporter ici-bas nos maux. « Mais, monsieur, si Dieu daigne exaucer les vœux « d'une constante et fervente prière, il vous accor- « dera les dons précieux de sa lumière. Adieu, vous « qui avez dû être mon guide, vous que j'ai pu « nommer *mon aimé* sans crime, et pour qui je « puis encore prier sans honte. Dieu dispose à son « gré de nos jours, il pourrait vous appeler à lui le « premier de nous deux. Si je restais seule au « monde, eh bien ! monsieur... confiez-moi cet en- « fant. »

Cette lettre pleine de sentiments généreux trompait mes espérances. Aussi, d'abord, n'écoutai-je que ma douleur. Plus tard, j'ai respiré le parfum que cette jeune fille essayait de jeter sur les plaies de mon âme en s'oubliant elle-même. Mais, dans le désespoir, je lui écrivis un peu durement.

« Mademoiselle, »

« Ce seul mot vous dit que je renonce à vous, et « que je vous obéis! Il y a encore je ne sais quelle « affreuse douceur à obéir à la personne aimée, « alors même qu'elle nous ordonne de la quitter.

Digitized by Google

« Vous avez raison, et je me condamne moi-même.
« J'ai jadis méconnu le dévouement d'une femme,
« ma passion doit être aujourd'hui méconnue. Mais
« je ne croyais pas que la seule femme à qui j'eusse
« fait don de mon âme dût être chargée d'exercer
« cette vengeance. Je n'aurais jamais soupçonné
« tant de dureté, de vertu peut-être dans un cœur
« qui me paraissait et si tendre et si aimant. Je
« viens de connaître l'étendue de mon amour, il a
« résisté à la plus inouïe de toutes les douleurs, au
« mépris de celle que j'aime et qui rompt sans re-
« gret les liens par lesquels nous nous étions unis.
« Adieu pour jamais. Je garde l'humble fierté du
« repentir, et vais chercher une condition où je
« puisse expier des fautes pour lesquelles vous,
« chargée d'être mon interprète dans les cieux,
« avez été sans pitié. Dieu sera peut-être moins
« cruel que vous ne l'êtes. Mes souffrances, souf-
« frances pleines de vous, puniront un cœur blessé
« qui saignera toujours dans la solitude; car, aux
« cœurs blessés il faut l'ombre et le silence. Au-
« cune autre image d'amour ne s'imprimera plus
« dans mon cœur. Quoique je ne sois pas femme,
« j'ai compris comme vous, qu'en disant : *Je t'aime,*
« je m'engageais pour toute la vie. Oui, ces mots pro-
« noncés à l'oreille de *mon aimée* n'étaient pas un
« mensonge, et, si je pouvais changer, vous auriez
« raison dans vos mépris. Vous serez donc à jamais
« l'idole de ma solitude. Le repentir et l'amour sont
« deux vertus qui doivent inspirer toutes les autres.

Digitized by Google

« Ainsi, malgré les abîmes qui vont nous séparer,
« vous serez toujours le principe de mes actions.
« Quoique vous ayez rempli mon cœur d'amertume,
« il ne s'y trouvera point contre vous de pensées
« amères. Ne serait-ce pas mal commencer mes nou-
« velles œuvres, que de ne pas épurer mon âme de
« tout levain mauvais? Adieu donc, vous le seul
« cœur que j'aime en ce monde et dont je suis chassé.
« Jamais adieu n'aura embrassé plus de sentiments
« ni plus de tendresse. N'emporte-t-il pas toute une
« vie et toute une âme qu'il n'est au pouvoir de
« personne de ranimer? Adieu, à vous la paix, à
« moi tout le malheur. »

Ces deux lettres lues, Genestas et Benassis se regardèrent pendant un moment, en proie à de tristes pensées qu'ils ne se communiquèrent point.

Digitized by Google

XXVII.

PLEURS ET MÉLANCOLIES.

— Après avoir envoyé cette dernière lettre dont vous voyez le brouillon, et qui, pour moi, représente aujourd'hui mes joies flétries, reprit Benassis, je tombai dans un abattement inexprimable. Les liens qui peuvent ici-bas attacher un homme à l'existence se trouvaient réunis dans cette chaste espérance, et je l'avais perdue. Il fallait dire adieu à l'amour vrai, permis, à toutes ses délices, et laisser mourir les idées généreuses qui florissaient inconnues au fond de mon cœur. Les vœux d'une âme repentante qui avait soif du beau, du bon, de l'honnête, étaient

Digitized by Google

repoussés par des gens vraiment religieux ! Monsieur, dans le premier moment, mon esprit fut agité par les résolutions les plus extravagantes, mais que l'aspect de mon fils combattit heureusement. Alors je sentis mon attachement pour lui s'accroître de tous les malheurs dont il était la cause innocente, et dont je devais m'accuser seul. Il devint donc toute ma consolation. A trente-quatre ans je pouvais encore espérer d'être noblement utile à mon pays. Je résolus d'y devenir un homme célèbre, afin d'effacer, à force de gloire ou sous l'éclat de la puissance, la faute qui entachait la naissance de mon fils. Que de beaux sentiments je lui dois ! et combien il m'a fait vivre pendant les jours où je m'occupais de son avenir !...

— J'étouffe, dit monsieur Benassis. Après onze ans, je ne puis encore penser à cette funeste année..... Cet enfant, je l'ai perdu, monsieur !....

Le médecin se tut, il se cacha la figure dans ses mains, qu'il laissa tomber quand il eut repris un peu de calme; et alors, Genestas ne vit pas sans émotion les larmes qui roulaient dans les yeux de son hôte.

— Monsieur, ce coup de foudre me déracina d'abord. Je ne recueillis les lumières d'une saine morale qu'après m'être transplanté dans un sol autre que celui du monde social. Je ne reconnus que plus tard la main de Dieu dans mes malheurs, et plus tard je sus me résigner en écoutant sa voix. Ma résignation ne pouvait pas être subite. Mon caractère

Digitized by Google

exalté dut se réveiller. Je dépensai les dernières flammes de ma fougue dans un dernier orage. J'hésitai longtemps avant de choisir le seul parti qu'il convient à un catholique de prendre. D'abord, je voulus me tuer. Tous ces événements ayant, outre mesure, développé chez moi le sentiment mélancolique, je me décidai froidement à cet acte de désespoir. Je pensai qu'il nous était licite de quitter la vie quand la vie nous quitte. Le suicide me semblait être dans la nature. Les peines extrêmes de l'âme doivent produire en l'homme les mêmes effets que l'extrême douleur; et cet être intelligent, souffrant par une maladie morale, a bien le droit de se tuer au même titre que la brebis qui, poussée par le *tournis*, se brise la tête contre un arbre. Les maux de l'âme sont-ils donc plus faciles à guérir que les maux corporels? j'en doute encore. Entre celui qui espère toujours, et celui qui n'espère plus, je ne sais lequel est le plus lâche. Le suicide me parut être la dernière crise d'une maladie morale, comme la mort naturelle est celle d'une maladie physique... Mais la vie morale étant soumise aux lois particulières de la volonté humaine, sa cessation ne doit-elle pas concorder aux manifestations de l'intelligence? Aussi est-ce une pensée qui tue, et non le pistolet... Mais, monsieur, les méditations que je fis en ces jours de deuil m'élevèrent à de plus hautes considérations. Pendant quelque temps je fus complice des grands sentiments de l'antiquité païenne, en y cherchant des droits nouveaux pour

Digitized by Google

l'homme, et je crus pouvoir, à la lueur des flambeaux modernes, creuser plus avant les questions jadis réduites en systèmes.

Épicure permettait le suicide; c'était le complément de sa morale. Il lui fallait à tout prix la jouissance des sens; cette condition défaillant, il était doux et loisible à l'être animé de rentrer dans la nature inanimée. La seule fin de l'homme étant le bonheur ou l'espérance du bonheur, pour qui souffrait, et souffrait sans espoir, la mort devenait un bien; se la donner volontairement était un dernier acte de bon sens. Cet acte, il ne le vantait pas, il ne le blâmait pas; il se contentait de dire, en faisant une libation à Bacchus : *Mourir! il n'y a pas de quoi rire, il n'y a pas de quoi pleurer.*

Plus moral et plus imbu de la doctrine des devoirs, Zénon et tout le Portique prescrivait, en certains cas, le suicide au stoïcien. Voici comment il raisonnait :

L'homme diffère de la brute en ce qu'il dispose souverainement de sa personne. Otez ce droit de vie et de mort sur lui-même, et vous le rendez esclave des hommes et des événements. Ce droit de vie et de mort, bien reconnu, forme le contre-poids efficace de tous les maux naturels et sociaux. Ce même droit, conféré à l'homme sur son semblable, engendre toutes les tyrannies. Donc, la puissance de l'homme n'existe nulle part sans la liberté la plus indéfinie dans ses actes.

Faut-il échapper aux conséquences honteuses

Digitized by Google

d'une faute irremédiable, l'homme vulgaire boit la honte et vit; le sage avale la ciguë et meurt. Faut-il disputer les restes de sa vie à la goutte qui broie les os, au cancer qui dévore la face, le sage juge de l'instant opportun, congédie les charlatans, et dit un dernier adieu à ses amis, qu'il attristait de sa présence. Tombé au pouvoir du tyran que l'on a combattu les armes à la main, que faire? l'acte de soumission est dressé : il n'y a plus qu'à signer ou à tendre le cou. L'imbécile tend le cou, le lâche signe, le sage finit par un dernier acte de liberté, il se frappe.

Hommes libres, s'écriait alors le stoïcien, sachez vous maintenir libres : libres de vos passions en les sacrifiant aux devoirs; libres de vos semblables, en leur montrant le fer ou le poison qui vous met hors de leurs atteintes; libres de la destinée, en fixant le point au-delà duquel vous ne lui laissez aucune prise sur vous; libres des préjugés, en ne les confondant pas avec les devoirs; libres de toutes les appréhensions animales, en sachant surmonter le grossier instinct qui enchaîne à la vie tant de malheureux.

Après avoir dégagé cette argumentation dans le fatras philosophique des anciens, je crus lui donner une forme chrétienne, en la corroborant par les lois du libre arbitre que Dieu nous a faites afin de pouvoir nous juger un jour à son tribunal, et je me disais : — Je plaiderai.

Mais, monsieur, ces raisonnements me firent son-

Digitized by Google

ger au lendemain de la mort, et je me trouvai aux prises avec mes anciennes croyances ébranlées. Alors tout devient grave dans la vie humaine, quand l'éternité pèse sur la plus légère de nos déterminations. Lorsque cette idée agit de toute sa puissance sur l'âme d'un homme, et lui fait sentir en lui je ne sais quoi d'immense qui le met en contact avec l'infini, les choses changent étrangement! De ce point de vue, la vie est bien grande et bien petite.

Le sentiment de mes fautes ne me fit point songer au ciel tant que j'eus des espérances sur la terre, et des soulagements à mes maux dans quelques occupations sociales. Aimer, se vouer au bonheur d'une femme, être chef d'une famille, n'était-ce pas donner de nobles aliments à ce besoin d'expier mes fautes qui me poignait? Cette tentative ayant échoué, n'était-ce pas encore une expiation que de se consacrer à un enfant? Mais quand après ces deux efforts de mon âme, la mort et le dédain y eurent mis un deuil éternel, quand tous mes sentiments furent blessés à la fois, et que je ne rencontrai plus rien ici-bas, je levaï les yeux vers le ciel, et j'y trouvai Dieu.

Cependant j'essayai de rendre encore la religion complice de ma mort. Je relus les Évangiles, et ne vis aucun texte où le suicide fût interdit. Mais cette lecture m'avait pénétré de la divine pensée du Sauveur des hommes. Certes, il n'y dit rien de l'immortalité de l'âme, mais il nous parle du beau royaume de son père. Il ne nous défend aussi nulle part le

Digitized by Google

parricide, mais il condamne tout ce qui est mal. La gloire de ses évangélistes, et la preuve de leur mission est moins d'avoir fait des lois, que d'avoir répandu sur la terre l'esprit nouveau des lois nouvelles.

Alors, monsieur, le courage qu'un homme déploie en se tuant me parut être sa propre condamnation : s'il se sent la force de mourir, il doit avoir celle de lutter. D'ailleurs, quitter la vie par découragement, n'est-ce pas abjurer la foi chrétienne, à laquelle Jésus a donné pour base ces sublimes paroles : *Heureux ceux qui souffrent !* Le suicide ne me parut donc plus excusable dans aucune crise, même chez l'homme qui, par une fausse entente de la grandeur d'âme, dispose de lui-même un instant avant que le bourreau ne le touche de sa hache. Jésus-Christ, en se laissant crucifier, ne nous a-t-il pas enseigné à obéir aux lois de l'État, même injustement appliquées? Le mot *Résignation*, gravé sur la croix de bois, si intelligible pour ceux qui savent lire les caractères sacrés, m'apparut alors dans sa divine clarté.

Le médecin avait dit ces dernières paroles en épanchant une chaleur extraordinaire ; il s'arrêta comme pour reprendre haleine.

Digitized by Google

Digitized by Google

XXVIII.

FIN DE LA CONFESSION.

— Je possédais encore quatre-vingt mille francs, reprit-il. D'abord je voulus aller loin des hommes, user ma vie en végétant au fond de quelque campagne. Mais la misanthropie, espèce de vanité cachée sous une peau de hérisson, n'est pas une vertu chrétienne. Le cœur d'un misanthrope ne saigne pas, il se contracte; le mien saignait par toutes ses veines.

Alors, monsieur, en pensant aux lois de l'Église et aux ressources qu'elle offre aux affligés, je vins à comprendre la beauté de la prière dans la solitude.

Digitized by Google

Alors j'eus pour idée fixe d'*entrer en religion*, suivant la belle expression de nos pères. Quoique mon parti fût pris avec fermeté, je me réservai néanmoins la faculté d'examiner les moyens que je devais employer pour parvenir à mon but. Je réalisai les restes de ma fortune et je partis presque tranquille. *La paix dans le Seigneur* était une espérance qui ne pouvait pas me tromper. Séduit d'abord par la règle de Saint-Bruno, je vins à la Grande-Chartreuse et j'en fis le chemin à pied, en proie à de graves pensées. Ce jour fut un jour solennel pour moi. Je ne m'attendais pas au majestueux spectacle offert par cette route où je ne sais quel pouvoir surhumain se montre à chaque pas. Ces rochers suspendus, ces précipices, ces torrents, cette voix dans le silence, cette solitude bornée par de hautes montagnes, et néanmoins sans bornes; cet asile, où de l'homme il ne parvient que sa curiosité stérile; cette sauvage horreur tempérée par les plus pittoresques créations de la nature; ces sapins millénaires et ces plantes d'un jour, tout cela rend grave, et il est difficile à certaines personnes de rire en traversant le désert de Saint-Bruno. Là triomphent les sentiments de la mélancolie. Je vis la Grande-Chartreuse. Je me promenai sous ses vieilles voûtes silencieuses; j'entendis, sous les arcades, tomber goutte à goutte l'eau de la source. J'entrai dans une cellule pour y prendre la mesure de mon néant et de mon avenir. Je respirai la paix profonde que mon prédécesseur y avait goûtée. Je lus avec attendrissement l'inscription qu'il y avait

Digitized by Google

mise sur la porte suivant la coutume du cloître. Tous les préceptes de la vie que je voulais mener y étaient résumés par trois mots latins : *Fuge, late, tace.*

Genestas inclina la tête comme s'il comprenait.

—J'étais décidé. Cette cellule boisée en sapin, ce lit dur, cette retraite, tout allait à mon âme. Les Chartreux étaient à la chapelle, j'allai prier avec eux. Là, mes résolutions s'évanouirent. Monsieur, je ne veux pas, je ne dois pas juger l'Église catholique, je suis très-othodoxe, je crois à ses œuvres et à ses lois. Mais en entendant ces vieillards, inconnus au monde et morts au monde, chanter l'office et leurs prières, je reconnus au fond de ce cloître une sorte d'égoïsme sublime. Cette retraite ne profite qu'à l'homme et n'est qu'un long suicide. Je ne la condamne pas, monsieur. Si l'Église a ouvert ses tombes, elles sont sans doute nécessaires à quelques chrétiens tout à fait inutiles au monde. Mais je crus mieux agir, en faisant profiter le monde social de mon repentir. En revenant de la Grande-Chartreuse je me plus à chercher quelles étaient les conditions où je pouvais accomplir mes pensées de résignation. Déjà, je menais imaginairement la vie d'un simple matelot ; je me condamnais à servir la patrie en me plaçant au dernier rang, m'oubliant moi-même, et renonçant à toutes les manifestations intellectuelles. Mais si c'était une vie de travail et de dévouement, elle ne me paraissait pas encore assez utile. N'était-ce pas tromper les vues de Dieu?

Digitized by Google

S'il m'avait donné quelque force dans l'esprit, n'était-ce pas mon devoir de l'employer au bien de mes semblables? Puis, s'il m'est permis de parler franchement sur moi-même, je sentais en moi je ne sais quel besoin d'expansion que blessaient des obligations purement mécaniques. Je ne voyais dans la vie des marins aucune pâture pour le cœur, pour cette bonté qui résulte de mon organisation, comme de chaque fleur s'exhale un parfum particulier.

Je fus, comme je vous l'ai déjà dit, obligé de coucher ici. Or, pendant la nuit, je crus entendre un ordre de Dieu dans la compatissante pensée que m'inspira l'état de ce pauvre pays. J'avais goûté aux sentiments de la maternité, je résolus de m'y livrer entièrement, de les assouvir encore plus largement que ne le font les mères, en devenant la sœur de charité de tout un pays, en y pansant continuellement les plaies du pauvre. Alors le doigt de Dieu me parut avoir fortement tracé ma destinée, quand je songeai que la première pensée grave de ma jeunesse m'avait fait incliner vers l'état de médecin, et alors je résolus de le pratiquer ici. D'ailleurs, *aux cœurs blessés l'ombre et le silence*, avais-je dit dans ma lettre; or, ce que j'avais écrit, ce que je m'étais promis à moi-même de faire, je voulus l'accomplir. Je suis donc entré dans une voie de silence et de résignation. Le *fuge, late, tace*, du Chartreux est ici ma devise; mais vie est une prière active, mon suicide moral est un bien pour ce pays sur lequel j'aime à répandre mon âme. L'habitude

Digitized by Google

de vivre avec des paysans, mon éloignement du monde m'ont réellement transformé. Mon visage a changé d'expression : il s'est habitué au soleil qui l'a ridé, durci. J'ai pris, d'un campagnard, l'allure, le langage, le costume, le laisser-aller, l'incurie de tout ce qui est grimace. Mes amis de Paris ou les petites-maîtresses dont j'étais le *sigisbé* ne reconnaîtraient jamais en moi l'homme qui fut un moment à la mode, le sybarite accoutumé aux inouïes délicatesses, au luxe, aux colifichets de Paris. Aujourd'hui, tout ce qui est extérieur m'est complétement indifférent, comme à tous ceux qui marchent sous la conduite d'une seule pensée. Je n'ai plus d'autre but dans la vie que de la quitter; je ne veux rien faire pour en prévenir ni pour en hâter la fin; mais je me coucherai sans chagrin pour mourir, le jour où la maladie viendra.

Voilà, monsieur, dans toute leur sincérité les événements de la vie antérieure à celle que je mène ici. Je ne vous ai rien déguisé de mes fautes; elles ont été grandes; elles me sont communes avec quelques hommes; j'ai beaucoup souffert, je souffre tous les jours; mais j'ai vu dans mes souffrances la condition d'un heureux avenir. Néanmoins, malgré ma résignation, il est des peines contre lesquelles je suis sans force. Aujourd'hui, j'ai failli succomber à des tortures secrètes, devant vous et à votre insu...

Genestas bondit sur sa chaise.

— Oui, capitaine Bluteau, vous étiez là.... Ne m'avez-vous pas montré le lit de la mère Colas lors-

Digitized by Google

que nous avons eu couché Jacques ? Hé bien, s'il m'est impossible de voir un enfant, sans penser à l'ange que j'ai perdu, jugez de mes douleurs en couchant un enfant condamné à mourir ! Je ne sais pas voir froidement un enfant.

Genestas s'agita sur sa chaise.

— Oui, ces têtes innocentes me parlent toujours de mes malheurs, et réveillent mes tourments. Alors il m'est affreux de penser que tant de gens me remercient du peu de bien que je fais ici, quand ce bien est le fruit de mes remords.

Vous connaissez seul, capitaine, le secret de ma vie. Si j'avais pris mon courage dans un sentiment plus pur que ne l'est celui de mes fautes, je serais bien heureux ! mais aussi n'aurais-je eu rien à vous dire de moi.

Digitized by Google

XXIX.

CONFUSION DE GENESTAS.

Lorsque M. Benassis eut terminé son récit, il remarqua sur la figure du militaire une expression profondément soucieuse qui le frappa. Touché d'avoir été si bien compris, il se repentit presque d'avoir affligé son hôte, et lui dit :

— Mais, capitaine Bluteau, ces malheurs...

—Ne m'appelez pas capitaine Bluteau! s'écria Genestas en interrompant le médecin et se levant soudain par un mouvement impétueux qui semblait accuser une sorte de mécontentement intérieur. Il n'y a pas de capitaine Bluteau, je suis un gredin!...

Digitized by Google

M. Benassis regarda, non sans une vive surprise, Genestas, qui se promenait dans le salon comme un bourdon cherchant l'issue de la chambre où il est entré par mégarde.

— Mais, monsieur, qui êtes-vous donc? demanda Benassis.

— Ah! voilà! répondit le militaire en revenant se placer devant le médecin, qu'il n'osait envisager.

—Je vous ai trompé! reprit-il d'une voix altérée. Pour la première fois de ma vie, j'ai fait un mensonge, et j'en suis bien puni! Je ne peux plus vous dire l'objet de ma visite et de mon maudit espionnage! Depuis que j'ai, pour ainsi dire, entrevu votre âme, j'aurais mieux aimé recevoir un soufflet que de vous entendre m'appeler Bluteau. Vous pouvez me pardonner cette imposture, vous! mais moi, je ne me la pardonnerai jamais; moi, Pierre-Joseph Genestas, qui, pour sauver ma vie, ne mentirais pas devant un conseil de guerre.

— Vous êtes le commandant Genestas!... s'écria Benassis en se levant. Il prit la main de l'officier, la serra fort affectueusement, et dit : — Monsieur, comme vous le prétendiez tout à l'heure, nous étions amis sans nous connaître. J'ai bien vivement désiré de vous voir en entendant parler de vous par M. Gravier. Un homme de Plutarque, me disait-il.

— Ce Plutarque a tort! répondit Genestas. Je suis indigne de vous, et je me battrais! Je devais vous avouer tout bonnement mon secret. Mais non! J'ai

Digitized by Google

bien fait de prendre un masque et de venir moi-même chercher ici des renseignements sur vous. Je sais maintenant que je dois me taire. Si j'avais agi franchement, je vous eusse fait de la peine. Dieu me préserve de vous causer le moindre chagrin !...

— Mais je ne vous comprends pas, commandant.

—Restons-en là. Je ne suis pas malade; j'ai passé une bonne journée, et je m'en irai demain. Mais quand vous viendrez à Grenoble, vous y trouverez maintenant un ami de plus, et ce n'est pas un ami pour rire ! La bourse, le sabre, le sang, tout est à vous chez Pierre-Joseph Genestas... Après tout, vous avez semé vos paroles dans un bon terrain. Quand j'aurai ma retraite, j'irai dans une manière de trou, j'en serai le maire, et je tâcherai de vous imiter. Il me manque votre science, mais j'étudierai.

— Vous aurez raison, monsieur. Le propriétaire qui emploie son temps à corriger un simple vice d'exploitation dans une commune fait à son pays autant de bien que peut en faire le meilleur médecin. Mais vous excitez singulièrement ma curiosité. Puis-je donc vous être utile en quelque chose ?

— Utile !... dit le commandant d'une voix émue. Mon Dieu ! mon cher monsieur Benassis, le service que je venais vous prier de me rendre est presque impossible. Tenez, j'ai tué des chrétiens dans ma vie, mais on peut tuer les gens et avoir bon cœur; aussi, tout rude que je parais être, je sais encore comprendre certaines choses.

— Mais parlez...

Digitized by Google

— Non, je ne veux pas vous causer volontairement de la peine.

— Oh! commandant, je puis beaucoup souffrir...

— Monsieur, dit le militaire en tremblant, il s'agit de la vie d'un enfant...

Le front de M. Benassis se plissa soudain, mais il fit un geste pour prier Genestas de continuer.

— Un enfant, reprit le commandant, qui peut encore être sauvé par des soins constants et minutieux. Où trouver un médecin capable de se consacrer à un seul malade? A coup sûr, il n'était pas dans une ville. J'avais entendu parler de vous comme d'un excellent homme, mais j'avais peur d'être la dupe de quelque réputation usurpée. Or, avant de confier mon petit à ce M. Benassis, dont on me racontait tant de belles choses, j'ai voulu l'étudier. Maintenant...

— Assez, dit le médecin. Cet enfant est donc à vous?...

— Non, mon cher monsieur Benassis, non. Pour vous expliquer ce mystère, il faudrait vous raconter une histoire où je ne joue pas le beau rôle. Mais vous m'avez confié vos secrets, je puis bien vous dire les miens...

— Attendez, commandant, dit le médecin en appelant Jacquotte, qui vint aussitôt, et à laquelle il demanda son thé.

—Voyez-vous, commandant, le soir, quand tout dort, je ne dors pas, moi; mes chagrins m'oppressent; et alors je cherche à les oublier en buvant du

Digitized by Google

thé. Cette boisson procure une sorte d'ivresse nerveuse, un sommeil sans lequel je ne vivrais pas. Refusez-vous toujours d'en prendre?

—Moi, dit Genestas, je préfère votre vin de l'Ermitage.

—Soit; Jacquotte, dit Benassis à sa servante, apportez du vin et des biscuits.

— Nous nous coifferons pour la nuit, reprit le médecin en s'adressant à son hôte.

— Ce thé doit vous faire bien du mal! dit Genestas.

— Il me cause d'horribles accès de goutte, mais je ne saurais me défaire de cette habitude, elle est trop douce, elle me donne tous les soirs un moment pendant lequel la vie n'est plus pesante. Allons! je vous écoute, votre récit effacera peut-être l'impression trop vive des souvenirs que je viens d'évoquer...

Digitized by Google

Digitized by Google

XXX.

POURQUOI GENESTAS S'ÉTAIT FAIT BLUTEAU.

— Mon cher monsieur, dit Genestas en plaçant sur la cheminée son verre vidé, après la retraite de Moscou, mon régiment se refit dans une petite ville de Pologne. Nous y rachetâmes des chevaux à prix d'or, et nous y restâmes en garnison jusqu'au retour de l'Empereur.

Voilà qui va bien.

Il faut vous dire que j'avais alors un ami.

Pendant la retraite, j'avais été plusieurs fois sauvé par les soins d'un maréchal-des-logis, nommé Renard, qui fit pour moi de ces choses après lesquelles

Digitized by Google

deux hommes doivent être frères, sauf la discipline.

Nous étions logés dans la même maison, un de ces nids à rats construits en bois, où demeurait toute une famille, et où vous n'auriez pas cru pouvoir mettre un cheval. Cette bicoque appartenait à des juifs qui y pratiquaient leurs trente-six commerces. Le vieux père juif, dont les doigts ne se trouvèrent pas gelés pour manier de l'or, avait très-bien fait ses affaires pendant notre déroute. Ces gens-là, ça vit dans l'ordure et ça meurt dans l'or. Leur maison était élevée sur des caves où ils avaient fourré leurs enfants, et notamment une fille belle comme une juive quand elle se tient propre et qu'elle n'est pas blonde...

Ça avait dix-sept ans, c'était blanc comme neige, des yeux de velours, des cils noirs comme des queues de rat, des cheveux luisants, touffus, qui donnaient envie de les manier : une créature vraiment parfaite !

Enfin, monsieur, j'aperçus le premier ces singulières provisions, un soir que l'on me croyait couché, et que je fumais tranquillement ma pipe en me promenant dans la rue. Ces enfants grouillaient tous pêle-mêle comme une nichée de chiens. C'était drôle à voir. Le père et la mère soupaient avec eux. A force de regarder je découvris dans le brouillard de fumée, que faisait le père avec ses bouffées de tabac, la jeune juive qui se trouvait là comme un napoléon tout neuf dans un tas de gros sous.

Digitized by Google

Moi, mon cher Benassis, je n'ai jamais eu le temps de réfléchir à l'amour ; cependant lorsque je vis cette jeune fille, je compris que jusqu'alors je n'avais fait que céder à la nature ; mais cette fois, tout en était, la tête, le cœur et le reste.

Je devins donc amoureux de la tête aux pieds, oh! mais rudement. Je demeurai là fumant ma pipe, occupé à regarder la juive jusqu'à ce qu'elle eût soufflé sa chandelle et qu'elle se fût couchée. Impossible de fermer l'œil ! Je restai pendant toute la nuit, chargeant ma pipe, la fumant, me promenant dans la rue ; je n'avais jamais été comme ça. Ce fut la seule fois de ma vie que je pensai à me marier. Quand vint le jour, j'allai seller mon cheval, et je trottai pendant deux grandes heures dans la campagne pour me rafraîchir ; et, sans m'en apercevoir, j'avais presque fourbu ma bête...

Genestas s'arrêta ; puis, regardant son nouvel ami d'un air inquiet :

—Excusez-moi, Benassis. Je ne suis pas orateur ; je parle comme ça me vient ; si j'étais dans un salon, je me gênerais ; mais avec vous et à la campagne...

— Continuez... dit Benassis.

— Quand je revins à ma chambre, j'y trouvai Renard tout inquiet. Me croyant tué en duel, il nettoyait ses pistolets, et avait idée de chercher chicane à celui qui m'aurait mis à l'ombre. Voilà le caractère du pèlerin. Alors je lui confiai mon amour en lui montrant la niche aux enfants. Comme il en-

Digitized by Google

tendait le patois de ces gens-là, je le priai de m'aider à faire mes propositions au père et à la mère; et de tâcher d'établir une correspondance avec Judith. Elle se nommait Judith. Enfin, monsieur, pendant quinze jours je fus le plus heureux des hommes, parce que tous les soirs le juif et sa femme nous firent souper avec Judith. Vous connaissez ces choses-là, je ne vous en impatienterai nullement. Cependant, si vous ne comprenez pas le tabac, vous ignorez le plaisir d'un honnête homme qui fume tranquillement sa pipe avec Renard et le père de la fille, en voyant la princesse; c'est très-agréable.

Mais je dois vous dire que Renard était un Parisien, un fils de famille. Son père, qui faisait un gros commerce d'épicerie, l'avait élevé pour être notaire, et il savait quelque chose; mais la conscription l'ayant pris, il lui fallut dire adieu à l'écritoire. Il était moulé d'ailleurs pour porter l'uniforme, avait une figure de jeune fille, et connaissait l'art d'enjôler le monde parfaitement bien.

C'était lui que Judith aimait, et elle se souciait de moi comme un cheval se soucie de poulets rôtis. Or, pendant que je m'extasiais et que je voyageais dans la lune en regardant Judith, mon Renard, qui n'avait pas volé son nom, entendez-vous, faisait son chemin sous terre. Le traître s'entendait avec la fille, et si bien, qu'ils se marièrent à la mode du pays, parce que les permissions auraient été trop de temps à venir. Mais il promit d'épouser suivant la loi française, si par hasard le mariage était attaqué. Le fait

Digitized by Google

est qu'en France madame Renard redevint mademoiselle Judith.

Si j'avais su cela, moi, j'aurais tué Renard, et net, sans seulement lui laisser le temps de souffler ; mais le père, la mère, la fille et mon maréchal-des-logis, tout cela s'entendit comme des larrons en foire. Pendant que je fumais ma pipe, que j'adorais Judith comme un saint-sacrement, mon Renard convenait de ses rendez-vous, et poussait très-bien ses petites affaires. Vous êtes la seule personne à qui j'aie parlé de cette histoire, que je nomme une infamie. Je me suis toujours demandé pourquoi un homme mourrait de honte s'il prenait une pièce d'or, et pourquoi il vole la femme, le bonheur, la vie de son ami sans scrupule.

Enfin, ils étaient mariés et heureux, que j'étais toujours là le soir, à souper, admirant, comme un imbécile, Judith, et répondant comme un *tenor* aux mines qu'elle faisait pour me clore les yeux. Vous pensez bien qu'ils ont payé leurs tromperies singulièrement cher. Foi d'honnête homme, Dieu fait plus d'attention aux choses de ce monde que nous ne le croyons.

Voici les Russes qui nous débordent. La campagne de 1813 commence. Nous sommes envahis. Un beau matin, l'ordre nous arrive de nous trouver sur le champ de bataille de Lutzen, à une heure dite. L'Empereur savait bien ce qu'il faisait en nous commandant de partir promptement. Les Russes nous avaient tourné. Notre colonel s'embarbouille à faire

Digitized by Google

des adieux à une Polonaise qui demeurait à un demi-quart de lieue de la ville. L'avant-garde des Cosaques l'empoigne juste, lui et son piquet.

Nous n'avons que le temps de monter à cheval, et de nous former en avant de la ville pour livrer une escarmouche de cavalerie, et repousser mes Russes, afin d'avoir le temps de filer pendant la nuit. Nous avons chargé durant trois heures, et fait de vrais tours de force. Pendant que nous nous battions, les équipages et tout notre matériel prenaient les devants. Nous avions un parc d'artillerie, et de grandes provisions de poudre dont l'Empereur avait un cruel besoin : il fallait les lui amener à tout prix. Notre défense en imposa aux Russes, qui nous crurent soutenus par un corps d'armée.

Néanmoins, bientôt avertis de leur erreur par des espions, ils apprirent qu'ils n'avaient devant eux qu'un régiment de cavalerie, et nos dépôts d'infanterie. Alors, monsieur, vers le soir, ils firent une attaque à tout démolir, et si chaude, que nous y sommes restés plusieurs. Nous fûmes enveloppés. J'étais avec Renard au premier rang, et voyais mon Renard se battre, charger comme un vrai démon. Il pensait à sa femme. Grâce à lui, nous pûmes regagner la ville que nos malades avaient mise en état de défense ; mais c'était à faire pitié.

Nous rentrions les derniers, lui et moi. Nous trouvons notre chemin barré par un gros de Cosaques. Nous piquons là-dessus. Un de ces sauvages allait m'enfiler avec sa lance ; Renard le voit, et pousse

Digitized by Google

son cheval entre nous deux pour détourner le coup. Sa pauvre bête, un bel animal, ma foi, reçoit le fer, et entraîne en tombant par terre Renard et le Cosaque, l'un sur l'autre. Voilà des chevaux qui se battent, qui ruent, et mon pauvre maréchal-des-logis a la tête cassée par une ruade du Cosaque. Je tue le Cosaque. Je prends Renard par le bras, et le mets devant moi sur mon cheval, en travers, comme un sac de blé.

— Adieu, mon capitaine, tout est fini...

— Non, lui dis-je, il faut voir...

J'étais alors en ville, je descends, je l'assieds au coin d'une maison sur un peu de paille. Il avait la tête brisée, la cervelle dans ses cheveux, et il parlait. Oh! c'était un fier homme!...

— Nous sommes quittes, dit-il. Je vous ai donné ma vie, je vous ai pris Judith... Ayez soin d'elle et de son enfant, si elle en a un. D'ailleurs, épousez-la...

Monsieur, dans le premier moment, je le laissai là comme un chien. Mais quand ma rage fut passée, je revins. Il était mort. Les Cosaques avaient mis le feu à la ville. Je me souvins de Judith alors. J'allai donc la chercher. Elle se mit en croupe, et, grâce à la vitesse de mon cheval, je rejoignis le régiment qui avait opéré sa retraite. Quant au juif et à sa famille : plus personne! tous disparus comme des rats. Judith seule attendait Renard. Je ne lui ai rien dit, vous comprenez, dans le commencement.

Digitized by Google

Alors, monsieur, il m'a fallu songer à cette femme au milieu de tous les désastres de la campagne de 1813, la loger, lui donner ses aises, enfin la soigner. Je crois qu'elle ne s'est guère aperçue de l'état de guerre où nous étions. J'avais l'attention de la tenir toujours à dix lieues de nous, en avant, vers la France. Elle est accouchée d'un garçon pendant que nous nous battions à Hanau. Je fus blessé à cette affaire-là, je la rejoignis à Strasbourg, puis je revins sur Paris : j'ai eu le malheur d'être au lit pendant la campagne de France. Sans ce triste hasard, je passais dans les grenadiers de la garde; l'Empereur m'y avait donné de l'avancement. Enfin, monsieur, j'ai donc été obligé de soutenir une femme, un enfant qui ne m'appartenaient point, et j'avais trois côtes ébréchées ! Vous comprenez que ma solde, ce n'était pas la France. Le père Renard, vieux requin sans dents, ne voulut pas de sa bru. Le père juif était fondu. Judith se mourait de chagrin. Un matin elle pleurait en achevant mon pansement.

— Judith, lui dis-je, votre enfant est perdu.

— Et moi aussi ! dit-elle.

— Bah ! répondis-je. Nous allons faire venir les papiers nécessaires, je vous épouserai et je reconnaîtrai pour mien l'enfant de...

Je n'ai pas pu achever.

Ah ! mon cher monsieur, l'on peut tout faire pour recevoir le regard de morte par lequel Judith me remercia. Je vis que je l'aimais toujours, et, ce jour-

Digitized by Google

là, son petit entra dans mon cœur. Pendant que les papiers, le père et la mère juifs, étaient en route, la pauvre femme achevait de mourir. Enfin, l'avant-veille de sa mort, elle eut la force de s'habiller, de se parer, de faire toutes les cérémonies d'usage, de signer leur tas de papiers, et quand son enfant eut un nom et un père, elle revint se coucher. Je lui baisai les mains et le front, puis elle mourut. Voilà mes noces !

Le surlendemain, après lui avoir acheté cinq pieds de terre où la pauvre fille est couchée, je me suis trouvé le père d'un orphelin. Je l'ai mis en nourrice pendant la campagne de 1815. Depuis ce temps-là, sans que personne sût mon histoire, qui n'était pas belle à dire, j'ai pris soin de ce petit drôle comme s'il était vraiment à moi. Son grand-père est au diable, il est ruiné, il court avec sa famille entre la Perse et la Russie. Il y a des chances pour qu'il fasse fortune, car il paraît s'entendre au commerce des pierres précieuses. J'ai mis cet enfant au collége. Mais dernièrement, je l'ai fait si bien manœuvrer dans ses mathématiques pour le colloquer à l'École polytechnique, et l'en voir sortir avec un bon état, que ce pauvre petit homme est tombé malade. Il a la poitrine faible. A entendre les médecins de Paris, il y aurait encore de la ressource s'il courait dans les montagnes, s'il était soigné comme il faut, à tout moment, par un homme de bonne volonté. J'avais donc pensé à vous, et j'étais venu pour faire une reconnaissance de vos idées, de votre train de

Digitized by Google

vie. D'après ce que vous m'avez dit, je ne saurais vous donner ce chagrin-là, quoique nous soyons déjà bons amis.

Digitized by Google

XXXI.

SOUFFRANCES OFFERTES A DIEU.

— Commandant, dit M. Benassis après un moment de silence, amenez-moi l'enfant de Judith. Dieu veut sans doute que je passe par cette dernière épreuve, et je la subirai. Ce seront des souffrances à offrir au Dieu dont le fils est mort sur la croix. D'ailleurs mes émotions pendant votre récit ont été douces; n'est-ce pas un favorable augure?

Genestas serra vivement les deux mains de Benassis dans les siennes, sans pouvoir réprimer quelques larmes qui humectèrent ses yeux et roulèrent sur ses joues tannées.

Digitized by Google

— Gardons-nous le secret de tout cela!... dit-il.

— Oui, commandant. Mais vous n'avez pas bu.

— Je n'ai pas soif, répondit Genestas. Je suis tout bête.

— Hé bien, quand me l'amènerez-vous?

— Mais demain, si vous le voulez. Il est à Grenoble depuis deux jours.

— Hé bien, partez demain matin. Je vous attendrai chez la Fosseuse, où nous déjeunerons tous les quatre ensemble.

— Convenu, dit Genestas.

Et ils allèrent se coucher, en se souhaitant mutuellement une bonne nuit. Mais arrivés sur le palier qui séparait leurs chambres, Genestas posa sa lumière sur l'appui de la croisée, il s'approcha de Benassis, et lui dit :

— Tonnerre de Dieu! je ne vous quitterai pas ce soir sans vous dire que vous êtes la troisième créature qui m'a fait comprendre qu'il y avait quelque chose là-haut!

Et il montra le ciel.

Le médecin lui répondit par un sourire plein de mélancolie, et lui serra la main très-affectueusement.

Digitized by Google

XXXII.

LE DÉJEUNER CHEZ LA FOSSEUSE.

Le lendemain, de grand matin, le commandant Genestas partit pour la ville, et, vers le milieu de la journée, il se trouvait sur la grande route de Grenoble au bourg, à la hauteur du sentier qui menait chez la Fosseuse.

Il était dans un de ces chars découverts et à quatre roues, menés par un seul cheval, voiture légère qui se rencontre sur toutes les routes de ces pays montagneux. Genestas avait pour compagnon un jeune homme maigre et chétif, qui paraissait n'a-

Digitized by Google

voir que douze ans, quoiqu'il entrât dans sa seizième année.

Avant de descendre, l'officier regarda dans plusieurs directions en cherchant quelque paysan qui pût ramener la voiture chez M. Benassis. L'étroitesse du sentier ne permettait pas de la conduire jusqu'à la maison de la Fosseuse. Le garde-champêtre déboucha par hasard sur la route, et tira de peine l'officier. Alors Genestas et son fils adoptif gagnèrent à pied le lieu du rendez-vous, à travers les sentiers de la montagne.

— Ne serez-vous pas heureux, Adrien, de courir dans ce beau pays pendant toute une année, d'apprendre à chasser, à monter à cheval, au lieu de pâlir sur vos livres ? Tenez, voyez.

Adrien jeta sur la belle vallée le regard pâle d'un enfant malade; mais, indifférent comme le sont tous les enfants aux beautés de la nature, il continua d'aller en disant:

— Vous êtes bien bon, mon père!

Genestas eut le cœur froissé par cette insouciance maladive, et atteignit la maison de la Fosseuse sans avoir dit un mot de plus à son fils.

— Commandant, vous êtes exact! s'écria Benassis en se levant du banc de bois sur lequel il était assis.

Mais il se remit sur son banc, et demeura pensif en voyant Adrien, dont il étudia lentement la figure pâle, non sans admirer les belles lignes ovales qui prédominaient dans cette noble physionomie.

Digitized by Google

C'était en effet le vivant portrait de sa mère, dont il avait le teint olivâtre, et les beaux yeux noirs, spirituellement mélancoliques. Le caractère de la beauté juive-polonaise se retrouvait dans cette tête chevelue, trop forte pour le corps frêle auquel elle appartenait.

— Dormez-vous bien, mon petit homme? lui demanda Benassis.

— Oui, monsieur...

— Montrez-moi vos genoux, retroussez votre pantalon.

Adrien dénoua ses jarretières en rougissant, et montra son genou, que le médecin palpa soigneusement.

— Bien. Parlez, criez! criez fort!

Adrien cria.

— Assez! Donnez-moi vos mains.

Le jeune homme tendit des mains molles et blanches, veinées de bleu comme celles d'une femme.

— Dans quel collége étiez-vous à Paris?

— A Saint-Louis...

— Votre proviseur ne lisait-il pas son bréviaire pendant la nuit?

— Oui, monsieur.

— Vous ne dormiez donc pas tout de suite?...

Adrien ne répondant pas, Genestas dit au médecin :

— Ce proviseur est un digne prêtre. Il m'a conseillé de retirer mon petit fantassin, pour cause de santé.

Digitized by Google

— Hé bien ! répondit Benassis en plongeant un regard lumineux dans les yeux tremblants d'Adrien, il y a encore de la ressource. Nous ferons un homme de cet enfant. Nous vivrons ensemble comme deux camarades. Nous nous coucherons et nous lèverons de bonne heure. Je lui apprendrai à monter à cheval. Après un mois ou deux consacrés à lui refaire l'estomac, par le régime du laitage, nous le remettrons entre les mains de Butifer, avec lequel il ira chasser le chamois. Donnez quatre ou cinq mois de vie agreste à votre fils, et vous ne le reconnaîtrez plus, commandant. Butifer va se trouver bien heureux ! Nous vous aurons des ports d'armes et des permis de chasse. Oh ! je connais le pèlerin. Il vous mènera, mon petit ami, jusqu'en Suisse, à travers les Alpes ! vous hissera sur les pics, et vous grandira de six pouces en six mois. Il rougira vos joues, endurcira vos nerfs, et vous fera oublier les habitudes de collége. Alors vous pourrez aller reprendre vos études, et deviendrez un homme. Butifer est un honnête garçon, nous pouvons lui confier la somme nécessaire pour défrayer vos voyages et vos chasses. La responsabilité qui pèsera sur lui le rendra sage pendant une demi-année : ce sera autant de gagné.

La figure de Genestas semblait s'éclairer de plus en plus, à chaque parole du médecin.

— Allons déjeuner. La Fosseuse est impatiente de vous voir ! dit Benassis en donnant une petite tape sur les joues d'Adrien.

Digitized by Google

— Il n'est donc pas poitrinaire? demanda Genestas au médecin en le prenant par le bras et l'entraînant à l'écart.

— Pas plus que vous et moi.

— Mais qu'a-t-il?

— Ha! répondit Benassis, il est dans un mauvais moment, voilà tout.

La Fosseuse se montra sur le seuil de sa porte, et Genestas ne vit pas sans surprise sa mise à la fois simple et coquette. Ce n'était plus la paysanne de la veille, c'était presque une femme de Paris, élégante et gracieuse, qui lui jeta des regards contre lesquels le cœur du cavalier n'était pas préparé. Le déjeuner était servi sur une table de noyer sans nappe, mais reluisante et si bien cirée, qu'elle semblait avoir été vernie. C'étaient des œufs et du beurre, des fraises de montagne qui embaumaient, et partout des bouquets de fleurs. A cet aspect, le commandant ne put s'empêcher d'envier cette simple maison et cette pelouse. Il regarda la Fosseuse d'un air qui exprimait à la fois des espérances et des doutes; puis, il porta ses yeux sur Adrien, à qui la Fosseuse donnait des œufs, et dont elle s'occupait par maintien.

— Commandant, dit Benassis, vous savez à quel prix vous recevez ici l'hospitalité. Vous devez conter à ma Fosseuse quelque chose de militaire.

— Il faut d'abord laisser monsieur déjeuner tranquillement; mais après qu'il aura pris son café...

Digitized by Google

— Certes, je le veux bien, répondit le commandant; néanmoins je mets une condition à mon récit. Vous nous direz une aventure de votre ancienne existence.

— Mais, monsieur, répondit-elle en rougissant, il ne m'est jamais rien arrivé qui vaille la peine d'être raconté.

— Voulez-vous encore un peu de ce pâté au riz, mon ami?... dit-elle en voyant l'assiette d'Adrien vide.

— Oui, mademoiselle.

— Il est délicieux ce pâté! dit Genestas.

— Que direz-vous donc de son café à la crême!... s'écria Benassis.

— J'aimerais mieux entendre parler notre jolie hôtesse!...

— Vous vous y prenez mal, Genestas!... dit Benassis.

— Écoute, mon enfant, dit le médecin en s'adressant à la Fosseuse dont il serra la main, cet officier que tu as là près de toi cache un cœur excellent sous ses dehors sévères, et tu peux causer ici à ton aise. Parle, ou tais-toi, nous ne voulons pas t'importuner. Pauvre enfant! si jamais tu peux être entendue et comprise, ce sera par les trois personnes avec lesquelles tu te trouves en ce moment. Raconte-nous tes amours: ce ne sera point prendre sur les secrets de ton cœur.

— Voici le café que nous apporte Mariette. Lorsque vous serez tous servis, je veux bien vous dire

Digitized by Google

mes amours. Mais monsieur le commandant n'oubliera pas sa promesse? ajouta-t-elle en lui lançant un regard à la fois modeste et agressif.

— J'en suis incapable, mademoiselle, répondit respectueusement Genestas.

Digitized by Google

Digitized by Google

XXXIII.

ÉLÉGIE.

— A l'âge de seize ans, dit la Fosseuse, quoique je fusse toute malingre, j'étais forcée de mendier mon pain sur les routes de la Savoie. Je couchais aux Échelles, dans une crèche pleine de paille. L'aubergiste qui me logeait était un bon homme, mais sa femme ne pouvait pas me souffrir et m'injuriait toujours. Ça me faisait bien de la peine, car je n'étais pas une mauvaise pauvresse; je priais Dieu soir et matin; je ne volais point; j'allais au commandement du ciel, demandant de quoi vivre, parce que

Digitized by Google

je ne savais rien faire, et que j'étais vraiment malade, tout à fait incapable de lever une houe ou de dévider du coton. Eh bien, je fus chassée de chez l'aubergiste à cause d'un chien. Depuis que j'étais née, je n'avais jamais rencontré chez personne des regards qui me fissent du bien; j'étais sans parents et sans amis. La bonne femme Morin, qui m'a élevée, était morte. Elle été bien bonne pour moi, mais je ne me souviens guère de ses caresses. D'ailleurs, la pauvre vieille travaillait à la terre comme un homme; et si elle me dorlotait, elle me donnait aussi des coups de cuiller sur les doigts quand j'allais trop vite en mangeant notre soupe dans son écuelle. Pauvre vieille, il n'y a pas de jour que je ne la mette dans mes prières! Veuille le bon Dieu lui faire là-haut une vie plus heureuse qu'ici-bas, surtout un lit meilleur! Elle se plaignait toujours du grabat où nous couchions toutes les deux.

Vous ne sauriez vous imaginer, mes chers messieurs, comme ça fait mal à un bon cœur, de ne récolter que des injures, des rebuffades, et des regards qui vous percent l'âme comme si c'étaient des coups de couteau. J'ai fréquenté de vieux pauvres à qui ça ne faisait plus rien du tout; mais je n'étais point créée pour ce métier-là. Un *non* m'a toujours fait pleurer. Chaque soir, je revenais plus triste; et je ne me consolais qu'après avoir fait ma prière. Enfin, dans toute la création de Dieu, il n'y avait pas un seul cœur où je pusse reposer le mien! Je n'avais que le bleu du ciel pour ami.

Digitized by Google

J'ai toujours été heureuse en voyant le ciel tout bleu! Quand il n'y avait plus de nuages là-haut, je me couchais dans un coin des rochers, et je regardais le temps. Je rêvais que j'étais une grande dame. A force de voir, je me croyais baignée dans ce bleu. Je vivais là-haut en idée. Je ne sentais plus rien de pesant. Je montais vers les anges.

Pour en revenir à mes amours, je vous dirai que l'aubergiste avait eu de sa chienne un petit chien gentil comme une personne, blanc, moucheté de noir aux pattes; je le vois toujours, ce chérubin. Ce pauvre petit est la seule créature qui dans ce temps-là m'ait jeté des regards d'amitié. Je lui gardais mes meilleurs morceaux. Il me connaissait, venait au-devant de moi le soir, n'avait point honte de ma misère, sautait sur moi, me léchait les pieds. Enfin il y avait dans ses yeux quelque chose de si reconnaissant, que souvent je pleurais en le voyant.

— Il n'y a pourtant que lui qui m'aime! me disais-je.

L'hiver, il se couchait à mes pieds. Je souffrais tant de le voir battre, que je l'avais accoutumé à ne plus entrer dans les maisons pour y voler des os, et il se contentait de mon pain. Si j'étais triste, il se mettait devant moi, me regardait dans les yeux, et semblait me dire :

— Tu es donc triste, ma pauvre Fosseuse?

Si les voyageurs me jetaient des sous, il les ramassait dans la poussière et me les apportait, ce bon caniche. Quand j'ai eu cet ami-là, j'ai été moins

Digitized by Google

malheureuse. Je mettais de côté tous les jours quelques sous pour tâcher de faire cinquante francs afin de l'acheter à M. Manseau. Un jour, sa femme, voyant que le chien m'aimait, s'avisa d'en raffoler. Notez que le chien ne pouvait pas la souffrir. Ces bêtes-là, ça flaire les âmes, et elles voient tout de suite quand on les aime. J'avais une pièce d'or de vingt francs cousue dans le haut de mon jupon, alors je dis à M. Manseau.

— Mon cher monsieur, je comptais vous offrir mes économies de l'année pour votre chien; mais avant que votre femme ne le veuille pour elle, quoiqu'elle ne s'en soucie guère, vendez-le-moi vingt francs! tenez, les voici.

— Non, ma mignonne, me dit-il, serrez vos vingt francs. Le ciel me préserve de prendre l'argent des pauvres. Gardez le chien; mais si ma femme crie trop, allez-vous-en.

Sa femme lui fit une scène pour le chien. Ah! mon Dieu, l'on aurait dit que le feu était à la maison. Et vous ne savez pas ce qu'elle imagina? Voyant que le chien était à moi d'amitié, qu'elle ne pourrait jamais l'avoir, elle l'a fait empoisonner. Mon pauvre caniche est mort entre mes bras. Je l'ai pleuré comme si c'était mon enfant, et je l'ai enterré sous un pin. Vous ne savez pas tout ce que j'ai mis dans sa fosse. Je me suis dit, en m'asseyant là, que je serais donc toujours seule sur la terre; que rien ne me réussirait; que j'allais redevenir comme j'étais auparavant, sans personne au monde,

Digitized by Google

et que je ne verrais pour moi d'amitié dans aucun regard. Je suis restée enfin là toute une nuit à la belle étoile, priant Dieu de me prendre en pitié.

Quand je revins sur la route, je vis un petit pauvre de dix ans qui n'avait pas de mains. Le bon Dieu m'a exaucée, pensai-je. Le fait est que je ne l'avais jamais prié comme pendant cette nuit-là. Je vais prendre soin de ce pauvre petit, me dis-je, nous mendierons ensemble, et je serai sa mère; à deux on doit mieux réussir; j'aurai peut-être plus de courage pour lui que je n'en ai pour moi.

D'abord, il a paru content, et il lui aurait été bien difficile de ne pas l'être; je faisais tout ce qu'il voulait; je lui donnais ce que j'avais de meilleur; enfin j'étais son esclave, et il me tyrannisait; mais ça me semblait toujours mieux que d'être seule. Bah! aussitôt que le petit ivrogne a su que j'avais vingt francs dans le haut de ma robe, il l'a décousue et m'a volé ma pièce d'or, le prix de mon pauvre caniche! je voulais faire dire des messes avec! Un enfant sans mains! ça fait trembler. Ce vol m'a plus découragée de la vie que je ne sais quoi. Je ne pouvais donc rien aimer qui ne me périt entre les mains.

Un jour je vois venir une jolie calèche française qui montait la côte des Échelles. Il y avait dedans une demoiselle belle comme une vierge Marie, et un jeune homme qui lui ressemblait.

Vois donc la jolie fille! lui dit ce jeune homme en me jetant une pièce d'argent.

Il n'y a que vous, M. Benassis, qui puissiez savoir

Digitized by Google

le bonheur que me causa ce compliment, le seul que j'aie jamais entendu. Mais le monsieur aurait bien dû ne me pas jeter d'argent. Aussitôt, poussée par mille je ne sais quoi qui m'ont tarabusté la tête, je me suis mise à courir par des sentiers qui coupaient au plus court, et je me suis trouvée dans les rochers des Échelles avant la calèche qui montait tout doucement. J'ai pu revoir le jeune homme, qui a été tout surpris de me retrouver, et moi j'en étais si aise que le cœur me battait dans la gorge. Il y avait je ne sais quoi qui m'attirait vers lui. Quand il m'a eu reconnue, j'ai repris ma course, me doutant bien qu'ils s'arrêteraient pour voir la cascade de Couz. Lorsqu'ils sont descendus, ils m'ont aperçue sous les noyers de la route. Alors ils m'ont questionnée, en paraissant s'intéresser à moi. Jamais de ma vie je n'avais entendu de voix plus douce que celle de ce beau jeune homme et de sa sœur, car c'était sûrement sa sœur. J'y ai pensé pendant un an. J'espérais toujours qu'ils reviendraient. J'aurais donné deux ans de ma vie, rien que pour le revoir : il était si beau, il paraissait si doux!

Voilà, jusqu'au jour où j'ai connu M. Benassis, les plus grands événements de ma vie; car, quand ma maîtresse m'a renvoyée pour avoir mis sa méchante robe de bal, j'ai eu pitié d'elle, je lui ai pardonné. Foi d'honnête fille, et si vous me permettez de vous parler franchement, je me suis crue bien meilleure qu'elle ne l'était, quoiqu'elle fût comtesse.

— Hé bien! dit Genestas après un moment de

Digitized by Google

silence, vous voyez que Dieu vous a prise en amitié. Ici, vous êtes comme le poisson dans l'eau.

A ces mots, la Fosseuse regarda M. Benassis avec des yeux pleins de reconnaissance.

— Je voudrais être riche ! dit l'officier.

Cette exclamation fut suivie d'un profond silence.

— Vous me devez une histoire, dit enfin la Fosseuse d'un son de voix câlin.

— Je vais vous la dire, répondit Genestas.

Digitized by Google

Digitized by Google

XXXIV.

COMMENT GENESTAS QUITTA NAPOLÉON.

— La veille de la bataille de Friedland, dit l'officier, j'avais été envoyé en mission au quartier du général Davoust, et je revenais à mon bivouac, lorsqu'au détour d'un chemin je me trouve nez à nez avec l'Empereur. Il me regarde.

— Tu es le capitaine Genestas? me dit-il.

— Oui, sire...

— Tu as été en Égypte?

— Oui, sire...

Digitized by Google

— Ne continue pas d'aller par ce chemin-là, me dit-il. Prends à gauche, tu te trouveras plus tôt au quartier de ta division.

Vous ne sauriez imaginer avec quel accent de bonté l'Empereur me dit cela; lui qui avait bien d'autres chats à fouetter, il parcourait tout le pays pour reconnaître son champ de bataille. Je vous raconte cette aventure pour vous faire voir quelle mémoire il avait, et vous apprendre que j'étais un de ceux dont il connaissait la figure.

En 1815, j'ai prêté le serment. Sans cette faute-là, je serais peut-être colonel aujourd'hui; mais je n'ai jamais eu l'intention de trahir les Bourbons. Dans ce temps-là, je n'ai vu que la France à défendre. Je me suis trouvé chef d'escadron dans les grenadiers de la garde impériale, et malgré les douleurs que je ressentais encore de ma blessure, j'ai fait ma partie à la bataille de Waterloo. Quand tout a été dit, j'ai accompagné Napoléon à Paris. Puis lorsqu'il a gagné Rochefort, je l'ai suivi malgré ses ordres. J'étais bien aise de veiller à ce qu'il ne lui arrivât pas de malheurs en route. Aussi, lorsqu'il vint se promener sur le bord de la mer, me trouva-t-il en faction à dix pas de lui.

— Hé bien! Genestas, me dit-il en s'approchant de moi, nous ne sommes donc pas morts?...

Ce mot-là m'a crevé le cœur. Si vous l'aviez entendu, vous auriez frémi, comme moi, de la tête aux pieds. Il me montra ce scélérat de vaisseau anglais qui bloquait le port et me dit :

Digitized by Google

— En voyant ça, je regrette de ne m'être pas noyé dans le sang de ma garde !...

Oh ! dit Genestas en regardant le médecin et la Fosseuse, ce sont ses propres paroles.

— Les maréchaux qui vous ont empêché de charger vous-même, lui dis-je, et qui vous ont mis dans votre voiture, n'étaient pas vos amis.

— Viens avec moi, s'écria-t-il vivement.

— Sire, je vous rejoindrai volontiers; mais quant à présent, j'ai sur les bras un enfant sans mère, et je ne suis pas libre.

Adrien que vous voyez là m'a donc empêché d'aller à Sainte-Hélène.

— Tiens, me dit-il, je ne t'ai jamais rien donné ! Tu n'étais pas de ceux qui avaient toujours une main pleine et l'autre ouverte. Voici la tabatière qui m'a servi pendant cette dernière campagne. Reste en France, il lui faut des braves après tout ! Demeure au service, et souviens-toi de moi... Tu es de mon armée le dernier Égyptien que j'aurai vu debout en France.

Et il me donna une petite tabatière.

— Fais graver dessus *honneur et patrie*, me dit-il. Ce sera l'histoire de mes deux dernières campagnes.

Puis ceux qui l'accompagnaient l'ayant rejoint, je restai pendant toute la matinée avec eux. L'Empereur allait et venait sur la côte, il était toujours calme, mais il fronçait parfois les sourcils.

A midi, son embarquement fut jugé tout à fait

Digitized by Google

impossible. Les Anglais savaient qu'il était à Rochefort. Il fallait ou se livrer à eux ou traverser la France. Nous étions tous inquiets! Les minutes étaient comme des heures. Napoléon se trouvait entre les Bourbons qui l'auraient fusillé, et les Anglais qui ne sont point des gens honorables! Ils ne se laveront jamais de la honte dont ils se sont couverts en jetant sur un rocher le grand Empereur qui leur demandait l'hospitalité. Dans cette anxiété, je ne sais quel homme de sa suite lui présente le lieutenant Doret, un marin qui venait lui proposer les moyens de passer en Amérique.

En effet, il y avait dans le port un brick de l'État et un bâtiment marchand.

— Capitaine! lui dit l'Empereur, comment vous y prendriez-vous donc?

— Sire, répondit l'homme, vous serez sur le vaisseau marchand, je monterai le brick sous pavillon blanc avec des hommes dévoués, nous aborderons l'Anglais, nous y mettrons le feu, nous sauterons, et vous passerez.

— Nous irons avec vous!... criai-je au capitaine.

Napoléon nous regarda tous et dit : — Capitaine Doret, restez en France!...

C'est la seule fois que j'aie vu Napoléon ému.

Puis il nous fit un sigue de main et rentra. Je partis quand je l'eus vu s'embarquer et aborder le vaisseau anglais. Il était perdu! Vous parlez de chagrins, rien ne peut vous peindre le désespoir de ceux qui l'ont aimé pour lui, cet Empereur...

Digitized by Google

— Où donc est sa tabatière?... dit la Fosseuse.

— Elle est à Grenoble, répondit-il, dans une boîte...

— J'irai la voir si vous me le permettez. Dire que vous avez une chose où il a mis ses doigts! Il avait une belle main.

— Oh! très-belle...

— Est-il vrai qu'il est mort?... demanda-t-elle. Là, dites-moi bien la vérité.

— Oui, certes, il est mort, ma pauvre enfant.

— J'étais si petite en 1815, que je n'ai jamais pu voir que son chapeau, encore ai-je manqué d'être écrasée à Grenoble.

— Voilà de bien bon café à la crème, dit Genestas. Hé bien! Adrien, ce pays-ci vous plaira-t-il? Viendrez-vous voir mademoiselle?

L'enfant ne répondit pas, il paraissait avoir peur de regarder la Fosseuse, et Benassis ne cessait d'examiner ce jeune homme, dans l'âme duquel il semblait lire.

— Certes, il viendra la voir, dit Benassis. Mais rentrons au logis, il faut que j'aille prendre un de mes chevaux pour faire une course assez longue. Pendant mon absence, vous vous entendrez avec Jacquotte.

— Venez donc avec nous, dit Genestas à la Fosseuse.

— Bien volontiers, répondit-elle; j'ai plusieurs choses à rendre à madame Jacquotte.

Ils se mirent en route pour revenir chez le méde-

Digitized by Google

cin, et la Fosseuse, que cette compagnie rendait toute gaie, les conduisit par de petits sentiers à travers les endroits les plus sauvages de la montagne.

— Monsieur l'officier, dit-elle après un moment de silence, vous ne m'avez rien dit de vous. J'aurais voulu vous entendre raconter quelque aventure de guerre. J'aime bien ce que vous avez dit de Napoléon; mais ça m'a fait mal... Si vous étiez bien aimable...

— Elle a raison! s'écria doucement Benassis, et vous devriez nous conter quelque bonne aventure, pendant que nous marchons, une affaire intéressante comme celle de votre poutre à la Bérésina.

— J'ai bien peu de souvenirs!... dit Genestas. Il y a des gens auxquels tout arrive, et moi je n'ai jamais pu être le héros d'aucune histoire. Tenez, voici la seule drôlerie qui me soit arrivée :

En 1805 je n'étais encore que sous-lieutenant, je fis partie de la grande armée, et me trouvai à Austerlitz. Avant de prendre Ulm, nous eûmes à livrer quelques combats où la cavalerie donna singulièrement, et alors j'étais sous le commandement de Murat. Après une des premières affaires de la campagne, nous nous emparâmes d'un pays où il y avait plusieurs belles terres.

Le soir, mon régiment se cantonna dans le parc d'un beau château habité par une jeune et jolie femme, une comtesse. Je vais naturellement me loger chez elle, et j'y cours afin d'empêcher tout pillage. J'arrive au salon, au moment où mon maréchal-des-logis couchait en joue la comtesse, et lui

Digitized by Google

demandait brutalement ce que cette femme ne pouvait certes lui donner : j'abats d'un coup de sabre la carabine ; le coup part dans une glace ; puis je flanque un revers à mon homme et l'étends par terre. Aux cris de la comtesse et en entendant le coup de fusil, tout son monde accourt et me menace.

— Arrêtez, dit-elle en allemand à ceux qui voulaient m'embrocher, cet officier m'a sauvé la vie...

Et ils se retirent. Cette dame m'a donné son mouchoir, un beau mouchoir brodé, que j'ai encore, et m'a dit que j'aurais un asile dans son château, que si j'avais quelque chagrin de quelque nature qu'il fût, je trouverais en elle une sœur et une amie dévouée, enfin, toutes les herbes de la Saint-Jean.

Cette femme était belle comme un jour de printemps, mignonne comme une jeune chatte ; nous avons dîné ensemble. Le lendemain j'en étais devenu amoureux fou ; mais le lendemain il fallait se trouver en ligne à Guntzbourg, je crois, et je délogeai, muni du mouchoir. Le combat se livre, je me disais : — A moi les balles ! Mon Dieu, parmi toutes celles qui passent n'y en aura-t-il pas une pour moi ? mais je ne la souhaitais pas dans la cuisse, je n'aurais pas pu retourner au château. Non, je n'étais pas dégoûté, je voulais une bonne blessure au bras pour pouvoir être pansé, mignoté par elle. Je me précipitais comme un enragé sur l'ennemi. Je n'ai pas eu de bonheur ; je suis sorti de là sain et sauf. Plus de comtesse, il a fallu marcher. Voilà.

Digitized by Google

Ils étaient arrivés chez M. Benassis qui monta promptement à cheval et disparut.

Lorsque le médecin rentra, la cuisinière, à laquelle Genestas avait recommandé son fils, s'était déjà emparée d'Adrien, et l'avait logé dans la fameuse chambre de M. Gravier. Elle fut singulièrement étonnée de voir M. Benassis ordonner de dresser un simple lit de sangle dans sa chambre à lui pour le jeune homme, et le commander d'un air impératif auquel il fut impossible à Jacquotte de répondre.

Après le dîner, le commandant reprit la route de Grenoble, heureux des nouvelles assurances que lui donna M. Benassis du prochain rétablissement de l'enfant.

Digitized by Google

XXXV.

LA MORT DU JUSTE.

Dans les premiers jours de décembre, six mois après avoir confié son enfant au médecin, Genestas fut nommé lieutenant-colonel dans un régiment en garnison à Poitiers. Il songeait à mander son départ à M. Benassis, lorsqu'il en reçut une lettre, par laquelle son ami lui annonçait le parfait rétablissement d'Adrien.

« L'enfant, disait-il, est devenu grand et fort, il se porte à merveille; et, depuis que vous ne l'avez vu, il a si bien profité des leçons de Butifer, qu'il est aussi bon tireur que l'est notre contrebandier;

Digitized by Google

il est, d'ailleurs, leste et agile, bon marcheur, bon cavalier. En lui tout est changé. Le garçon de seize ans qui naguère paraissait en avoir douze, semble maintenant en avoir vingt. Il a le regard assuré, fier. C'est un homme, et un homme à l'avenir duquel il faut maintenant songer. »

— J'irai sans doute voir Benassis demain, et prendrai son avis sur l'état que je dois faire embrasser à ce camarade-là, se dit Genestas en allant au repas d'adieu que ses officiers lui donnaient. Il ne devait plus rester que quelques jours à Grenoble.

Quand le lieutenant-colonel rentra, son domestique lui remit une lettre, en disant qu'elle avait été apportée par un homme qui en avait longtemps attendu la réponse. Genestas, se sentant légèrement étourdi, crut, en reconnaissant l'écriture de son fils, qu'il s'agissait d'argent, qu'Adrien lui demandait une canardière, des pistolets, un cheval, ou le priait de satisfaire à quelque fantaisie de jeune homme, et il pensa vaguement que toutes ces choses étaient désormais inutiles à son fils. Donc il laissa la lettre sur la table, et ne la lut que le lendemain matin, après avoir chassé les fumées du vin de Champagne et le souvenir des témoignages d'affection par lesquels ses officiers avaient terminé la fête.

« Mon cher Père... »

— Ah! petit drôle, dit-il, tu ne manques jamais de me cajoler quand tu veux quelque chose...

Digitized by Google

Puis il reprit et lut ces mots :

« Le bon monsieur Benassis est mort...

La lettre tomba des mains de Genestas, qui n'en reprit la lecture qu'après une longue pause.

« Mon cher Père,

« Le bon monsieur Benassis est mort. C'est un « malheur qui a jeté la consternation dans le pays « et qui nous a d'autant plus surpris que M. Benas- « sis était la veille parfaitement bien portant, et « sans nulle apparence de maladie. Avant-hier, il « avait été dans tout le canton à cheval. Mais, comme « s'il eût connu sa fin, il alla visiter chacun de ses « malades, même les plus éloignés, et avait parlé à « tous les gens qu'il rencontrait, en leur disant : « Adieu, mes amis. Il est revenu, suivant son habi- « tude, pour dîner avec moi, sur les cinq heures. « Jacquotte lui trouva la figure un peu rouge et « violette ; mais comme il faisait froid elle ne lui « donna pas un bain de pieds, qu'elle avait l'habi- « tude de le forcer à prendre quand elle lui voyait « le sang à la tête. Aussi la pauvre fille, à travers « ses larmes, crie depuis deux jours : Si je lui avais « donné un bain de pieds, il vivrait encore ! M. Ben- « assis avait faim, il mangea beaucoup, et fut plus « gai que de coutume. Nous avons beaucoup ri « ensemble, et je ne l'avais jamais vu rire. Après le

Digitized by Google

« dîner, sur les sept heures, un homme de Saint-
« Laurent-du-Pont vint le chercher pour un cas
« très-pressé. Il me dit : — Il faut que j'y aille ! Ma
« digestion n'est pas faite, je n'aime pas à monter
« à cheval en cet état, surtout par un temps froid ;
« il y a de quoi tuer un homme. Néanmoins il
« partit. Goguelat, le piéton, apporta, sur les neuf
« heures, une lettre pour M. Benassis. Jacquotte,
« fatiguée d'avoir fait sa lessive, alla se coucher, en
« me donnant la lettre, et me pria de préparer le
« thé dans notre chambre, au feu de M. Benassis. Je
« couche encore près de lui, sur mon petit lit de
« crin. Alors j'éteignis le feu du salon, et montai pour
« attendre mon bon ami. Avant de poser la lettre,
« par un mouvement de curiosité, je regardai le
« timbre et l'écriture. Cette lettre venait de Paris,
« et l'adresse me parut avoir été écrite par une
« femme. Je ne vous parle de cela que par le rap-
« port qu'il y a entre cette lettre et ce qui arriva.
« Vers dix heures, j'entendis les pas du cheval de
« M. Benassis ! Il dit à Nicolle : — Il fait un froid
« de loup; je suis mal à mon aise... — Voulez-vous
« que je réveille Jacquotte ? lui demanda Nicolle. —
« Non ! non ! Et il monta. — Je vous ai apprêté
« votre thé, lui dis-je. — Merci, Adrien, me répon-
« dit-il en me souriant comme vous savez.

« Ce fut son dernier sourire. Le voilà qui ôte sa
« cravate comme s'il étouffait. — Il fait chaud ici !
« dit-il. Puis il se jeta dans son fauteuil. — Il est
« venu une lettre pour vous, mon bon ami, la voici,

Digitized by Google

« lui dis-je. Il prend la lettre, regarde l'écriture, et « s'écrie : — Ah! mon Dieu! Puis il s'est penché la « tête en arrière et ses mains ont tremblé. Enfin il « mit une lumière sur la table, et décacheta la « lettre. Le ton de son exclamation était si effrayant, « que je le regardai pendant qu'il lisait, et je le vis « rougir et pleurer. Puis tout à coup il tomba la tête « la première en avant. Je le relève et lui vois le « visage tout violet. — Je suis mort, dit-il en bé- « gayant et en faisant un effort affreux pour se dres- « ser. — Saignez... Saignez... cria-t-il en me saisis- « sant la main. Adrien, brûlez cette lettre! Et il me « tendit la lettre que je jetai dans le feu. J'appelle « Jacquotte et Nicolle; mais Nicolle seul m'entend. « Il monte, et m'aide à mettre M. Benassis sur mon « petit lit de crin. Il n'entendait plus, notre bon « ami! Depuis ce moment il a bien ouvert les yeux, « mais il n'a plus rien vu. Nicolle, en partant à che- « val, pour aller chercher M. Bordier, le chirurgien, « a semé l'alarme dans le bourg. Alors en un mo- « ment tout le bourg a été sur pied. M. Janvier, « M. Dufau, tous ceux que vous connaissez sont « venus les premiers. Jacquotte était étendue par « terre en défaillance, il a fallu la coucher, elle se « mourait, la pauvre fille. Quant à M. Benassis, il « était presque mort. Il n'y avait plus de ressource, « M. Bordier lui a brûlé la plante des pieds sans « pouvoir en obtenir signe de vie. C'était à la fois « un accès de goutte et un épanchement au cerveau. « Je vous donne fidèlement tous ces détails, parce

Digitized by Google

« que je sais, mon cher père, combien vous aimez « M. Benassis.

« Quant à moi, je suis bien triste et bien cha- « grin.

« Je puis vous dire qu'excepté vous il n'y a per- « sonne que j'aie mieux aimé. Je profitais plus en « causant le soir avec ce bon M. Benassis que je ne « gagnais en apprenant toutes les choses du collége. « Quand, le lendemain matin, sa mort a été sue dans « le bourg, ç'a été un spectacle incroyable. La cour, « le jardin, ont été remplis de monde ; c'étaient des « pleurs, des cris ; enfin personne n'a travaillé. Cha- « cun se racontait ce que M. Benassis lui avait dit « quand il lui avait parlé pour la dernière fois : l'un « racontait tout ce qu'il lui avait fait de bien ; les « moins attendris parlaient pour les autres. La foule « croissait d'heure en heure, et chacun voulait le « voir. La triste nouvelle s'est promptement répan- « due, et les gens du canton, ceux même des envi- « rons ont eu la même idée. Hommes, femmes, « jeunes filles et garçons, sont arrivés au bourg de « dix lieues à la ronde. Lorsque le convoi s'est fait, « le cercueil a été porté dans l'église par les quatre « plus anciens du bourg, mais avec des peines infi- « nies. Il y avait, entre la maison de M. Benassis et « l'église, près de cinq mille personnes qui, pour « la plupart, se sont agenouillées comme à la pro- « cession. L'église ne pouvait pas contenir tout le « monde. Quand l'office a commencé, il s'est fait, « malgré les pleurs, un si grand silence que l'on

Digitized by Google

« entendait la clochette et les chants au bout de la « grande rue. Mais lorsqu'il a fallu transporter le « corps de l'église au nouveau cimetière que le dé- « funt avait donné au bourg, ne se doutant guère, « le pauvre homme, qu'il y serait enterré le pre- « mier, il s'est alors élevé un grand cri. M. Janvier « disait les prières en pleurant, et tous ceux qui « étaient là avaient des larmes dans les yeux. Enfin « il a été enterré. Le soir, la foule était dissipée, et « chacun s'en est allé chez soi, semant le deuil et les « pleurs dans le pays. Le lendemain matin Gon- « drin, Goguelat, Butifer, le garde-champêtre et « plusieurs personnes se sont mis à travailler pour « élever sur la place où est M. Benassis une espèce « de pyramide de terre, haute de vingt pieds, que « l'on gazonne, et à laquelle tout le monde s'em- « ploie.

« Tels sont, mon bon père, les événements qui se « sont passés ici depuis trois jours. Le testament « de M. Benassis a été trouvé tout ouvert dans sa « table, par M. Dufau. L'emploi que notre bon ami « fait de ses biens a encore augmenté, s'il est pos- « sible, l'attachement qu'on avait pour lui, et les « regrets causés par sa mort. Maintenant, mon cher « père, j'attends, par Butifer qui vous porte cette « lettre, une réponse pour que vous me dictiez ma « conduite. Viendrez-vous me chercher, ou dois-je « aller vous rejoindre à Grenoble? Dites-moi ce que « vous souhaitez que je fasse, et soyez sûr de ma « parfaite obéissance.

Digitized by Google

« Adieu, mon père, recevez les tendresses de votre « fils affectionné,

« ADRIEN GENESTAS. »

— Allons, il faut y aller! s'écria le lieutenant-colonel.

Il commanda de seller son cheval et partit.

Digitized by Google

XXXVI.

LE PAYS EN DEUIL.

Genestas se mit en route par une de ces matinées de décembre où le ciel est couvert d'un voile grisâtre, où le vent n'est pas assez fort pour chasser le brouillard humide à travers lequel les arbres décharnés et les maisons n'ont plus leur physionomie habituelle. Le silence était terne. N'y a-t-il pas des silences sonores? Par un beau temps, le moindre bruit a de la gaieté; mais par un temps de froidure, la nature n'est pas silencieuse, elle est muette. Le brouillard, en s'attachant aux arbres, s'y condensait en gouttes qui tombaient lentement sur les

Digitized by Google

feuilles, comme des pleurs. Tout s'étouffait dans l'atmosphère. Le colonel Genestas, dont le cœur était serré par des idées de mort, et par de profonds regrets, sympathisait avec cette nature triste. Il comparait involontairement le beau ciel du printemps, la joyeuse vallée qu'il avait vue pendant son premier voyage, aux aspects mélancoliques de ce pays où il n'y avait pas encore de neige. La neige a des effets qui ne manquent pas de grâce, mais la terre sans végétation est un spectacle glacial et terrible pour un homme qui la traverse en allant au-devant d'une tombe. Alors cette tombe semble être partout. Les sapins noirs qui décoraient par places les cimes des montagnes, mêlaient leurs physiques images de deuil à toutes celles qui saisissaient l'âme de l'officier. Aussi, toutes les fois qu'il pouvait embrasser la vallée dans toute son étendue, ne pouvait-il s'empêcher de penser au malheur qui pesait sur ce canton et au vide qu'y faisait la mort d'un homme. Ses yeux y rencontraient partout des images de mort.

Il arriva bientôt à l'endroit où, dans son premier voyage, il avait pris une tasse de lait. En voyant la fumée de la chaumière où étaient les enfants de l'hospice, il songea plus particulièrement à l'esprit bienfaisant de Benassis, et voulut y entrer pour faire, en son nom, une aumône à la pauvre femme. Après avoir attaché son cheval à un arbre, il ouvrit la porte de la maison, sans frapper.

— Bonjour, la mère!... dit-il à la vieille qu'il

Digitized by Google

trouva au coin du feu entourée de ses enfants accroupis. Me reconnaissez-vous?...

— Oh! oui bien, mon cher monsieur. Vous êtes venu au printemps par chez nous, et m'avez donné deux écus!

— Tenez, la mère, voilà pour vous et pour les enfants!...

— Mon bon monsieur, je vous remercie. Que le ciel vous bénisse.

— Ne me remerciez pas, vous devez cet argent au pauvre père Benassis.

La vieille leva la tête et regarda Genestas.

— Ah! monsieur, quoiqu'il ait donné son bien à notre pauvre pays et que nous soyons tous ses héritiers, nous avons perdu notre plus grande richesse: il faisait tout venir à bien ici.

— Adieu, la mère, priez pour lui! dit Genestas après avoir donné aux enfants de petits coups sans force avec sa cravache.

Puis, accompagné de toute la petite famille et de la vieille, il remonta sur son cheval et partit.

En suivant le chemin de la vallée, il trouva le large sentier qui menait chez la Fosseuse. Il arriva sur la rampe d'où il pouvait apercevoir la maison; mais il n'en vit pas sans une grande inquiétude les portes et les volets fermés. Alors il revint par la grande route dont les peupliers n'avaient plus de feuilles. En y entrant, il aperçut le vieux laboureur qui marchait lentement tout seul, et sans outils. Il était presque endimanché.

Digitized by Google

— Bonjour, bonhomme Moreau !

— Ah ! bonjour, monsieur ! Je vous remets, ajouta le bonhomme après un moment de silence. Vous êtes un ami de défunt monsieur notre maire. Ah ! monsieur ! ne valait-il pas mieux que le bon Dieu prît à sa place un pauvre sciatique comme moi. Je ne suis rien ici, tandis que lui il était la joie de tout le monde.

— Savez-vous pourquoi il n'y a personne chez la Fosseuse ?

Le bonhomme regarda dans le ciel.

— Quelle heure est-il ? dit-il. On ne voit point le soleil...

— Il est dix heures.

— Oh bien ! elle est à la messe ou au cimetière. Elle y va tous les jours, elle est son héritière de cinq cents livres de viager et de sa maison pour sa vie durant... Elle est quasi folle de sa mort.

— Où allez-vous donc, mon bonhomme ?

— A l'enterrement de ce pauvre petit Jacques, qu'est mon neveu. Ce petit chétif est mort hier matin. Il semblait vraiment que ce fût ce cher M. Benassis qui le soutînt. Tous ces jeunes, ça meurt ! ajouta Moreau d'un air moitié plaintif moitié goguenard.

A l'entrée du bourg, Genestas arrêta son cheval, en apercevant Gondrin et Goguelat tous deux armés de pelles et de pioches.

— Hé bien ! mes vieux troupiers... leur cria-t-il, nous avons donc eu le malheur de perdre...

Digitized by Google

— Assez ! assez ! mon officier ! répondit Goguelat d'un ton bourru, nous le savons bien, puisque nous venons de tirer des gazons pour sa tombe.

— Ne sera-ce pas une belle vie à raconter !... dit Genestas.

— Oui, reprit Goguelat, c'est, sauf les batailles, le Napoléon de notre vallée.

En arrivant au presbytère, Genestas aperçut à la porte Butifer et Adrien causant avec M. Janvier, qui revenait sans doute de dire sa messe.

Aussitôt Butifer, voyant l'officier se disposer à descendre, alla tenir le cheval par la bride, et Adrien sauta au cou de son père, qui fut tout attendri de cette effusion ; mais le militaire lui cacha ses sentiments, et lui dit :

— Vous voilà bien réparé, Adrien ! Tudieu ! vous êtes, grâce à notre pauvre ami, devenu presque un homme ! Je n'oublierai pas maître Butifer votre instituteur.

— Ha ! mon colonel, dit Butifer, emmenez-moi dans votre régiment ! Depuis que M. Benassis est mort, j'ai peur de moi. Il voulait toujours que je fusse soldat, hé bien ! je ferai sa volonté. Il vous a dit qui j'étais, vous aurez quelque indulgence pour moi...

— Convenu, mon brave ! dit Genestas en lui frappant dans la main. Sois tranquille, je te procurerai quelque bon engagement.

— Hé bien ! monsieur le curé...

Digitized by Google

— Monsieur le colonel, je suis aussi chagrin que tous les gens du canton, mais je sens plus vivement combien est irréparable la perte que nous avons faite... c'était un ange! Heureusement il est mort sans souffrir. Dieu a dénoué d'une main bienfaisante les liens d'une vie qui avait été pour nous un bienfait constant.

— Puis-je vous demander sans indiscrétion de m'accompagner au cimetière? je voudrais lui dire comme un adieu...

Butifer et Adrien suivirent alors Genestas et le curé, qui marchèrent en causant à quelques pas d'eux.

Quand le lieutenant-colonel eut dépassé le bourg, en allant vers le petit lac, il aperçut, au revers de la montagne, un grand terrain rocailleux environné de murs.

— Voilà le cimetière, lui dit le curé. Trois mois avant d'y venir, lui, le premier, M. Benassis, frappé des inconvénients qui résultent du voisinage des cimetières autour des églises, a fait exécuter la loi qui en ordonne la translation à une certaine distance des habitations, et a donné lui-même ce terrain à la commune. Nous y enterrons aujourd'hui un pauvre petit enfant!... Nous aurons commencé par y mettre l'innocence et la vertu. La mort est-elle donc une récompense? Dieu nous donne-t-il une leçon en appelant à lui deux créatures parfaites? Allons-nous à lui, lorsque nous avons été bien éprouvés par la souffrance?

Digitized by Google

— Tenez, voilà le monument rustique que nous lui avons élevé.

Genestas aperçut une pyramide en terre haute d'environ vingt pieds, encore nue, mais dont quelques habitants commençaient à gazonner les bords.

La Fosseuse fondait en larmes. Elle était assise sur les pierres entre lesquelles on avait planté une grande croix faite avec un sapin revêtu de son écorce. L'officier lut en gros caractères ces mots gravés sur le bois :

D. O. M.

CI GIT

LE BON MONSIEUR BENASSIS

NOTRE PÈRE

A

TOUS !

PRIEZ POUR LUI !

— C'est vous, monsieur, dit Genestas, qui avez...

— Non, répondit le curé, nous avons simplement mis une parole que tout le monde a dite du haut de ces montagnes jusqu'à Grenoble.

— Monsieur, dit Genestas au curé après être de-

Digitized by Google

meuré silencieux pendant un moment, et s'être approché de la Fosseuse qui ne l'entendit pas, quand j'aurai ma retraite, je viendrai finir mes jours parmi vous.

FIN.

Digitized by Google

TABLE.

—

	Pages.
XX. Propos de braves gens.	5
XXI. Une veillée.	31
XXII. Derniers renseignements.	69
XXIII. La confession du médecin de campagne.	73
XXIV. Les catastrophes de sa vie.	87
XXV. Évelina.	103
XXVI. Aux cœurs blessés, l'ombre et le silence.	118
XXVII. Pleurs et mélancolies.	125
XXVIII. Fin de la confession.	133
XXIX. Confusion de Genestas.	139
XXX. Pourquoi Genestas s'était fait Bluteau.	145
XXXI. Souffrances offertes à Dieu.	155
XXXII. Le déjeuner chez la Fosseuse.	157
XXXIII. Élégie.	165
XXXIV. Comment Genestas quitta Napoléon.	173
XXXV. La mort du juste.	181
XXXVI. Le pays en deuil.	189

Digitized by Google

76771907

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Rebound J+D 2/1984
(no existing binding)

Digitized by Google

Digitized by Google